





Согласий

HISTOIRE

DES WAHABIS,

DEPUIS LEUR ORIGINE

JUSQU'A LA FIN DE 1809.

Toutes les formalités exigées par les lois, ont été remplies.

HISTOIRE

DES WAHABIS,

DEPUIS LEUR ORIGINE

JUSQU'A LA FIN DE 1809;

PAR L. A. ***,

Membre de la Légion d'honneur.

Corancez

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez CRAPART, Libraire, rue et hôtel Serpente, n° 16.

1810.


BIBLIOTHECA BODLEIANA

AVANT-PROPOS.

Le nom des Wahabis est aujourd'hui assez connu en Europe, pour qu'on puisse juger du degré d'intérêt de l'ouvrage que nous publions. Ces Arabes paroissent destinés à jouer un grand rôle dans l'histoire. S'ils remplissent cette attente, il est d'autant plus important de les faire connoître, que c'est dans les commencemens d'une nation qu'on peut trouver les élémens de sa grandeur. L'histoire de ces commencemens mêmes en est donc la partie la plus précieuse. Il importe d'autant plus de la constater, qu'en général elle est plus obscure et plus incertaine. Si, au contraire, les Wahabis restent confinés dans l'Arabie dont ils sont aujourd'hui les maîtres, ils y ont fait d'assez grandes choses pour que le souvenir en soit conservé.

Tels sont les motifs qui ont déterminé notre travail, pour réunir des données exactes sur l'origine, sur les progrès, sur la puissance actuelle des Wahabis. Pendant un séjour de huit ans à Alep nous n'avons rien négligé pour cela. Les difficultés de ce travail sont suffisamment

développées dans le cours de l'ouvrage (1). Il seroit inutile de nous répéter, en les exposant ici. Si nos lecteurs veulent bien réfléchir sur la nature et sur le nombre de ces difficultés, nous espérons qu'ils auront pour nous quelque indulgence. Nous ne nous dissimulons pas que, malgré tous nos efforts, cette indulgence nous est encore trop nécessaire.

Au commencement du siècle, on ne connoissoit les Wahabis que par la relation de M. Niehbur (2). La prise de la Mecque fixa sur eux l'attention générale. Ce fut à cette époque que nous envoyâmes à Paris un précis historique sur ces Arabes, qui fut imprimé dans le Moniteur du 9 brumaire an 13, 31 octobre 1804, et inséré ensuite dans la gazette de Francfort et dans d'autres ouvrages périodiques. Ce précis historique contient, en trois sections, l'origine des Wahabis, l'histoire du schekh Mohammed et d'Ibn-Seoud ; la prise de la Mecque, et la mort d'Abd-el-Vazis; quelques détails sur la religion et les usages des Wahabis.

---

(1) Voyez le chapitre I, page 2; et le chapitre X, p. 83.

(2) Cette relation est comprise dans la Description de l'Arabie, à l'article du *Neged*. Lors du séjour de M. Niehbur en Arabie, Mohammed Ibn Abd-elwahab étoit à la tête de cette secte. *Voyez* page 7 de cette histoire.

Ce morceau est le seul de quelque étendue qui ait été publié en France, sur l'histoire de ces Arabes, jusques en 1809. Dans le cours de cette année, un membre de l'Institut, justement célèbre et par la supériorité de ses lumières, et par l'étendue de ses connoissances, a fait publier une notice sur les Wahabis. Nous renvoyons à l'ouvrage même (1) où cette notice est insérée, pour les détails sur son auteur, et sur l'intérêt que la lecture en avoit excité parmi les membres d'une société savante.

En lisant cette notice, nous y avons retrouvé avec un extrême plaisir tout ce qui compose le précis historique imprimé dans le Moniteur d'octobre 1804. Non-seulement les faits sont les mêmes dans l'un et l'autre morceau; on peut encore y reconnoître la même coupe de phrases, la même manière de présenter les objets. Cette analogie est si frappante, qu'elle n'a pu manquer d'être saisie. Aussi un membre de l'Institut (2),

---

(1) Description du pachalik de Bagdad, suivie d'une notice historique sur les Wahabis, et de quelques autres pièces relatives à l'histoire et à la littérature de l'Orient, par M. ***; Paris, 1809.

(2) Voici les propres expressions de M. Barbier Dubocage : « La notice sur la secte des Wahabis est une pièce » historique du plus grand intérêt. Elle avoit déjà été im-

bien connu par ses profondes recherches sur la géographie ancienne et moderne, et qui l'est particulièrement de tous les voyageurs, par l'attention et la bonté qu'il met à accueillir le fruit de leurs travaux, n'a-t-il eu aucun doute sur l'identité de la notice historique publiée en 1809, avec le précis qui avoit été précédemment inséré dans le Moniteur. Nous sommes loin de nous plaindre de cette analogie. Si nous en faisons mention, c'est parce qu'elle nous semble contenir la meilleure preuve de l'authenticité des détails qu'à cette époque nous avions réunis, depuis cinq ans, sur l'origine et les premiers succès des Wahabis.

La notice publiée en 1809 contient, comme le précis inséré dans le Moniteur, l'histoire des Wahabis depuis l'origine de la secte jusqu'à la mort d'Abd-elvazis (1). Cette partie de leur histoire compose les cinq premiers chapitres de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui. Mais

---

» primée dans le Moniteur du 9 brumaire an 13, etc. » *Voyez* le Magasin encyclopédique, de septembre 1809, page 161.

(1) On a joint, à la suite de cette notice, les extraits de quatre lettres d'Alep, qui contiennent quelques faits postérieurs. Pages 171 à 181.

nous avons ajouté dans ces cinq premiers chapitres beaucoup de détails sur les mœurs des Wahabis, sur leur religion, sur la comparaison de cette religion avec celle qu'ils prétendent réformer. Nous avons cru aussi devoir y faire connoître les principales causes du mécontentement qui éclate aujourd'hui dans toutes les provinces de l'Asie mineure soumises aux Osmanlis, mécontentement qui a une influence directe sur les progrès des Wahabis. Enfin nous avons donné plus d'étendue à l'exposé des principaux faits, particulièrement à ce qui concerne l'expédition d'Ali-Kiaya.

A la suite du chapitre V, nous avons réuni tous les faits, depuis la mort d'Abd-elazis. C'est depuis cette époque que l'histoire des Wahabis a pris un grand intérêt. C'est dans le cours des années qui l'ont suivie, que ces Arabes, maîtres enfin dans la Mecque, où leur autorité fut d'abord chancelante, se sont emparés successivement de Médine, de Djedda, de presque toute l'Arabie; qu'ils ont fait contre l'Egypte, la Syrie, le pachalik de Bagdad, plusieurs tentatives infructueuses; qu'après avoir entravé la marche de la caravane de la Mecque, ils l'ont enfin entièrement suspendue; qu'ils ont exercé au midi sur les états de l'imam de Mascate une influence d'abord très-

active, que les dernières révolutions y ont affoiblie. Ce sont ces résultats qui ont déterminé l'existence de la secte. Les détails en étoient encore absolument inconnus.

Ceux qui précèdent l'étoient aussi avantque nous les eussions publiés. Nous n'insistons sur cette circonstance, que parce qu'elle peut ajouter quelque intérêt à cet ouvrage; et que peut-être elle fera pardonner les fautes de rédaction, et les inexactitudes qui ont pu nous échapper.

Nous nous sommes bornés à un précis succinct des faits reconnus. Nous avons renvoyé à des notes séparées du texte pour les détails par lesquels il étoit indispensable de l'éclaircir relativement à la religion, et aux pratiques des Osmanlis. Nous avons suivi la même marche pour les faits qui eussent pu ralentir la rapidité de la narration.

Notre objet n'étoit pas de retrouver dans les siècles précédens l'origine des Wahabis. Ils paroissent descendre des Carmates, qui furent, il y a près de mille ans, tout-puissans dans la province de Bahrein, se révoltèrent contre l'autorité légitime du khalife, et livrèrent au pillage le temple de la Mecque (1). C'est de cette source que sont

(1) Voyez sur cet objet le mémoire inséré dans le Ma-

également sortis les Assassins, les Druzes, les Nesaïris, les Motawelis. Mais ces derniers ayant défiguré la religon de Mahomet, et les Wahabis, au contraire, l'ayant ramenée à sa première simplicité, cette circonstance pourra peut-être faire douter que ces derniers aient la même origine.

Il nous reste à donner quelques détails sur les facilités que nous avons trouvées pour la rédaction de cet ouvrage. Alep étoit pour cet objet un séjour très-favorable. Un chrétien maronite, habitant de cette ville (1), où il est distingué par ses connoissances dans les langues orientales, a réuni sur les commencemens de l'histoire des Wahabis, des détails très-intéressans, qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous avions d'ailleurs une correspondance active et suivie en Syrie, en Egypte, à Damas et à Bagdad. Nous devons surtout distinguer dans cette dernière ville, M. Raymond, alors officier d'artillerie au service du pacha, qui nous a donné, avec une extrême complaisance, des relations que sa place et ses talens rendoient également fidèles et intéressantes. C'est en comparant ces diverses rela-

---

gasin encyclopédique, page 35 et suivantes, tome IV, année 1805.

(1) M. Diego Frangé.

tions, en les opposant les unes aux autres, en y joignant nos propres observations, que nous sommes parvenu à constater les principaux faits, à les lier ensemble, à donner enfin des idées positives sur la situation actuelle d'un peuple nouveau, qui doit fixer l'attention générale.

HISTOIRE DES WAHABIS,

DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A LA FIN DE 1809.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Wahabis. — Histoire du schekh Mohammed et d'Ibn Seoud.

L'YEMEN est, depuis les temps les plus reculés, habité par les Bedouins ou Arabes pasteurs. C'est de ce pays que sont sorties les tribus nombreuses qui occupent une partie de l'Asie, et les grands déserts au nord de l'Afrique. Ce fut la patrie de Mahomet et celle des hommes célèbres qui firent triompher le nom et l'Empire des Arabes.

C'est aussi dans l'Yemen qu'a pris naissance la secte des Wahabis; ces Arabes, actuellement formidables, n'existoient pas encore il y a un demi-siècle. Leur puissance, si rapidement acquise, est pour l'avenir le gage de l'agrandissement de cette puissance même.

L'ignorance des Orientaux, leur indifférence pour tout ce qui n'offre pas un profit actuel, rendent fort incertains les renseignemens qu'ils ne donnent qu'avec répugnance. Aussi ne connoît-on bien en Orient que les objets qu'on y a vus de ses propres yeux. Mais les Wahabis, long-temps relégués au centre de l'Arabie, sont séparés du reste de l'Asie par le désert qu'eux seuls savent franchir. Aucun voyageur n'a pénétré parmi eux. Niehbur et Volney, les seuls qui en aient eu connoissance, n'en parlent que d'une manière obscure. L'histoire des premiers temps de ces hommes nouveaux offre donc le double obstacle de l'éloignement du temps et de celui des lieux. Ces obstacles auroient quelque force en Europe; ils sont en Orient presque insurmontables.

Ainsi, quoique les Wahabis soient encore très-près de leur origine, il est difficile d'en assigner l'époque avec précision, et plus difficile de connoître les événemens dont elle est le résultat. Mille tribus différentes composent la grande nation des Arabes. Ces tribus, toujours divisées entre elles, se livrent sans cesse des combats, souvent sans motif, plus souvent encore sans aucun résultat important. Leurs guerres n'offrent donc pas d'événemens remarquables; elles sont oubliées au moment où elles finissent.

Cependant c'est à ces guerres obscures que les Wahabis doivent en partie leur naissance. Cette cause de leurs premiers progrès manquera donc toujours dans leur histoire. Mais il en est une autre dont l'influence est plus active et plus directe; cette influence augmente chaque

jour. Elle a surtout contribué à l'agrandissement de la secte.

De toutes les institutions humaines, les fausses religions sont les plus variables. D'abord, pour former des prosélytes, elles n'admettent que des dogmes très-simples, une morale très-pure. Ainsi, leur fondateur produit l'enthousiasme, et cet enthousiasme permet à ses successeurs les altérations que dicte leur intérêt personnel. Ces altérations s'accumulent avec le temps, et n'ont de bornes que la force du prestige que l'habitude fait encore subsister, lors même que sa cause est anéantie. Ainsi la nature et l'objet des fausses religions ont changé. Leur nom seul est resté le même. Qu'on suppose leurs fondateurs revenus sur la terre, ils n'en retrouveront que cela.

La religion de Mahomet, très-simple dans son origine, a dû éprouver et a éprouvé toutes ces altérations. De nombreux commentateurs ont dénaturé le Coran par de bizarres interprétations : partout se sont élevés des tombeaux célèbres par des miracles ridicules. La superstition qui les adore, a placé entre l'homme et le seul Dieu prêché par Mahomet, tant de nouveaux prophètes, que l'image de ce Dieu seul en est éclipsée aux yeux de ses modernes adorateurs.

L'ablution, les cinq prières, les autres pratiques religieuses se sont, il est vrai, conservées; mais il s'y est mêlé beaucoup d'abus qui les dénaturent. La prière la plus méritoire consiste à crier le nom de Dieu pendant des heures entières, et le plus saint est celui qui répète ce nom le plus long-temps et le plus vite. Rien de plus curieux que le spectacle des schekhs, qui, dans les fêtes

publiques, s'essayent à l'envi, et hurlent le nom d'Allah d'une manière effrayante. La plupart enroués sont forcés de se taire, et abandonnent la palme au saint à forte poitrine, qui, pour jouir de sa victoire, s'efforce et jette encore quelques cris devant ses rivaux réduits au silence. Epuisé de fatigue et baigné de sueur, il tombe enfin au milieu du peuple dévot qui s'empresse à le relever et le porte en triomphe.

Les principales mosquées retentissent tous les vendredis, des cris dictés par cette singulière émulation. Le schekh, que ses poumons ont sanctifié, conserve son odeur de sainteté par des extases et des transports souvent dangereux pour les chrétiens que le hasard en rend témoins malgré eux.

Mais ce moyen de se distinguer n'est pas le seul; la folie offre une route beaucoup plus commode. Il n'est aucun voyageur qui n'ait remarqué les scènes que donnent chaque jour quelques-uns des fous connus et respectés par le peuple. Aucun musulman n'oseroit s'opposer à leurs caprices, qui passent pour des inspirations divines. Le plus souvent entièrement nus, ils entrent partout sans obstacle, s'asseyent sur les divans des pachas eux-mêmes, les accablent d'injures et les maltraitent sans que ceux-ci osent ou qu'ils puissent donner aucun signe de mécontentement. C'est ainsi que les pratiques les plus bizarres, les excès les plus étranges ont remplacé parmi les musulmans, la vraie piété toujours simple et raisonnable. Ceux même qui les condamnent en secret, pensent tout haut comme la foule, et paraissent céder à l'opinion.

Ces abus ne sont que ridicules. Il s'en est introduit quel-

ques autres dans les contrées de l'Orient qui, par leur situation, sont exposées les premières aux invasions des Wahabis. Le gouvernement est despotique dans ces contrées. Les abus qu'il tolère sont funestes à un grand nombre d'individus. Ils sont imputés à la religion, parce que le seul frein du gouvernement despotique est cette religion même.

De là, la facilité qu'auroit pu trouver la propagation d'un culte nouveau qui sembloit vouloir réformer ces abus. Le peuple, presque toujours mécontent de sa situation actuelle, est avide de changemens. Il y voit la fin de ses maux. Il ne sait pas prévoir les maux inséparables et souvent plus funestes qu'ils entraînent. D'ailleurs une réforme sévère qui tend à ramener l'égalité, à réprimer les abus du pouvoir, à proscrire les plaisirs du luxe, est propre à séduire la multitude. En ôtant à la richesse une partie de ses jouissances, elle amortit chez les pauvres le regret des privations, qui est surtout amer par l'aspect de ces jouissances mêmes.

Sous ce point de vue, les Wahabis pouvoient faire en Orient des progrès rapides. Aussi il parut un moment qu'ils ne vouloient pas négliger ce moyen de succès. Abd-elazis proscrivit les avanies. Il encouragea le commerce. Mais le caractère qui distingue essentiellement la secte des Wahabis devoit détruire dans une grande partie de l'Orient tout le fruit de cette conduite: ce caractère est celui de l'intolérance. Les Wahabis le poussent à l'excès. Ils regardent l'idolâtrie comme un crime. Ils punissent ce crime de mort. Les musulmans sont idolâtres à leurs yeux, parce que ces réformés les accusent de donner un compagnon à Dieu.

Si, dans leurs premières guerres avec les Arabes, les Wahabis n'ont pas toujours suivi ce précepte, ils l'ont fidèlement observé dans toutes leurs incursions sur le territoire des Osmanlis. Plus doux à l'égard des premiers qui ont avec eux une origine commune, ils ont poussé la cruauté à l'excès contre les derniers, peut-être parce qu'ils les regardoient comme leurs oppresseurs. Ainsi s'est déclarée une guerre à mort, dont la cruauté même dicte impérieusement la résistance la plus opiniâtre : et l'intolérance des Wahabis a fourni contre eux le moyen le plus actif de s'opposer à leurs progrès.

On trouvera dans cette observation la clef de tous les faits qui composent l'histoire de la secte, depuis son origine jusqu'à ces derniers temps. De là ses succès en Arabie : ses revers au-delà des déserts qui la séparent du reste de l'Asie. On pourroit, en partant de ces considérations, examiner quel sera le sort futur des Wahabis; mais nous devons être d'autant plus circonspects à cet égard, que ces Arabes sont encore moins connus, et qu'il seroit ainsi plus facile de faire adopter sans examen des impressions peut-être mal fondées, et que l'avenir seul pourra justifier ou démentir.

Il y a un demi-siècle que cette secte, aujourd'hui si puissante, n'existoit pas encore. Elle fut fondée par un schekh arabe nommé Schekh-Mohammed. Les Arabes le font descendre d'Abdel-Wahab, fils de *Soliman*. C'est une tradition très-répandue parmi eux que ce Soliman, qui étoit un pauvre Arabe d'une petite tribu Negedi, rêva une nuit qu'une flamme qu'il avoit vu sortir de son corps se répandoit au loin dans la campagne, et consumoit sur son passage les tentes du désert et les habitations des

villes. Soliman, effrayé de ce songe, en demanda l'explication aux schekhs de sa tribu, qui l'expliquèrent comme un présage heureux. Ils lui annoncèrent que son fils seroit le chef d'une religion nouvelle qui convertiroit les Arabes du désert et soumettroit les habitans des villes. Ce songe fut en effet réalisé, non dans Abdel-Wahab, fils de Soliman, mais dans son petit-fils le schekh Mohammed.

Soit que ce songe fût véritable, soit que, ce qui est plus probable, il ait été supposé après coup par Mohammed lui-même, le nouveau prophète mit à profit les dispositions qu'il avoit fait naître. Sorti de la tribu des Negedi, qui fait partie des Tamim, l'une des nations les plus nombreuses et les plus puissantes parmi les Arabes du Désert, il descendoit directement lui-même du prophète Mahomet. Cette circonstance contribua à augmenter son crédit; car parmi les Arabes, la seule noblesse est celle de la famille du prophète.

Le schekh Mohammed commença par adopter une version fidèle du Coran. Il prétendit que ce livre, écrit par Dieu même, étoit descendu du ciel, et que Mahomet étoit l'instrument dont Dieu s'étoit servi pour le faire connoître aux hommes. Il adopta donc les dogmes qu'il enseigne et les préceptes qu'il contient. Mais en adoptant ce livre dans son entier, il réduisit à ce livre seul toute sa religion nouvelle, et rejeta les traditions qui sont reçues chez les mahométans. Ainsi Mohammed fut plutôt le réformateur du mahométisme que le fondateur d'une secte nouvelle; et la religion des Wahabis est celle du Coran dans sa pureté primitive.

Le premier dogme du Coran est celui d'un seul Dieu éternel, puissant, miséricordieux. C'est le seul qu'enseigna Mohammed. Il fut si jaloux de l'unité de Dieu, qu'il ne voulut reconnoître entre lui et les hommes aucun être d'une nature supérieure à la nôtre, ni rien d'humain qui se rapprochât de la Divinité. Ainsi il défendit qu'on adressât des prières, ni aux saints ni aux prophètes. Il proscrivit les hommages qui sont rendus aux hommes que la superstition a décorés de l'un ou l'autre de ces titres. Il ne reconnut d'autres distinctions que celles que font naître la vertu et la sagesse; et en regardant Mahomet comme un sage, il voulut qu'il ne fût que cela, et que sans le fatiguer par des prières qui doivent s'adresser à Dieu seul, on le laissât jouir tranquillement du bonheur que sa vertu sur la terre lui avoit mérité dans le ciel.

Le schekh Mohammed rejeta avec la même sévérité toute espèce d'hommages, soit à Jésus-Christ, soit à Moïse, soit aux autres prophètes que reconnoissent les mahométans. Il annonça que Dieu étoit indigné contre les Turcs, à cause du culte qu'ils rendent à Mahomet. Il prétendit être envoyé sur la terre pour en proscrire cette idolâtrie, et ramener les Croyans à l'adoration de Dieu seul. Il ajouta que ceux des musulmans qui persisteroient dans leur religion, étoient des idolâtres qu'il falloit mettre à mort. Le premier précepte de sa loi, fut de les massacrer tous, parce qu'ils offensent la majesté de Dieu et profanent le culte qui lui est dû.

Cette doctrine fit quelques prosélytes dans la tribu de Mohammed; mais ces prosélytes étoient trop peu nombreux pour être redoutables, et il falloit une force supé-

rieure pour faire adopter une religion aussi intolérante. Mohammed le sentit; il sortit de l'Yemen, il parcourut la Syrie et les bords de l'Euphrate. Il chercha à convertir un pacha ou un homme puissant qui voulût l'aider de ses armes et de ses richesses. Rejeté à la Mecque et à Damas, chassé de Bagdad et de Bassora, il revint dans l'Arabie, où il fut plus favorablement accueilli d'Ibn-Seoud, prince du Dreieh et de Lahsa.

On sait que les Bedouins forment plusieurs tribus réunies en apparence par des mœurs semblables, mais séparées réellement par ces mœurs mêmes, qui interdisent les mariages d'une tribu à l'autre. Cet usage est la source de leur indépendance; il circonscrit dans des limites très-resserrées le nombre des membres de chaque tribu. Il les unit entre eux par les liens du sang. Aussi chacune d'elles est une grande famille dont le père est le schekh choisi par les Arabes. Ce schekh, qu'ils déposent au moindre mécontentement, n'a d'autre autorité que celle de terminer les différents qui s'élèvent entre eux.

Ces tribus sont, les unes divisées par la guerre, les autres alliées depuis un temps immémorial. Elles portent dans ce dernier cas un nom générique et commun à toutes les tribus alliées, et forment une nation particulière dans la grande nation des Arabes. Telle est la tribu des Negedis, fameuse dans l'Orient par la race de ses chevaux, qui passe pour la plus belle et la plus fine de toutes. C'est à une petite tribu de ces Negedis qu'appartenoit Soliman, aïeul du schekh Mohammed. A l'époque de sa naissance, cette tribu étoit fort appauvrie, et le nombre de ses membres avoit beaucoup diminué. Elle se

trouva depuis réunie dans l'Yemen avec deux autres tribus des Agnesehs et des Atoubs, l'une et l'autre aussi réduites et aussi misérables qu'elle. Prévoyant leur ruine prochaine dans leur décadence présente, ces trois tribus renoncèrent aux usages de leurs ancêtres, et se mêlant entre elles par les mariages, elles n'en formèrent plus qu'une seule. Celle-ci admit dans son sein les Arabes vagabonds, et devenue par ce moyen très-nombreuse, elle soumit plusieurs bandes errantes dans l'Yemen. Bientôt ses conquêtes s'accrurent avec le nombre des conquérans. Dans l'espace de vingt années, elle soumit l'Arabestan, elle s'empara du Dreieh et de Lahsa ; et se confondant avec ses nouveaux sujets, elle forma une nation nombreuse, redoutable aux tribus arabes qui l'avoient d'abord méprisée.

Ainsi se forma au milieu des Arabes, dans le centre même de leur patrie, un peuple nouveau qui sut trouver dans sa misère même la source de sa grandeur. Ce peuple élut pour chef Mohammed Ibn-Seoud, originaire de la tribu de *Rabi Aha*, qui prit alors le titre de prince du Dreieh et de Lahsa. Ce fut à ce même Ibn-Seoud que s'adressa le schekh Mohammed, lorsqu'il revint dans l'Yemen.

Les circonstances étoient propres à le faire accueillir. Ibn-Seoud, à la tête d'un peuple formé par la guerre, avoit pris dans ses victoires passées, le desir de nouvelles victoires. Il trouvoit dans les principes du réformateur, un précepte pour attaquer les tribus arabes. Il avoit dans ses forces actuelles, le moyen de les vaincre. Il adopta donc la religion qui lui étoit proposée. Plusieurs

de ses sujets, originaires de la tribu du schekh Mohammed, et depuis long-temps ses prosélytes, applaudirent à sa conversion. Leur exemple et celui du prince entraîna le reste du peuple, et le réformateur vit enfin ses nouveaux dogmes adoptés par une nation entière.

Voici l'époque où le nouveau culte s'organisa et prit une forme régulière. Les réformateurs prirent le nom de Wahabis, du nom d'Abdel Wahab, père du réformateur. Mohammed conserva le titre de pontife ou schekh suprême, et Ibn-Seoud adopta celui de général des Wahabis. La puissance temporelle et le pouvoir spirituel se trouvèrent ainsi partagés dans des mains différentes; et cette distinction, qui mérite d'être remarquée, s'est conservée depuis entre les fils d'Ibn-Seoud et ceux du schekh Mohammed.

Le Dreieh étoit la capitale du nouvel empire. Cette ville, située à douze journées au S. O. de Bassora, en est séparée par le désert. Elle est remarquable par ses maisons bâties en pierre, au lieu que Lahsa et les villages de l'Yemen sont construits de tiges et de feuilles de palmier. Ce fut au Dreieh qu'Ibn-Seoud commença à réaliser ses projets de conquête. Il ne négligea rien pour leur réussite. Ses soldats, déjà habitués à la fatigue, devinrent, par les exercices auxquels il les assujettit, plus robustes et plus infatigables encore. Il supprima les chevaux dans ses troupes et les remplaça par les dromadaires. Cet animal, aussi vite que le cheval, mais plus robuste que lui, fut créé par la nature pour peupler le désert, qui seroit, sans lui, inhabitable. Ibn-Seoud ordonna que chaque dromadaire seroit monté par

deux soldats. Il diminua la nourriture des hommes, il réduisit la ration de ces animaux, et chacun d'eux put porter les rations nécessaires pour vingt jours de marche. Dès-lors des armées nombreuses purent parcourir le désert, et attaquer à l'improviste leurs ennemis sans défense.

Ibn-Seoud avoit déjà soumis plusieurs tribus arabes, lorsqu'il fut surpris par la mort, au milieu de ses victoires. Son fils, Abd-elazis lui succéda, et accomplit les projets qu'il avoit formés. Il attaqua séparément les Arabes encore indépendans; ses soldats étoient supérieurs en nombre à ceux de chaque tribu; et celles-ci trop éloignées ou trop peu d'accord entre elles pour se réunir contre lui. Au moment où ils étoient le moins attendus, les Wahabis arrivoient en présence de la tribu qu'ils vouloient soumettre. Un messager d'Abd-elazis se présentoit devant ses chefs le Coran dans une main et le glaive dans l'autre.

Il portoit aux Bedouins une lettre de son maître et les conditions auxquelles il falloit se soumettre. On a conservé le texte littéral de ces lettres : on y trouve le ton d'austérité et de simplicité que les réformateurs ont affecté dans tous les temps et dans toutes les religions.

« Abd-elazis aux Arabes de la tribu de **, salut.
» Votre devoir est de croire au livre que je vous envoie.
» Ne soyez pas comme les Turcs idolâtres, qui donnent
» un compagnon à Dieu. Si vous êtes croyans, vous serez
» sauvés; sinon, je vous déclare la guerre à mort ».

Ces menaces, soutenues d'une grande armée, ne pouvoient éprouver de résistance. Les tribus arabes cédè-

rent l'une après l'autre. Les Bedouins adoptèrent tous la loi de Mohammed ; et le vaste désert compris entre la mer Rouge et le golfe Persique, et qui, depuis l'Arabie heureuse, s'étend jusqu'à Alep et Damas, ne fut plus peuplé que par les sectateurs du fils d'Abdel Wahab (1).

Ces conquêtes ne furent pas infructueuses pour Abd-elazis. Si la tribu avoit fait quelque résistance, les hommes étoient tous massacrés sans distinction, et leurs biens enlevés. Si elle adoptoit de bonne grace la loi des Wahabis, Abd-elazis, en se fondant sur un passage du Coran, exigeoit la dîme de tous les biens de ses nouveaux sujets. Ce tribut n'étoit pas levé seulement sur l'argent, les meubles, les bestiaux, et les bêtes de somme, il s'étendoit jusque sur les hommes, et de dix Arabes, Abd-elazis en prenoit un qu'il forçoit à servir dans ses troupes, sans être payé. Ainsi il se trouva à la tête

---

(1) Voici le nom des principales tribus dès-lors réunies sous le joug des Wahabis.

Entre Bagdad et Bassora, et à l'orient de cette ville :

La tribu des Agnesehs, de Khaled, et de Defir.

Dans le même désert, et dans celui qui est situé entre Alep et la Mecque :

La tribu de Sebeh (des Lyons), ou Haderiin ; les tribus el Fedhans, el Fedoul, el Kersah, Fedhans el Welled, Fedhans el Hesnas, Fn. el Gellas ; cette dernière tribu est formée de celles de Soualmeh, Abdallah, Bedour et Sagiah.

Les autres tribus sont les Beni Mondayan, Soulimanie, el Muabeghs, el Zegarid, el Agiagereh, Schekh el Amrah, el Schemlans, el Schemilan.

d'une armée nombreuse, et possesseur de biens immenses qu'il accumula sans cesse. On prétend que dans les derniers temps, il devint si puissant, qu'au premier signal, il pouvoit lever une armée de cent mille hommes. Mais il faut à cet égard se défier de l'exagération orientale.

CHAPITRE II.

Religion et usages des Wahabis.

C'est au commencement du règne d'Abd-elazis que la secte des Wahabis, jusqu'alors ignorée, fut connue au-delà des déserts de l'Arabie. C'est aussi à cette époque què les principes de cette secte furent fixés, et que son culte s'organisa. Ce moment est donc celui auquel se rapporte la description plus détaillée de cette religion, que son extrême simplicité rend très-remarquable.

Abd-elazis avoit succédé à son père, et pris, comme lui, le titre de général des Wahabis. Le schekh Mohammed ne survécut que quelques années à ce prince, dont les armes avoient fait triompher sa doctrine. Schekh el Hussein, l'aîné de ses fils, le remplace à sa mort avec le titre de Mufty ou chef de la loi; et ces deux dignités, les seules qui existent chez les Wahabis, restèrent concentrées dans les deux familles.

Le nouveau schekh conserva avec soin le dépôt que son père lui avoit laissé, et ne souffrit pas que sa doctrine éprouvât aucune altération. Cette doctrine se réduit à un seul dogme, l'existence et l'unité de Dieu. Quoique les Wahabis admettent une révélation, cette révélation ne leur enseigne que ce dogme même. En adoptant la profession de foi des mahométans, il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète; ils en ont retranché la dernière partie, et l'ont réduite à ces paroles : *Il n'y a de*

Dieu que Dieu. Aussi ont-ils été regardés comme de purs déistes, et quelques voyageurs ont prétendu faussement qu'ils n'admettoient que la religion naturelle.

La principale différence entre les musulmans et les Wahabis consiste dans leur opinion sur la nature de Mahomet. Les premiers le regardent comme un prophète, les autres comme un sage. Cette différence peut sembler assez foible, pour qu'il soit facile de les réunir; mais en matière de religion, les sectes sont d'autant plus éloignées par la haine, que leurs opinions les rapprochent davantage. Les Wahabis ont donc les musulmans en horreur. L'intolérance, à leur égard, est un précepte de leur loi; ils l'exécutent à la rigueur. Le massacre d'Imam-Hussem est peut-être l'excès le plus violent auquel le fanatisme se soit jamais porté.

Il est singulier que les Wahabis soient beaucoup plus tolérans à l'égard des chrétiens et des juifs. Il ne paroît pas qu'ils persécutent ceux-ci, lorsqu'ils sont sous leur dépendance, ni qu'ils cherchent à en faire des prosélytes. L'exercice public de ces religions est proscrit chez eux. Les synagogues et les églises y sont interdites. Mais les chrétiens et les juifs peuvent prier dans leurs maisons. Le seul impôt auquel ils soient soumis, est le karacht qui monte à deux sequins et demi ou cinq piastres par tête. Du reste, ils n'éprouvent ni avanies, ni vexations particulières, plus heureux à cet égard parmi les Wahabis, qu'ils ne le seroient dans l'Empire ottoman. Mais quoique leurs biens soient en sûreté et leurs personnes à l'abri des insultes, ils sont méprisés par les Wahabis, et assujétis aux distinctions les plus humiliantes. Il faut qu'ils aillent

toujours à pied, qu'ils s'écartent avec respect des lieux où sont rassemblés les Wahabis, qu'ils s'arrêtent partout où ils les rencontrent, et leur laissent la droite en gardant la posture la plus soumise. Il ne leur est permis de leur parler que pour des affaires indispensables. S'ils le font, ce doit être à voix basse, et avec toute l'humilité d'un esclave vis-à-vis de son maître.

Comme le Coran est la base des pratiques religieuses des Wahabis, ils ont conservé presque toutes celles qui sont en usage chez les musulmans : ils sont circoncis comme eux, ils ont le même nombre d'oraisons, les mêmes ablutions, et font des génuflexions semblables. Leurs mosquées n'ont aucun ornement intérieur ; ils en ont abattu les minarets, et n'y souffrent pas de lieu élevé. Un imam y fait la lecture du Coran et la prière de chaque jour. Ils observent le carême du ramadan, s'abstiennent du vin et de toute liqueur fermentée. Ils ont même été jusqu'à s'interdire l'usage du tabac, et celui qui fume est puni de mort.

Le pèlerinage à la Mecque, si estimé des Turcs, a fait naître parmi eux beaucoup d'abus. Quelques voyageurs ont prétendu que les pèlerins, à leur retour, sont au-dessus des lois et qu'on ne peut les citer en justice. Cette assertion dénuée de fondement vient des marques de considération qu'ils ont vu prodiguer aux hagis, et de l'arrogance qui se joint souvent à ce titre. Chez tous les peuples qui mettent beaucoup d'importance à des pratiques purement religieuses, ces pratiques finissent par remplacer les vertus qui, seules, devroient donner la

considération qu'elles attirent elles-mêmes. Aussi ces vertus sont-elles rares parmi les musulmans qui ont visité le tombeau du prophète. De-là le proverbe arabe, *Défie-toi de ton voisin, s'il a été à la Mecque, mais va chercher un autre gîte, s'il a fait deux fois le voyage.* Les Wahabis ont réformé cet abus. Quoique les pèlerins soient estimés parmi eux, ils prétendent que le pèlerinage à la Mecque ne doit être méritoire que devant Dieu. Ils ne souffrent pas que les hagis se distinguent parmi eux, comme parmi les Turcs, par un titre particulier.

En général, le culte des Wahabis est celui du Coran débarrassé de toutes les superstitions qui l'ont défiguré parmi les mahométans. C'est donc moins un culte nouveau que le Mahométisme lui-même dans sa première simplicité. Aussi offre-t-il tous les caractères des religions réformées. La tradition, cette mère d'une religion nouvelle, souvent contraire à celle qui l'adopte, en est sévèrement proscrite. La morale en est l'objet important. Le dogme qui l'avoit remplacée n'occupe plus que le second rang. De là le rapprochement qu'on a pu faire à quelques égards entre les Wahabis et les protestans. Les musulmans réformés ont négligé le dogme pour s'attacher à la morale. Ce dogme est le pur déisme. Pour donner à leur religion cette extrême simplicité, il ne leur a fallu que quelques années.

Rien de plus louable que l'objet du nouveau prophète, tant qu'il s'attacha à détruire des abus réels. Mais chez cet homme grossier, l'esprit de parti a souvent pré-

valu sur la raison, et la haine qui l'animoit contre les musulmans, lui a fait proscrire comme criminels leurs usages les plus raisonnables. Aussi les pratiques les plus universellement adoptées, sont-elles interdites aux Wahabis, si elles sont en honneur parmi les mahométans. Ceux-ci ont pour les morts une grande vénération. De belles mosquées, des chapelles très-riches sont élevées sur les tombeaux des pachas, des prophètes et des saints. Ces tombeaux sont si fréquens sur le territoire ottoman, que loin des habitations et au milieu du désert même, quelque fantom s'offre toujours au voyageur, et termine au loin le stérile horizon. Les tombeaux des simples particuliers sont tous travaillés avec soin. Au-dessus de la pierre qui les couvre, deux piliers chargés d'inscriptions ont leur extrémité supérieure sculptée en turban, dont la forme indique l'état ou la profession du mort. L'un de ces piliers est placé sur le sépulcre, comme un hommage rendu à la Divinité; l'autre en l'honneur de Mahomet. Ces tombeaux, situés hors des murs, forment autour de toutes les villes d'Orient, de nouvelles villes plus étendues que celles des vivans.

Les Orientaux font de ces villes des morts, leurs promenades favorites. A des jours fixés, elles sont couvertes de fleurs, et des offrandes que les femmes s'empressent d'y porter. Rien de plus extraordinaire que le spectacle qu'elles présentent dans ces jours de fête. Ces femmes, couvertes de leurs longs voiles blancs, semblent des fantômes errans dans le séjour des morts.

Ce respect des musulmans pour les tombeaux, est le seul motif que l'on puisse supposer à l'acharnement que

les Wahabis ont mis à les détruire. Dans tous les endroits dont ils se sont rendus maîtres, ils ont détruit les sépulcres des schekhs et des prophètes. Leurs morts sont mis dans la terre, sans que la place de leur sépulture soit distinguée par aucun ouvrage extérieur. Ils se fondent sur ce passage du Coran, *le meilleur tombeau est la terre*. Les hommes vertueux qui sont dans un meilleur monde, méprisent, disent-ils, les ornemens de celui-ci. Ils s'indignent contre ceux qui croient leur rendre hommage, en ornant leurs tombeaux de monumens frivoles, et qui veulent ajouter à leur gloire éternelle par les distinctions vaines et passagères de ce monde.

Les Wahabis n'ont qu'un seul livre de lois. Ce livre est leur code universel de jurisprudence, comme il est celui des Turcs. Dans les cas difficiles, le mufti consulté émet une décision par écrit, qu'il appuie sur un passage de ce livre même. Cette décision, que l'on nomme *fetfa*, est un oracle auquel le juge civil doit se conformer. Rien de plus arbitraire que ces fetfas. A force de les multiplier, ils se sont tellement avilis, que pour moins d'une piastre les deux parties en obtiennent chacune de leur côté, deux entièrement contradictoires.

Cette contradiction paroît d'abord impossible, mais on l'explique aisément par l'abus qui en est la source. Toutes les fois qu'on voudra trouver dans un livre un sens qui n'y est pas, il sera facile de conclure d'un même passage de ce livre, des conséquences entièrement opposées. Il ne s'agit que du sens figuré que l'on voudra donner au sens littéral; et ce dernier en a mille, par cela même qu'il n'y en a pas un seul de réel. L'extrême imper-

fection de la jurisprudence des Turcs doit donc être attribuée à cette manie qu'ils ont de tout expliquer, par un livre qui est lui-même inexplicable. Ce livre, c'est le Coran. Les Turcs l'ont sans cesse entre les mains; il contient, selon eux, l'exposition sublime de toutes les sciences et de tous les arts. Cette idée est tellement enracinée chez eux, qu'un Européen ayant demandé à un schekh, dans la campagne d'Egypte, si ce livre enseignoit aussi l'art de fondre le canon, il répondit sans hésiter que cet art y est en détail. Le saint musulman se retira ensuite, indigné qu'un infidèle eût osé former un pareil doute.

Ce préjugé condamne les Turcs à une éternelle ignorance. Les Wahabis, actuellement aussi ignorans qu'eux, ont pour s'éclairer ce préjugé de moins à combattre. Ce sont les Arabes leurs ancêtres qui ont conservé le dépôt des sciences long-temps bannies de l'Occident. Cet exemple prouve, sinon ce que les Wahabis sont actuellement, au moins ce qu'ils peuvent devenir, par le souvenir de ce qu'ils ont été.

L'égalité, cette chimère des nations civilisées, est le patrimoine des peuples pasteurs. C'est le seul bien qu'ils connoissent. Ils le paient avec la privation de tous les plaisirs que nous donnent le luxe et les arts. Ce bien est celui dont les Bedouins sont le plus jaloux, celui qu'ils ont su presque toujours conserver. Les Wahabis, qui en ont perdu les principaux avantages par la forme de leur gouvernement, en jouissent au moins entre eux par les principes de leur religion. Ils ne connoissent aucune distinction. Les titres de visir, de prince et de

pachas, sont proscrits de leur langue. Ils se traitent entre eux de frères : c'est le nom que le maître donne à son esclave ; c'est aussi le nom par lequel le valet répond à son maître.

Leurs moeurs sont très-simples ; leurs manières grossières. Cette grossièreté est le caractère des Arabes leurs ancêtres, l'austérité qui s'y est jointe, est celui de la religion qu'ils professent. Ils l'affectent dans leurs discours, sur leurs vêtemens, et l'étendent jusqu'à leur nourriture. Leur frugalité est extrême dans tous les temps. Lorsqu'ils sont engagés dans une expédition, ils la portent à un tel excès qu'on aura peine à y croire en Europe. Ils n'emportent alors sur les dromadaires montés par deux cavaliers, que deux outres, dont l'une est pleine d'eau, l'autre de farine d'orge. Quand ils ont faim, ils délayent cette farine dans un peu d'eau. Voilà la seule nourriture qui les soutient pendant des semaines entières. Ils renchérissent encore sur cette extrême abstinence ; si l'eau leur manque, ils boivent l'urine de leurs dromadaires. On prétend même qu'à défaut de cette dernière ressource, ils ouvrent une veine au front de cet animal, et se désaltèrent avec son sang. Ainsi ce compagnon de leurs travaux, les habille de sa toison, les nourrit de son lait, et leur offre encore dans son sang une dernière boisson, lorsqu'ils ont épuisé son urine.

Avec une pareille frugalité, et l'habitude des plus rudes fatigues, les Wahabis seroient invincibles s'ils avoient quelque discipline. Mais cette discipline leur manque absolument, et ils n'ont aucune connoissance de l'art militaire. Leurs armes sont d'ailleurs très-mau-

vaises. Les fusils à mèche, les seuls qu'ils connoissent, sont rares parmi eux. Ils emploient de préférence pour combattre, le sabre, la lance et le kantarieh, espèce de dard fait avec un bâton pointu et garni de fer qu'ils lancent contre leurs ennemis, comme les Mameloucks lancent le djerid. Le tarse est leur seule arme défensive. C'est un petit bouclier rond fait de branche de saule, qu'ils couvrent d'une feuille d'acier, et auquel est adapté intérieurement un anneau de cuivre qu'ils saisissent avec la main gauche.

Ces armes, peu redoutables par elles-mêmes, deviennent entre leurs mains, moins redoutables encore. Ils ne gardent aucun ordre dans le combat, et ne l'engagent jamais que lorsque l'ennemi est assez foible pour n'avoir pas même la volonté de se défendre. Aussi vont-ils plutôt au pillage qu'à la guerre. La moindre résistance les décourage, et ils sont aussi prompts à fuir hors de la portée de leurs ennemis, qu'empressés à les suivre en se tenant au-delà de cette portée. Ils s'attachent opiniâtrément à cette poursuite, fuyant lorsque l'ennemi leur fait face, se ralliant sur ses traces, lorsqu'il continue sa route. C'est ainsi qu'ils épient, pendant des jours entiers, le moment de le surprendre et de l'égorger sans péril, persuadés que la plus belle victoire est celle où ils ont tout détruit, sans éprouver eux-mêmes aucune perte.

Ce genre de combat est indiqué par la nature dans le désert immense qu'occupent aujourd'hui les Wahabis; il y fut pratiqué de toute antiquité. Il est célèbre par la mort de Crassus et la défaite de son armée. La faim, la soif et la fatigue, sont en quelque sorte les

alliées des Wahabis, accoutumés à les supporter, et combattent pour eux dans le désert l'ennemi assez imprudent pour s'y engager; elles leur assurent la victoire. Ce seroit la rendre incertaine que de la faire dépendre d'un combat au moins inutile.

Cette manière de combattre a donc toujours été celle des Bedouins. Les Wahabis ne sont encore actuellement que ces Bedouins eux-mêmes; mais au lieu de partager leurs forces entre mille tribus indépendantes, ils les ont réunies sous l'autorité d'un seul chef. C'est cette réunion qui a fait un seul peuple de hordes errantes et affoiblies par des guerres intestines; c'est par cette réunion que, devenu invincible dans ses déserts, ce peuple deviendra bientôt redoutable au-delà de ces déserts mêmes.

CHAPITRE III.

Première expédition du pacha de Bagdad contre les Wahabis. Prise d'Imam-Hussein.

LA puissance d'Abd-elazis éveilla enfin la jalousie de la Porte. On a dû s'étonner de l'indifférence qu'elle avoit mise à ses premiers progrès. Mais ce grand empire, qui n'a plus que le nom de l'Empire ottoman, est composé de provinces toutes rebelles en effet à cet Empire même. Trop foible pour détruire les révoltés par ses propres efforts, il cherche à les affoiblir en les opposant les uns aux autres. De-là vient qu'il tolère, que souvent même il favorise le rebelle encore foible, pour le mettre aux mains avec celui qu'il redoute. C'est ainsi que le Grand-Seigneur ne conserve un reste d'autorité que par les divisions qui résultent de l'affoiblissement de cette autorité même.

Ce fut en 1798 que la Porte songea sérieusement à arrêter les progrès des Wahabis. Soliman-Pacha, gouverneur de Bagdad, reçut à cette époque l'ordre de marcher contre eux. Il rassembla une armée nombreuse, et en donna le commandement à Ali, son kiaya, qui depuis l'a remplacé dans son gouvernement. Ali-Kiaya se fit accompagner par les Arabes de la tribu El Ubeid, Arabes ennemis d'Abd-elazis, dont ils n'avoient pas voulu reconnoître la loi. Mohammed Bek Schawi, leur chef, lui servit de guide, et il alla attaquer Abd

elazis au pays de Lahsa, dans le centre même de son empire.

Le Dreyeh, capitale du Wahabi, est séparé de Bagdad par un désert qu'on ne peut traverser en moins de douze jours de marche. La chaleur extrême et le défaut d'eau rendent ce voyage aussi pénible que dangereux. Ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde qu'Ali-Kiaya parvint à le traverser. Il arriva cependant au pays de Lahsa avec une armée encore formidable. Soit que les Wahabis eussent été surpris, soit qu'accoutumés à attaquer, ils fussent effrayés de l'être à leur tour, ils se débandèrent à son approche. Abd-elazis lui-même fut obligé de prendre la fuite. Il étoit sur le point de tomber entre les mains de son ennemi, lorsqu'il parvint à corrompre, à force de présens, le schekh Mohammed Bek Schawi. Celui-ci, renonçant à l'alliance du pacha de Bagdad, se rendit médiateur dans la querelle qu'il avoit embrassée avec lui. Les mêmes moyens qui l'avoient gagné, ne manquèrent pas leur effet sur Ali-Kiaya. Il fit la paix avec le Wahabi qu'il auroit pu détruire, et revint à Bagdad chargé de ses richesses.

Il semble qu'une expédition qui auroit pu être aussi funeste à Abd-elazis, devoit le dégoûter de faire à l'avenir aucune incursion sur les terres de l'Empire ottoman. Cependant il étoit à peine revenu de sa frayeur, qu'il se signala par la prise d'Imam-Hussein. Voici quelle est l'origine de ce lieu, devenu fameux en Europe depuis son expédition.

Imam-Hussein, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet, ayant voulu s'emparer de Confa, fut tué près de cette

ville, dans la plaine de Kerbela, où il a été enterré. Les sectateurs d'Ali lui élevèrent un tombeau dans ce lieu même, et y bâtirent une ville qui a pris son nom. Cette ville, ravagée, l'an 851 de l'égyre, par le calife Mutawakel, fut réparée ensuite par les rois de Perse, lorsque la religion des Schias eut été introduite dans leurs Etats. Depuis, Schah-Ismaël, fondateur de la dynastie des Sefewis, fit construire sur le tombeau d'Imam-Hussein une grande mosquée que ses successeurs Cha-Abas et Nadir-Cha se plurent à embellir. Cette mosquée, enrichie des présens de la Perse, devint l'objet du culte et de la vénération des Persans.

La ville d'Imam-Hussein, située à six lieues à l'est de Hilla, est peu considérable, et contient sept à huit mille habitans. Elle est gouvernée par un mutsellim que le pacha de Bagdad y envoie tous les ans. Des soldats à la solde de ce pacha, et un corps de Persans, y forment une garnison pour la garde des trésors de la mosquée. Ces gardiens, presque tous rafdis, ainsi que les habitans d'Imam-Hussein, ont une grande vénération pour le prophète Ali. Tous les ans, ils célèbrent la fête de ce prophète, et vont en pèlerinage à son tombeau, qui est à cinq lieues de la ville. Abd-elazis attendit l'époque de cette fête, pour essayer de s'en rendre maître. Ce fut le 20 avril 1801, qu'il exécuta son projet. Ce jour étoit celui du pèlerinage au tombeau d'Ali; la ville étoit presque déserte. Six mille dromadaires montés de douze mille Wahabis se présentent tout-à-coup, et viennent aisément à bout de la foible résistance qu'on essaie de leur opposer. Furieux de cette résistance, ils suivirent à

la lettre les préceptes intolérans de leur loi. Tous les hommes qui furent trouvés à Imam-Hussein furent massacrés sans distinction ; les femmes grosses elles-mêmes furent éventrées et leur fruit égorgé, afin qu'il ne fût pas dit qu'un seul mâle eût échappé.

On a porté à plus de trois mille le nombre des victimes de cette journée. Le pillage fut immense. Le tombeau de l'Imam étoit couvert d'un tapis tissu de perles, dont quelques-unes d'une rare grosseur ; ce trésor et tous ceux qui y avoient été portés de la Perse, devinrent la proie du Wahabi. Ils démolirent la mosquée, abattirent les minarets, et dépouillèrent la coupole couverte de cuivre doré qu'ils avoient pris pour des feuilles d'or. Deux cents chameaux chargés de ces dépouilles les portèrent au Dreyeh. Abd-elazis acheva, sans perdre un seul homme, cette expédition dont le profit fut immense.

La nouvelle du pillage d'Imam-Hussein causa à Bagdad une grande consternation qui se répandit bientôt jusqu'à la cour du roi de Perse. Fet-Ali-Schah reprocha amèrement à Soliman-Pacha la mollesse de son kiaya dans l'expédition du Dreyeh. Il le menaça d'envoyer lui-même une armée contre le Wahabi, s'il ne prenoit promptement des mesures pour l'exterminer. Soliman-Pacha fit les plus belles promesses ; des troupes nombreuses furent levées dans son pachalic, et menacèrent long-temps Abd-elazis d'une nouvelle expédition. Les ordres qui sont depuis émanés de la Porte, augmentèrent encore ses préparatifs. Mais long-temps ils sont restés sans effet. La seule mesure qui ait été prise

prouve que Soliman comptoit bien peu lui-même sur l'effet de ces menaces. De grandes richesses étoient déposées dans la mosquée de Machad-Ali, père d'Imam-Hussein. Ces richesses furent enlevées et déposées au tombeau de Machad-Imam-Moussa qui n'est qu'à une demi-lieue de Bagdad, afin qu'elles fussent en sûreté contre une nouvelle expédition du Wahabi.

CHAPITRE IV.

Prise de la Mecque.

CEPENDANT la puissance d'Abd-elazis faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Les trésors qu'il avoit emportés d'Imam-Hussein avoient augmenté le renom de ses richesses. Les cruautés qu'il y commit avoient éteint jusqu'au désir de se défendre. On craignit d'exciter sa cruauté par une résistance que ses succès faisoient croire inutile. Il sembla que tout devoit lui céder, et la terreur fut extrême dans tout l'Orient. Ce fut alors qu'Abd-elazis songea à s'emparer de la Mecque. Cette ville que les Turcs nomment *la ville sainte par excellence*, et vers laquelle ils s'inclinent en faisant leurs prières, est le lieu le plus respecté de l'Empire ottoman, celui dont la souveraineté est le premier des titres du Grand-Seigneur. Elle est la base de sa puissance, le fondement de son empire, et sans elle il ne peut subsister. Au moins le préjugé en est-il général parmi les Osmanlis, et ils le fondent sur les termes de la prière publique qui se dit tous les vendredis à la Mecque et dans toutes les mosquées. Dans cette prière le seul titre qu'ait le Grand-Seigneur est celui de Serviteur des deux sublimes Arams de la Mecque et de Jérusalem. Si la Mecque lui étoit enlevée, il perdoit le

premier de ces titres, et le Grand-Seigneur n'étoit plus (1).

La prise de la Mecque étoit donc un coup de parti pour Abd-elazis. Le dogme du fatalisme, ce dogme si cher aux musulmans, eût fait expliquer cet événement comme l'effet immédiat de la volonté de Dieu; et le réformateur une fois maître de la ville sainte, avoit aux yeux des Turcs, s'il savoit la conserver, le caractère le moins équivoque d'une mission divine. Aussi Abd-elazis ne perdit pas de temps pour s'en emparer. Il profita de la division qui existoit alors entre le shérif Rhaleb et son frère Abd-elmayn. Celui-ci, à qui le schériffat appartenoit par les droits du sang, s'en étoit vu dépouiller par son frère plus jeune que lui. Il implora la protection d'Abd-elazis, qui écrivit à Rhaleb de renoncer à son usurpation. Cette prière ayant été rejetée

(1) Voici le texte littéral de cette prière :

« Dieu, protégez les soldats osmanlis qui n'adorent que » vous.

» Dieu, conservez la puissance de notre sultan, terrible à » ses ennemis, Sélim-Kan, fils du sultan Mustapha-Kan, fils » du sultan Achmet-Kan, serviteur des deux sublimes Arams » de la Mecque et de Jérusalem.

» Dieu, répandez sur sa tête les richesses et la puissance; » conservez-le dans tous les temps; que son épée détruise les » infidèles, qu'il soit le maître de l'univers.

» Dieu, protégez votre esclave le schérif Rhaleb, fils du » shérif, etc. »

On ne dit qu'à la Mecque cette dernière partie, où il est question du schérif; le reste se dit dans tout l'Empire.

avec mépris, Abd-elazis fit aussi-tôt marcher contre lui cent mille Wahabis sous les ordres de Seoud, l'aîné de ses fils.

Le premier exploit de Seoud fut la prise de Taïef. Cette petite ville est située à douze heures de la Mecque, au milieu d'une campagne fertile où les eaux douces sont abondantes. On y recueille beaucoup de fruits et de légumes. Les raisins y sont d'un goût exquis, et les melons d'eau si gros qu'un seul suffit à la nourriture de dix hommes. La ville de la Mecque, située sur un sol plus ingrat, consomme la plus grande partie de ces fruits, et ils font la principale ressource de la caravane qui y arrive tous les ans. La prise de Taïef répandit à la Mecque une grande consternation; et cette consternation y fut encore augmentée par le massacre que les Wahabis y avoient fait de quinze cents hommes, tant juifs que musulmans. Le schérif Rhaleb, craignant de ne pouvoir se défendre dans une ville ouverte, s'avança alors contre Seoud et voulut le chasser de Taïef. Mais les forces étoient trop inégales; il fut battu et obligé de se retirer dans la ville avec les débris de son armée.

Cependant Abd Allah, pacha de Damas et chef de la caravane de la Mecque, étoit en route pour s'y rendre avec les pèlerins. Arrivé à Mazarib, petit village dans le désert, à deux journées de Damas, il apprit que les Wahabis venoient de s'emparer de Taïef, et qu'ils marchoient contre la Mecque. Il expédia aussi-tôt des Tartares qui portèrent cette nouvelle à Constantinople, et lui-même continua sa route, incertain du traitement qu'il auroit à essuyer. Il ne trouva d'abord aucun obs-

tacle; ce ne fut qu'à quatre journées de la Mecque, qu'un parti de quatre cents Wahabis se présenta à lui, et sous prétexte de faire payer les droits, qui jusqu'alors avoient été payés aux Bedouins, exigea une somme d'argent quatre fois plus forte que celle qui leur étoit due. Abdallah-Pacha refusa de payer. Obligé de se défendre, il défit les Wahabis et leur tua 150 hommes.

Après ces premières hostilités, il n'étoit pas prudent d'entrer à la Mecque sans connoître les dispositions de Seoud. Abdallah-Pacha lui écrivit donc. Il se plaignit du traitement qu'il avoit essuyé. Il représenta que les Wahabis avoient commis une injustice, en demandant des droits plus forts que ceux qui sont consacrés par l'usage, et qu'il eût payés sans résistance : il observa que s'il s'étoit porté aux voies de fait, c'est parce que les Wahabis l'y avoient obligé, et qu'il avoit bien fallu repousser la force par la force. Il ajouta que, craignant que ces premières hostilités ne fussent le prélude d'une guerre plus sérieuse entre lui et Seoud, il avoit voulu connoître ses dispositions avant de continuer sa route. Enfin il lui demanda de déclarer s'ils étoient amis ou ennemis, et s'il pouvoit sans crainte se rendre à la Mecque.

Il n'entroit pas dans le plan de Seoud de se déclarer encore contre le Grand-Seigneur. Aussi accueillit-il favorablement le message d'Abdallah-Pacha. Il répondit que la guerre qu'on avoit faite aux siens étoit juste; que ceux d'entre eux qui avoient été tués avoient mérité la mort, que leurs complices seroient punis. Je ne suis pas venu pour vous combattre, ajouta-t-il, mais pour faire la guerre à Rhaleb. Vous pouvez donc entrer dans la

Mecque avec les pèlerins; je vous donne trois jours pour y rester, et pendant ces trois jours, vous n'avez rien à craindre des miens. Quand ce délai sera expiré, j'entrerai moi-même à la Mecque et j'y rendrai à Abd-elmaïn le titre qui lui appartient.

Abdallah-Pacha profita alors des dispositions amicales, que témoignoit Seoud, pour lui envoyer Adam-Effendi. Ce schekh, autrefois cadi de Jérusalem, étoit parti de Constantinople pour joindre le pacha à Damas, et le suivre jusqu'à la Mecque. Il avoit reçu du divan la mission de se rendre ensuite auprès du général des Wahabis, et de lui prodiguer les témoignages de la bienveillance de la Porte. C'étoit le seul moyen que la foiblesse du Grand-Seigneur lui permît d'employer, pour éteindre la haine que la nouvelle secte montroit aux musulmans. La nécessité et le goût de la dissimulation si naturels aux despotes et aux Orientaux, lui ont depuis long-temps rendu familier ce moyen plus facile, et plus utile à ses vues, qu'une guerre ouverte qu'il eût été hors d'état d'entreprendre. Le pacha de Bagdad, s'il eût détruit les Wahabis, devenoit pour la Porte un ennemi aussi redoutable qu'eux. Mais Adam-Effendi, accueilli par Abd-elazis, pouvoit, sans danger pour la Porte, et sans de grosses dépenses, corrompre et diviser les principaux chefs de tribu qui venoient d'adopter la nouvelle loi. Ces premières divisions auroient naturellement fait naître la guerre parmi les Wahabis, et rendant l'indépendance aux tribus arabes dont ils se composent, ramené ces Arabes à l'état de foiblesse où ils ont langui jusqu'ici.

Adam-Effendi avoit eu d'ailleurs de longues conférences à Constantinople avec les muphti et les gens de loi. Ils s'étoient long-temps concertés avec lui sur les moyens de rapprocher les principes de leur religion d'avec ceux du schekh Mohammed. On avoit cru qu'en cédant sur quelques points, ce rapprochement ne seroit pas impossible; et le négociateur étoit chargé d'en conférer avec le schekh Hussein, alors chef de la loi nouvelle. Cette mission, qu'il avoit acceptée avec zèle à Constantinople, lui parut difficile et très-dangereuse, lorsque plus près des Wahabis, il connut leur intolérance religieuse, et l'extrême péril de proposer un arrangement à des novateurs zélés qui n'en admettent aucun. Les conférences dont il étoit chargé, exigeoient en effet quelque discussion, et la discussion est aux yeux des Wahabis un crime qu'ils punissent de mort. Adam-Effendi voulut donc, mais trop tard, revenir sur l'engagement qu'il avoit pris et renoncer à sa mission. Abdallah-Pacha, fidèle à exécuter les ordres de la Porte, n'admit pas ses excuses. Il le fit conduire avec une forte escorte jusqu'auprès d'Ibn-Seoud. On n'a eu depuis aucune nouvelle de ce malheureux Effendi qui périt sans doute victime de la politique de la Porte et de l'intolérance du nouveau prophète.

Tandis que ces conférences se passoient entre Seoud et le Pacha de Damas, Rhaleb, déjà vaincu par les Wahabis près de la Mecque, se rendit auprès d'Abdallah-Pacha. Il le supplia d'être médiateur entre lui et Seoud, et d'offrir la paix à celui-ci aux conditions qu'il voudroit dicter: cette proposition fut fort mal accueillie par Seoud, qui répondit durement « qu'Abdallah-Pacha

» ne devoit pas entrer dans ses démêlés avec Rhaleb ; qu'il
» avoit beaucoup fait en lui permettant d'entrer dans
» la Mecque ; qu'il ne révoquoit pas cette permission, mais
» qu'il insistoit sur la clause qu'il y avoit mise, qu'il n'y
» restât que trois jours ; qu'après ce délai, il iroit lui-
» même à la Mecque ; et qu'il n'y avoit que la mort de
» Rhaleb qui pût le satisfaire ».

Abdallah-Pacha n'insista pas. Il entra dans la Mecque, et en sortit dans le temps fixé. Rhaleb, incapable de se défendre, profita de son départ pour s'échapper avec lui. Il étoit accompagné de Schérif pacha de Djedda. Tous deux arrivèrent heureusement à Médine, d'où ils se rendirent à Djedda, au bout de quelques jours.

Tandis qu'ils se fortifièrent dans cette ville (1), Seoud à la tête de son armée victorieuse, se présentoit à la Mecque, où il entra sans résistance ; aussi ses habitans furent-ils traités avec douceur. Menib-Effendi, cadi de la Mecque, fut cependant déposé et mis à mort, pour avoir déclaré qu'il ne pouvoit admettre les dogmes du Wahabi. Vingt schekhs suivirent son exemple, et furent, comme lui, martyrs de leur religion ; les autres plus prudens, cédèrent ou évitèrent de s'expliquer. Cependant Seoud en se conformant au précepte de sa loi faisoit détruire tous les tombeaux des Prophètes qui sont au-dedans et au dehors de la Mecque. Dans le centre de la ville est une allée longue d'un quart de lieue nommée *Touaf* en arabe, dont les pèlerins ont pour

(1) Au commencement de la lune du rhamadan, an de l'hégyre 1217 (25 décembre 1802).

pratique religieuse de faire sept fois le tour avant de quitter la Mecque. Ce lieu où ils se rassemblent étoit devenu depuis quelques années le centre de leurs opérations de commerce. On l'avoit entouré de boutiques où étoient exposées les marchandises apportées par la caravane. Seoud les fit détruire toutes, prétendant que le *Touaf* en étoit profané. Les soins qu'il prit pour convertir les habitans de la Mecque ne lui laissèrent pas oublier les trésors renfermés dans le Caba ou la Maison-Sainte. Le tombeau d'Abraham, qu'on y conserve, étoit couvert d'un riche tapis tissu d'or et de soie. Seoud le fit enlever et le remplaça par une natte de palmier. Connoissant au surplus la vénération que les Arabes ont encore pour Abraham le plus ancien de leurs schekhs dont ils aient gardé le souvenir, il n'osa détruire son tombeau. Il fut le seul respecté; ceux de Hassan et Cassem, auxquels les Persans avoient une grande dévotion, et où ils avoient déposé de grandes richesses, furent détruits ainsi que tous les autres.

Ainsi enrichi des dépouilles de la Mecque, Seoud songea à s'assurer la possession de cette ville. Abd-elmaïn fut replacé par lui sur le trône des scherifs, mais pour que ce titre ne fût pour lui qu'un vain nom, et qu'il restât sous la dépendance des Wahabis, on laissa près de lui un mutsellem ou gouverneur, à la tête de quatre cents soldats qui occupoient la citadelle. Ainsi assuré de sa fidélité, Seoud quitta la Mecque, et marcha contre Djedda.

CHAPITRE V.

Siége de Djedda; attaque de Médine; déroute des Wahabis.

Jusqu'ici les Wahabis avoient toujours été vainqueurs. Ils n'avoient trouvé en effet que des villes ouvertes; et la supériorité du nombre leur avoit donné en pleine campagne un avantage si marqué, que leurs ennemis avoient à peine essayé de leur résister. Il n'en fut pas de même à Djedda: cette ville est entourée de murailles que Rhaleb et Schérif-Pacha avoient fait réparer. Le caractère implacable des Wahabis ne leur laissoit d'ailleurs d'autre ressource que celle d'une vigoureuse résistance. Aussi les Wahabis furent-ils arrêtés devant cette ville. Armés de simples lances et de fusils à mèche dont ils ignoroient l'usage; sans discipline, sans aucune connoissance de l'art des siéges, ils attaquoient sans précaution des ennemis retranchés derrière leurs créneaux, d'où ils pouvoient sans danger choisir parmi eux leurs victimes. Chacune de leurs attaques fut donc pour les assiégés l'occasion d'une victoire facile. Le dégoût de se voir repoussés avec perte, ne fut pas la seule cause du découragement qui se glissa parmi les Wahabis; un mal plus cruel encore se joignit à ce dégoût; la peste se répandit dans leur armée, où elle fit d'affreux ravages; et il ne resta à Seoud d'autre parti à prendre que celui de lever le siége et de se retirer au Dreyeh.

En commençant le siége de Djedda il avoit envoyé contre Médine un parti de Wahabis dont l'expédition ne fut pas plus heureuse que la sienne. Ibn-el-Modian et Ibn-el-Harb s'étoient avancés contre cette ville, dont ils formèrent le blocus en s'emparant des villages de Kerin et de Seiran. Les habitans de Médine vinrent à leur rencontre, leur tuèrent beaucoup de monde et les débusquèrent de ces deux postes. Ainsi Seoud se vit repoussé en même temps à Djedda et à Médine. Avant de se retirer dans le Dreyeh, il voulut essayer un effort contre cette dernière ville, et exécuter par la ruse ce que la force n'avoit pu produire. Il envoya donc encore un parti de dromadaires, sous les ordres d'Ibn-elsaleh et Ibn-elbaz. Ces deux chefs demandèrent qu'on les laissât entrer dans la ville avec leurs troupes, pour y faire connoître le message dont ils étoient chargés. Cette demande ayant été refusée, ils prirent le parti d'y envoyer une lettre de Seoud conçue dans les termes suivans :

« Seoud aux habitans de Médine grands et petits, » salut. Ma volonté est que vous soyez de vrais musul- » mans, croyez en Dieu, et vous serez sauvés ; sinon je » vous ferai la guerre jusqu'à la mort ».

Ces menaces n'étoient plus que ridicules, depuis la perte des Wahabis sous les murs de Djedda. Aussi les habitans de Médine, enhardis par la défaite de Modian, rendirent-ils menace pour menace ; observant avec quelque raison qu'ils n'avoient pas attendu la volonté de Seoud pour connaître et adorer le vrai Dieu.

Ce fut au moment où Seoud, forcé à se défendre, s'éloignoit de Djedda, qu'Ibn-elsaleh et Ibn-elbaz lui

portèrent la réponse des habitans de Médine. Tous ses efforts se bornoient alors à enlever à la contagion les restes d'une armée qu'elle avoit presque détruite. Il ne put donc penser à punir Médine de ses menaces, d'autant plus que ses malheurs, en lui enlevant une partie de ses alliés, en avoient donné de nouveaux aux habitans de cette ville. Les Beni-el-Harb et les Beni-Djeïn, deux tribus arabes soumises par la force à la doctrine des Wahabis, venoient de profiter de leur disgrace pour secouer le joug et se joindre à leurs ennemis. Cet exemple avoit entraîné d'autres tribus, qui s'étoient partagées entre Djedda et Médine, et auroient opposé à Seoud sur ces deux points une résistance plus forte que celle qu'il n'avoit pu surmonter.

Seoud prit donc le sage parti de se retirer; trop heureux de pouvoir conserver dans la Mecque la garnison qu'il y avoit laissée. Les Beni-Zabids venoient en effet d'y déclarer la guerre au schérif Abd-elmaïn, et on accusoit celui-ci de s'entendre avec eux pour rendre à Rhaleb la dignité qu'il avoit perdue. Il paroît que le nouveau schérif, fatigué du joug de ces étrangers intolérans, avoit fait secrètement proposer à son frère, de rentrer dans la Mecque, en lui promettant de livrer entre ses mains les soldats que le Wahabi avoit laissés dans la citadelle. Mais Rhaleb craignant de tomber entre les mains de Seoud, n'osa se fier aux promesses de son frère, et ce complot n'eut aucune suite.

Ainsi se termina une expédition dont les premiers succès avoient répandu la terreur jusqu'à Alep et aux confins de la Syrie. Seoud ramena avec peine au Dreyeh

les débris de son armée. Les habitans de Médine et de Djedda, qu'il n'avoit pu vaincre, triomphèrent de sa retraite, et apprirent à mépriser ses armes. Les communications interrompues à son approche, se renouèrent à son départ, et l'abondance reparut bientôt dans ces deux villes.

CHAPITRE VI.

Situation des Wahabis après la mort d'Abd-elazis. Premières expéditions de Seoud.

La prise de la Mecque avoit assuré à Abd-elazis le titre de serviteur du lieu saint. Ce titre, le premier de tous aux yeux des Osmanlis, devoit renverser devant lui tous les obstacles. La prédestination, qui est le dogme favori des Orientaux, en faisoit en effet la preuve de sa mission. Et ce succès, déjà si important par lui-même, l'étoit plus encore par les succès sans nombre qu'il entraînoit après lui.

Aussi la joie que fit naître au Dreyeh la prise de la Mecque n'y fut-elle pas troublée par la levée du siége de Djedda, et par la retraite des Wahabis; mais un événement terrible y fit bientôt succéder la consternation. A peine Seoud étoit-il de retour, qu'Abd-elazis fut assassiné par un de ses domestiques. Cet homme étoit un derviche Courde, dont les trois fils avoient péri dans le massacre d'Imam-Hussein. Déterminé à les venger, il se présenta pour servir Abd-elazis, et parvint à obtenir sa confiance. Un jour qu'il l'accompagnoit seul à la mosquée, il profita du moment où le général faisoit sa prière, pour le frapper de son candjar (1). Abd-elazis mourut

(1) Le 27 de la lune de rhajab 1218 (12 novembre 1803).

sur le coup. L'assassin saisi, fut condamné au feu; mais les flammes épargnèrent ce martyr de Mahomet; et, s'il en faut croire les zélés musulmans, Seoud, pour s'en défaire, fut forcé de lui faire trancher la tête.

Ainsi périt Abd-elazis, au moment où maître de l'Arabie, et triomphant dans la Mecque, il eût porté à l'Empire ottoman les coups les plus dangereux. C'est à ce général que les Wahabis avoient dû leurs premières victoires; c'est lui qui le premier ébranla ouvertement en Asie la puissance du Grand-Seigneur, déjà anéantie en Europe, où des intérêts politiques la soutenoient encore. Accoutumé dès son enfance à l'abstinence et à la fatigue, il donna toujours aux Wahabis l'exemple volontaire des privations dont Abd-elwhaab leur avoit fait un devoir. Le peuple, que la nature a condamné partout à ces privations mêmes, les trouva dès-lors moins amères, et adora celui qui, en les partageant avec lui, lui apprit à les supporter.

Le plus grand obstacle à la propagation du Wahabisme, avoit été l'opinion répandue parmi les schekhs Arabes, que les prosélytes d'Abd-elwhaab devoient renoncer à leurs propriétés. Abd-elazis promit de conserver l'autorité et les richesses de tous ceux qui embrasseroient volontairement son culte. Cette parole, religieusement gardée, établit, parmi les Wahabis, deux classes toujours distinguées depuis, l'une des prosélytes volontaires, l'autre des Wahabis convertis par la force. Ceux-ci, dépouillés de leurs biens et sans considération, fournirent par leur exemple le moyen de conversion le plus efficace; et, ce qui étoit un obstacle à

la doctrine d'Abd-elwhaab, devint un moyen de propager cette doctrine.

Pour augmenter l'ardeur de ses troupes, Abd-elazis abolit l'usage établi avant lui de s'approprier tout le butin fait sur l'ennemi. Il n'en conserva que le cinquième; les quatre cinquièmes restans furent partagés entre ses soldats. Il punit, en même temps, l'indiscipline par les peines les plus sévères. De-là l'exactitude et la facilité dans la transmission de ses ordres. A la veille d'une expédition, il désignoit les tribus qui devoient le suivre par des lettres conçues en ces termes.

« Abd-elazis à ***, schekh de la tribu des ***, Salut.

» Tant d'hommes de ta tribu se réuniront tel jour à » tel endroit ».

Ces ordres furent toujours exécutés avec la même précision qui les avoit dictés. Ainsi Abd-elazis sut donner la subordination et la discipline aux Arabes, à qui de tout temps ces vertus avoient été étrangères.

Les idées religieuses qui ont inspiré cet homme extraordinaire, tirent de leur simplicité même un caractère de noblesse et de grandeur. C'est dans ces idées religieuses qu'on trouvera la source de ses moyens. Après tant de guerres de religion, pour des questions souvent ridicules, toujours inintelligibles, le dogme de l'existence et de l'unité de Dieu arme enfin, au fond de l'Arabie, des hommes obscurs et ignorans. Leur but est de rendre à ce dogme partout reconnu, mais partout défiguré (1), la simplicité qui en est l'essence. Un si

(1) La religion chrétienne n'est nulle part dominante en Orient.

grand objet inspire l'enthousiame aux nouveaux prosélytes; il donne à leur chef les lumières et les vertus qui en assurent le succès. De-là les qualités qui distinguèrent Abd-elazis; le courage et l'intelligence, qui réunirent dans ses expéditions la promptitude et le secret; la sévérité et la discipline, qui assurèrent partout l'exécution de ses ordres. Connu par son inflexible justice, on le vit avoir égard aux réclamations d'une tribu en guerre avec lui, pour des objets antérieurs à cette guerre même. Zélateur enthousiaste mais sincère, il se fit, des trésors pris à l'ennemi, un moyen d'étendre la doctrine d'Abd-elwhaab; mais jamais il ne fit de cette doctrine un moyen de s'enrichir et d'amasser ces trésors.

La nouvelle de la mort d'Abd-elazis se répandit bientôt dans tout l'Empire ottoman, et les Musulmans se flattèrent long-temps qu'elle entraîneroit la ruine de son parti. D'ailleurs la levée du siége de Djedda faisoit croire que les Wahabis avoient abandonné la Mecque, et que cette ville étoit rentrée sous le joug du Grand-Seigneur. Ainsi il conserva le titre de serviteur de la Mecque, quoiqu'il eût perdu le droit de le porter.

Cependant le shérif Rhaleb, réfugié à Djedda, s'y trouvoit encore trop près de son ennemi, et il ne tarda pas à fuir loin de cette ville l'acharnement de Seoud. Il s'embarqua sur la mer Rouge, et passa en Égypte, d'ou il se rendit à Constantinople. Il venoit près de la Porte réclamer son assistance dans une cause qui leur étoit commune. Amusé long-temps par de vaines promesses, il reconnut enfin le peu de confiance qu'elles méritoient. Il renonça donc à des démarches inutiles, et revint se

son kiaya et des forces considérables. Les Wahabis, effrayés, se retirèrent sans combattre, et cette expédition n'eut aucun résultat remarquable.

Ce mauvais succès n'étonna pas Seoud. Fidèle au plan d'agrandissement si heureusement commencé par Abd-elazis, il sentit que ce plan devoit porter d'abord sur des lieux plus près de lui que Bagdad. Il avoit étendu ses conquêtes à l'ouest jusqu'à la Mecque, et sur les côtes de la mer Rouge. Il s'occupa des moyens de se rendre redoutable sur les côtes orientales que baigne le golfe Persique. C'est pour y réussir qu'il fit construire un grand nombre de petits bâtimens qui, suppléant à leur foiblesse par leur nombre, couvrirent bientôt toute la surface du golfe. Ces pirates prenoient sans distinction tous les bâtimens qui font le commerce de l'Inde avec Bassora, Abou-schèhr, Bender-Abassy et les ports de la Perse. Comme ils ne connoissoient d'autre droit de la guerre que celui du plus fort, tous les bâtimens plus foibles qu'eux étoient leurs ennemis. Ils attendoient la nuit pour surprendre ceux qui eussent été capables de leur résister, et le peu de largeur du golfe leur rendoit cette surprise facile, en forçant les navigateurs à reconnoître souvent la côte. C'est ainsi qu'enrichis chaque jour par de nouvelles prises, les Wahabis se formèrent enfin une marine assez redoutable pour intercepter la navigation du golfe. Dès-lors les communications, autrefois actives entre l'Orient et les Indes, devinrent chaque jour plus rares, et cessèrent enfin tout-à-fait.

Les Anglais, qui des Indes orientales correspondoient avec l'Europe, par Bassora, Alep et Constantinople,

voulurent inutilement conserver ce moyen de communication plus sûr et plus prompt que celui du Cap de Bonne-Espérance. Plusieurs de leurs bâtimens furent pris à la vue de Bassora. Deux vaisseaux de guerre Anglais eurent l'ordre de punir cet outrage : ils ruinèrent un fort que les Wahabis avoient construit sur les côtes de l'Arabie. Mais ce fut là tout le fruit de leur expédition, qui fut plutôt une menace qu'une vengeance. Elle fit voir qu'il étoit impossible, même à une escadre, de faire aux Wahabis aucun mal réel. A son approche, ces Arabes pouvoient en effet se retirer dans l'intérieur des terres, et le désert leur offroit un asile où il eût été aussi difficile que dangereux de vouloir les atteindre.

Le seul moyen de conserver la navigation du golfe Persique, étoit une alliance avec les Wahabis, ou au moins leur promesse de respecter le pavillon Anglais. Mais ces maîtres de l'Inde y ont tellement abusé de leur force, que cette force elle-même est le seul moyen qui leur reste. La haine que leur nom inspire, s'est étendue jusqu'à Mascate, et a pénétré au centre de l'Arabie. Aussi leurs premières ouvertures d'amitié avoient-elles été froidement accueillies par les Wahabis. Long-temps avant les dernières hostilités de Seoud, et lorsque la paix régnoit encore entre Bagdad et le Dreyeh, le consul Anglais, qui résidoit alors à Bagdad, avoit voulu sonder les dispositions d'Abd-elazis. Il lui fit offrir de riches présens. Dans une lettre remplie de protestations d'amitié, il lui demanda sûreté et protection pour ceux de ses messagers qui, chargés des dépêches de l'Inde, traverseraient le grand désert de Bassora à Alep. Abd-elazis

reçut ses présens. Fidèle au style laconique du réformateur, il lui répondit en ces termes :

« J'ai reçu ta lettre. Tant que je serai en paix avec le » pacha de Bagdad, tes messagers passeront librement ».

Ainsi Abd-elazis affecta de ne reconnoître, dans le résident Anglais, que le protégé du pacha de Bagdad.

Cette affectation éloigna toute liaison ultérieure entre lui et Abd-elazis. Mais celui-ci, toujours fidèle à ses promesses, fit sévèrement exécuter celle qu'il avoit donnée dans sa lettre. Des ordres précis enjoignirent aux schekhs de toutes les tribus de protéger la marche des messagers Anglais dans le désert. Un seul fut arrêté. Sur les plaintes qui lui en furent adressées, Abd-elazis fit faire d'exactes perquisitions. Le coupable, désespérant d'échapper, vint se jeter à ses pieds. Il lui remit les dépêches qu'il avoit prises, et implora sa clémence. Ses prières furent inutiles. Abd-elazis lui fit trancher la tête, et ayant trempé dans son sang les dépêches de l'Anglais, il les renvoya à ce dernier.

Cet exemple avoit fait respecter les messagers Anglais. Ils passèrent librement tant que, sous Abd-elazis, la paix subsista entre Bagdad et le Dreyeh ; mais cette protection cessa, du moment où commencèrent les premières hostilités de Seoud. Dès-lors le désert devint inaccessible ; ainsi les dépêches des Anglais furent interceptées, et sur le golfe Persique et sur le grand désert qui le termine ; et c'est depuis cette époque qu'elles ont entièrement manqué.

CHAPITRE VII.

Première attaque de Bassora par les Wahabis. Mort de l'Imam de Mascate.

CEPENDANT Seoud, devenu redoutable sur les côtes du golfe Persique, songea à étendre son empire au-delà de ces côtes mêmes. Elles sont terminées au midi par les états de l'imam de Mascate, au nord par Bassora. L'imam, quelquefois en paix, souvent en guerre avec les Wahabis, résistoit avec peine à ce dangereux voisin; et son influence l'avoit presque rendu son vassal, avant même qu'il eût été vaincu. Bassora fut donc le premier point où se portèrent les armes de Seoud.

Cette ville, située à trente lieues de l'extrémité septentrionale du golfe Persique, est bâtie dans le désert, au bord de l'Euphrate, qui ayant perdu son nom à l'endroit où il se joint au Tigre, prend, au-dessus de Bassora, celui de fleuve des Arabes. Les inondations de ce fleuve aussi régulières, mais moins étendues que celles du Nil, portent la fertilité sur les sables de ses rivages. Ils sont couverts de dattiers dont les fruits, conservés dans de larges paniers faits avec les feuilles de cet arbre utile, sont la principale nourriture des Arabes, et l'objet d'un commerce important. La position de Bassora y a long-temps fixé l'entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Orient et une partie de l'Europe. Elle fut surtout très-florissante à l'époque où les khalifes régnèrent à Bagdad,

et réunirent sur les bords de l'Euphrate les sciences, alors exilées de l'Occident, avec les richesses et le commerce de l'Orient. Mais l'heureuse situation de cette ville n'a pu résister au génie destructeur des Turcs. Depuis qu'ils s'en sont rendus maîtres, ils l'ont détruite comme tant d'autres dont le nom seul est resté au milieu de leurs vastes états; et les murs de Bassora, qui renfermèrent long-temps une ville aussi riche que florissante, ne contiennent plus aujourd'hui que des ruines et quelques maisons bâties de briques.

Ce ne fut guère qu'un an après son retour au Dreyeh, que Seoud entreprit l'attaque de Bassora (1). Soit que dégoûté par la résistance de Djedda, il eût cru cet intervalle utile pour rendre le courage à ses troupes, soit que les ravages de la peste l'eussent rendu nécessaire, il ne tenta jusque-là aucune expédition sur les frontières du pachalic de Bagdad. Retirés au centre de leur désert, et séparés du reste de l'Orient, les Wahabis y étoient oubliés, et les Turcs triomphoient de leur anéantissement. Tout-à-coup on apprit avec effroi que douze mille Wahabis marchoient vers l'Euphrate.

A quelques lieues de Bassora est Zeber, et plus loin vers le désert un château construit en pierres, dont une source d'eau vive rend la position importante. Les soldats que peut fournir Zeber sont au nombre de six à sept mille. Placés sur la lisière du désert, ils sont, comme les Arabes, accoutumés à la fatigue, et ont une meilleure discipline. Les murs qui entourent la ville, hauts de

(1) Dans le courant de 1803.

quatorze coudées, sont de terre détrempée dans l'eau, et séchée au soleil. Rien de plus commun que cette espèce de fortification en Egypte et dans tous les lieux cultivés qui sont exposés aux incursions des Arabes. Elles seroient peu redoutables pour d'autres ennemis, mais elles suffisent contre les balles de ceux-ci, et offrent aux assiégeans un asile d'autant plus commode, qu'il leur est plus facile d'y pratiquer des meurtrières sur les lieux où se rassemblent les assiégeans.

La position de Zeber en fait le boulevart de Bassora du côté du désert. Les Wahabis s'étoient flattés de surprendre cette ville pendant la nuit ; déjà ils approchoient des murailles, et tout y étoit encore dans un profond sommeil. Mais un berger sorti avant la pointe du jour, découvrit l'ennemi et donna l'alarme. Les habitans prirent les armes, et les Wahabis se voyant reconnus, campèrent sur les bords du canal qui conduit à la ville les eaux de l'Euphrate.

Cependant un détachement avoit formé l'attaque du château qui dépend de Zeber. La garde en étoit confiée à sept fusiliers qui en défendirent l'approche, et ne laissèrent aux Wahabis d'autre moyen d'attaque que celui d'un blocus ; moyen également long et impraticable dans un désert où la chaleur est extrême. Les Wahabis ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Ils essayèrent alors de gagner ce poste à force d'argent. Mais ayant trouvé la garnison incorruptible, ils prirent après sept jours de siége le parti de la retraite. Le sort qui sembloit combattre en leur faveur, leur livra la place au moment où ils y avoient renoncé. Un des assiégés manquant de

poudre, descendit dans les magasins, et laissa sur les murailles une mêche allumée. Cette mêche mit le feu à un amas de cartouches, et la garnison périt toute entière.

Les Wahabis avertis par l'explosion, escaladèrent les murs sans danger. En vain ils avoient attaqué de vive force la ville de Zeber. Toujours repoussé, Seoud voulut se dédommager de cette résistance en surprenant Bassora. Les habitans prévenus, le forcèrent à renoncer aussi à ce dernier projet. Mais le détachement qu'il avoit envoyé contre cette ville, surprit dans le désert le chef d'une des tribus arabes les plus puissantes. Mansour, schekh des Muntéfiks, et frère du gouverneur de Zeber, fut amené prisonnier entre les mains de Seoud. Il n'évita la mort qu'en se faisant Wahabi. Sa conversion étoit d'autant plus importante, qu'elle donnoit à Seoud l'espoir de corrompre le gouverneur de Zeber, par les relations qu'elle ouvroit avec lui. Mais ce dernier fut incorruptible. Ni les menaces de Seoud, ni les prières de son frère ne purent le gagner. Il fit couper les oreilles au messager venu pour le séduire, et le chargea, ainsi mutilé, de porter ses refus à son maître.

Ainsi les Wahabis ne furent pas plus heureux à Zeber qu'à Bassora. Incapables d'affronter le danger, et préférant un butin plus facile, ils venoient de s'éloigner des murs de ces deux villes, et désoloient les campagnes de Bassora et les rives de l'Euphrate. Bientôt un détachement envoyé par le pacha de Bagdad, répandit parmi eux l'épouvante et les dissipa entièrement. Telle fut la fin de cette expédition, qui fut déjouée par cela seul qu'elle avoit été prévue.

Cependant le pacha de Bagdad mettoit à ses préparatifs contre Seoud une grande activité. On a vu que depuis plus de deux ans il méditoit une nouvelle attaque. Le détachement qu'il venoit d'envoyer au secours de Bassora, faisoit partie des troupes qu'il avoit réunies pour cela. Successivement il avoit reçu de la sublime Porte, par la voie d'Alep et de Damas, des tentes, de la poudre et des munitions de guerre. A ces secours étoient joints les ordres les plus pressans. Le roi de Perse lui-même, réuni pour cette fois d'intérêt avec le Grand-Seigneur, ne négligeoit rien pour faire agir le pacha de Bagdad. Mécontent de sa dernière expédition, et n'ignorant pas par quel motif son kiaya s'étoit laissé enlever une victoire assurée, il le menaçoit de marcher lui-même. Enfin la sûreté du pacha de Bagdad et la dernière hostilité de Seoud, ne permettoient plus au premier aucun retard.

Il s'occupa donc sérieusement des moyens de détruire enfin les Wahabis. Le bruit de ses préparatifs retentit dans tout l'Orient, et parvint jusqu'à Mascate. Cette ville est la capitale d'un imam dont les états s'étendent dans l'intérieur des terres et sur les côtes de l'Arabie heureuse. Placée au bord de la mer sous des rochers à pic, elle ne doit son existence qu'à la beauté de son port et à son heureuse position à l'entrée du golfe. Aucun arbre, aucun végétal ne fait supporter à l'œil ébloui la brûlante uniformité des sables qui l'entourent, l'aridité des rochers qui la dominent. L'herbe et les mousses même desséchées par le soleil ont disparu de ses tristes rivages. Mais autant son aspect est effrayant, autant l'innocence de ses habitans et la pureté de leurs mœurs forment un spectacle

intéressant et digne d'un observateur philosophe. Les peuples pasteurs, placés dans le voisinage des nations civilisées, partagent la corruption de celles-ci et la grossièreté de ceux-là. Mais au fond de l'Arabie heureuse, loin des villes de l'Europe, et des Orientaux dégradés, aucun mélange n'a altéré leur antique simplicité. Aussi la retrouve-t-on toute entière à Mascate. C'est là que l'hospitalité est pratiquée comme dans les premiers temps. Les propriétés y sont presque communes. Le vol y est inconnu. Dans une heureuse sécurité, les habitans laissent, jour et nuit, leurs maisons et les magasins ouverts, sans que la confiance du maître y soit jamais trompée. Comme ils ont l'innocence des enfans, ces peuples fortunés en ont la simplicité et la foiblesse. Entourés de toutes parts, et menacés chaque jour par les Wahabis, il n'y avoit qu'une soumission absolue, et l'adoption de la religion du réformateur qui pût les sauver. Jusque-là, des alliances passagères, des cessions momentanées avoient contenté Seoud. Mais ce général devenoit plus exigeant à mesure qu'il obtenoit davantage, et le temps des délais étoit passé.

Cependant l'imam de Mascate pouvoit encore résister, il pouvoit même attaquer Seoud avec avantage, s'il étoit secondé par le pacha de Bagdad. Les Wahabis attaqués alors en même temps au midi par l'imam, au nord par le pacha, pouvoient enfin être exterminés. Combattant au moins pour leurs propres états, ils seroient réduits à se défendre; et l'indépendance de Mascate étoit assurée. Mais pour que l'imam de Mascate ne fût pas la victime de ses efforts, il falloit que le pacha de Bagdad prévînt

par son expédition, celle qu'il méditoit lui-même pour le seconder. Autrement seul en butte au ressentiment de Seoud, le peuple de Mascate eût payé peut-être de son existence sa confiance à des promesses que l'événement avoit si souvent démenties.

Ce fut pour ne rien donner au hasard que Seyed, alors imam de Mascate, sortit de cette ville, et voulut juger par lui-même les moyens qu'avoit réunis le pacha de Bagdad. Arrivé sur les lieux au commencement de la lune de Rhegeb, 1219 (1), il reconnut avec douleur combien la renommée les avoit exagérés. Dans Bassora aucun préparatif : les habitans tranquilles dans leurs foyers, contens d'avoir vu fuir Seoud, et peu disposés à aller l'attaquer. Aux environs le plus grand calme, et les soldats d'Ali-Pacha encore enfermés dans les murs de Bagdad. Seyed fut également indigné de la mollesse d'Ali-Pacha et de sa mauvaise foi. Il reconnut le peu de confiance que montroit un pareil allié. Le joug de Seoud, dont il ne put se dissimuler plus long-temps la nécessité, lui parut préférable à une alliance trompeuse qui provoquoit sa ruine. Et dans le premier moment de dépit, il parut disposé à tirer des habitans de Bassora une vengeance éclatante.

A sa suite étoient venus quinze bâtimens qu'il avoit laissés à el Khor, à l'embouchure du golfe; lui-même s'étoit rendu à el Kibde, village distant d'une lieue de Bassora. Il y fut accueilli par Achmet-Ebn-Rezk, négociant arabe, qui essaya de l'apaiser, en lui représentant

(1) Le 5 octobre 1804.

la nécessité de son union avec le pacha de Bagdad; mais l'imam se refusa constamment à toute correspondance directe avec ce pacha. Il se plaignit de sa mauvaise foi, de ses retards perpétuels. Il leur opposa l'activité de ses propres efforts, la grandeur de ses préparatifs, les frais de l'armement de ses quinze bâtimens de guerre. En exigeant une indemnité de cent mille piastres roumis (1) pour ce dernier objet, il déclara qu'il étoit temps enfin qu'il sût à quoi se fixer, sans flotter plus long-temps entre les promesses d'un allié trompeur et les menaces d'un ennemi puissant. Il finit par accorder un dernier délai au pacha de Bagdad pour marcher contre les Wahabis, protestant solennellement que ce délai une fois expiré, si Ali-Pacha le trompoit encore, il se réuniroit à Seoud, et deviendroit son plus implacable ennemi.

Achmet-Ebn-Rezk fut chargé de transmettre ce message à Bagdad. Fort éloigné de Seoud, Ali-Pacha devoit le craindre beaucoup moins que l'imam de Mascate. Aussi ne vit-il dans les menaces de celui-ci que l'effet de son désespoir. La démarche même dans laquelle Seyed étoit engagé, rendoit impossible toute alliance entre lui et le Wahabi. Ali-Pacha crut donc inutile de ménager l'imam de Mascate, et refusa nettement le subside qu'il demandoit, sous prétexte que ses quinze vaisséaux lui étoient inutiles. Il promit au surplus de marcher incessamment contre le Wahabi, mais il ne voulut pas s'engager pour une époque déterminée.

Après une pareille réponse, il ne restoit à Seyed d'autre

(1) 500,000 francs.

parti que celui de la retraite. Il vendit aux habitans de Bassora un de ses vaisseaux pour la somme de trente-huit mille piastres roumis (1), et fit voile avec le reste de son escadre. A quelque distance de la côte, il s'embarqua sur un bâtiment léger, abandonnant ainsi à un lieutenant la conduite de sa flotte, soit qu'il eût voulu prévenir son arrivée à Mascate, soit qu'il eût craint qu'elle ne fût attaquée par les Wahabis instruits de son départ. Cette précaution lui devint funeste. Le bâtiment qu'il montoit fut attaqué et pris par un pirate des Arabes Algiwasem ; et atteint d'une balle, l'imam périt dans le combat (2). Telle fut la fin de ce prince ; l'indépendance de Mascate périt avec lui.

(1) Cent quatre-vingt-dix mille francs.

(2) Le 10 novembre 1804.

CHAPITRE VIII.

Expédition du Pacha de Bagdad contre les Wahabis.

RIEN de plus extraordinaire que la mésintelligence qui avoit éclaté entre l'imam Seyed et Ali-Pacha, au moment où leurs intérêts eussent dû les rapprocher. Ce fut cette mésintelligence qui perdit l'imam de Mascate ; ce fut elle qui fit échouer l'expédition méditée depuis si long-temps par le pacha de Bagdad. Pour porter la guerre jusqu'au Dreyeh et dans les déserts de l'Arabie, il falloit à Ali-Pacha un allié dans ces déserts mêmes. Les Arabes seuls pouvoient lui indiquer les sources et les moyens que la nature a cachés dans des contrées inaccessibles aux habitans des villes. Tel étoit l'imam de Mascate. Le Grand-Seigneur avoit senti combien il pouvoit être utile. Depuis long-temps il pressoit le gouverneur de Bagdad de se concerter avec lui ; mais ses ordres furent sans effet. Ali-Pacha, loin de ménager Seyed, s'en fit un ennemi ; et la fortune, toujours favorable aux armes de Seoud, fit tourner à son avantage les efforts qu'on avoit réunis contre lui.

Au moment où l'imam de Mascate périssoit dans une barque sur le golfe Persique, Ali-Pacha sortoit de Bagdad (1) ; il étoit accompagné de Schérif-Pacha d'Acous-

(1) A la fin de 1804.

cha (1), et d'Abdallah-Pacha. Ce dernier, le même qui, en 1801, avoit protégé contre les Wahabis la caravane de la Mecque, menacé à son retour dans Damas par Gézar-Pacha, s'étoit depuis dix-huit mois réfugié à Bagdad. Ali-Pacha se rendit avec eux à Hillah. Une armée nombreuse, beaucoup d'auxiliaires, une artillerie considérable; enfin le résultat de deux années de dépense et de soins, tout y sembloit réuni pour assurer le succès de cette expédition (2).

Hillah est situé au sud-ouest de Bagdad, sur les rives de l'Euphrate et sur les confins du désert. C'est près de là qu'étoit l'ancienne Babylone, dont les ruines anéanties elles-mêmes, indiquent à peine aujourd'hui la place qu'a occupée cette ville, autrefois la première du monde. Rien de plus facile que de faire passer de Bagdad à Hillah les troupes et les munitions de guerre. Mais quand il fallut sortir de Hillah pour s'enfoncer dans le désert, s'égarer sur des sables sans bornes avec une armée nombreuse, transporter sur ces sables l'eau, les vivres, les munitions et une artillerie pesante, Ali-Pacha ne put voir sans effroi tant d'obstacles et de si grands dangers. Il reconnut que plus il avoit rassemblé de moyens, plus ces moyens mettoient d'entraves à leur propre succès. Trop souvent les grands préparatifs ont laissé échouer les expéditions les mieux concertées. Mais

---

(1) Autrefois pacha d'Alep.

(2) S'il en faut croire les lettres de Bagdad, l'armée d'Ali-Pacha étoit composée de 50,000 hommes et de 25000 auxiliaires.

ici la ruine de l'expédition eût été la ruine de l'armée entière, et une mort affreuse après les maux les plus cruels.

Ces considérations arrêtèrent Ali-Pacha. Arrivé à Hillah en novembre 1804, il y passa dans l'inaction le reste de l'année. Ce ne fut qu'au commencement de 1805, que quatre cents hommes d'élite furent envoyés en avant pour reconnoître le désert, et y tracer une route à l'armée. Ils étoient commandés par Soliman-Bey, kiaya du pacha. Pharis-Djerba, le même qu'Ali-Pacha avoit employé l'année précédente, étoit chargé de les conduire. Après quelques jours de marche, ce détachement surprit Aïn-Saïd et s'en empara. Ce village soumis à Seoud, est peuplé par les Wahabis. Soliman-Kiaya voulut venger sur les habitans les cruautés commises à imam Hussem. Mais Pharis-Djerba lui représenta que, quoique Wahabis, ils n'étoient pas ennemis d'Ali-Pacha, et que dans le désert, où tout étoit soumis à Seoud, ils n'avoient pu lui résister seuls. Sa protection les sauva, et Soliman-Kiaya manquant d'eau et craignant une surprise, se replia sur Hillah.

Plusieurs détachemens envoyés successivement par Ali-Pacha n'avoient pas été plus heureux. Quelques-uns surpris par les Wahabis avoient été taillés en pièces. D'autres s'étoient retirés sans combattre, heureux d'avoir pu éviter l'ennemi qu'ils alloient chercher. Ali-Pacha, dégoûté par tant d'essais infructueux, se retira à Bagdad. Schériff et Abdallah-Pacha le remplacèrent, et ne furent pas plus heureux que lui. Bientôt ils le suivirent à Bagdad, ramenant avec eux son armée vaincue par dé-

tachemens, et qui avoit été défaite sans avoir combattu.

Depuis long-temps Seoud avoit eu connoissance des préparatifs d'Ali-Pacha. Accoutumé à des menaces que l'événement avoit toujours démenties, il étoit resté au Dreyeh. Mais aussitôt qu'il eut appris le départ du pacha de Bagdad, il marcha contre lui à la tête d'un détachement nombreux. Arrivé à Aïn-Saïd, trois jours après le départ de Soliman-Kiaya, il avoit été sur le point de l'y surprendre. Seoud y témoigna son mécontentement contre les tribus arabes qui habitent cette contrée. Il se plaignit de leur lenteur et de l'indifférence qu'ils avoient mise à se laisser surprendre par les Osmanlis, sans que lui-même eût reçu de leur part aucun avis de cette attaque.

L'avantage d'Ali-Pacha à Aïn-Saïd étoit peu considérable, mais Seoud voulut s'en venger sur les habitans de cette contrée. Il crut que leur punition donneroit aux Wahabis un exemple utile; et qu'instruits par cette punition ils deviendroient plus vigilans à l'avenir. C'est dans cette intention qu'il convoqua une assemblée générale des schekhs de leurs tribus. Ceux-ci furent aussi mécontens des menaces de Seoud, qu'ils avoient été flattés de la clémence de Soliman-Kiaya. Ils abandonnèrent les drapeaux du réformateur, et seize mille familles vinrent se réfugier auprès du pacha de Bagdad. Ce fut là le seul avantage qu'Ali-Pacha eût retiré de cette campagne, avantage qu'il dut à la sévérité de Seoud, non à la force de ses armes.

Telle fut la fin de l'expédition si vantée du pacha de Bagdad; expédition préparée depuis plusieurs années,

et dont la Sublime Porte sembloit attendre la ruine de Seoud. Son mauvais succès prouva mieux la puissance de ce général et la foiblesse des Osmanlis, que n'eût pu le faire une éclatante défaite. Dans le grand désert, où les Wahabis dominent seuls aujourd'hui, tous les maux se réunissent contre leurs ennemis; eux seuls savent les braver. Accoutumés à la soif, à la faim, à la chaleur, peu de moyens leur suffisent pour les supporter. Il en faudroit d'immenses, non pour les combattre, mais pour les joindre. La nature, en réunissant tous ces obstacles, est pour les Wahabis un allié d'autant plus formidable, que ces obstacles leur assurent la victoire, sans qu'ils l'achètent en combattant. Ainsi les Wahabis, maîtres de l'Arabie entière, y sont inaccessibles aux attaques des Osmanlis, et ceux-ci ne pourront plus les combattre qu'en leur résistant sur leur propre territoire.

Il est donc facile de prévoir que toutes les guerres qui auront encore lieu entre les musulmans et les Wahabis, seront toutes des guerres d'attaque pour ceux-ci, et de résistance pour ceux-là. Mais cette dernière, toujours défavorable, même pour les peuples de l'Europe, est surtout funeste dans un pays ouvert comme l'Asie mineure, et parmi des nations indisciplinées, que la terreur d'une attaque imprévue peut au premier moment soumettre sans résistance. Les Wahabis l'ont si bien senti, que toutes leurs guerres n'ont été que des surprises, et qu'ils se sont toujours retirés, lorsque, se voyant découverts, ils ont craint quelque résistance.

De tout temps ces incursions avoient rendu formi-

dables les Arabes leurs ancêtres; mais, divisés jusqu'à présent en mille tribus indépendantes, ces Arabes avoient consumé leurs forces dans des guerres intestines. Abdel-Wahab en a fait un seul peuple. Il a ainsi donné à ce peuple la somme des forces dont la différence seule existoit avant lui. C'est par cette réunion que ce peuple, devenu redoutable, menace tout l'Orient d'une prochaine conquête.

CHAPITRE IX.

Prise de Médine. Accueil des pèlerins à la Mecque.

Les préceptes d'Abd-elwahab, fondés sur la plus sévère morale, avoient ramené, parmi les Wahabis, l'austérité dont il donna l'exemple. Condamnés tous aux mêmes privations, ils voyoient, dans leurs chefs, l'image de leur propre simplicité. Le luxe, moins agréable par les jouissances qu'il procure, que pénible par les privations qu'il rappelle, étoit banni parmi eux. L'indigence leur étoit étrangère, car ils ne connoissoient d'autres besoins que les besoins indispensables, et par leur frugalité ils avoient dompté ces besoins eux-mêmes.

Ces préceptes furent dans tous les temps ceux des prophètes qui ont voulu captiver la multitude. C'est par eux qu'Abd-elwhaab s'étoit fait écouter; c'est par eux qu'Abd-elazis, reculant chaque jour les bornes de ses Etats, soumit enfin l'Arabie toute entière. Mais, lorsque sa puissance eut rempli le but du réformateur, il devint moins nécessaire et plus difficile de se conformer à ses lois. Abd-elazis, réformateur sincère, avoit conservé, au milieu des richesses, sa première simplicité. Seoud, qui le remplaça, ne put hériter de ses vertus, comme il avoit hérité de sa puissance.

Le luxe de l'Asie, jusqu'alors inconnu au Dreyeh, fut déployé dans son palais. Il y prodigua les étoffes de

l'Inde et les meubles les plus riches. Aussi recherché dans sa parure que son père avoit été modeste, il affecta dans ses habits la magnificence et l'éclat (1). Comme il avoit adopté le faste des princes de l'Orient, Seoud adopta leurs mœurs. Ses frères, éloignés de l'administration, furent aussi privés de sa confiance. Il la donna toute entière à un étranger qui sut profiter des germes de division répandus dans sa famille, et s'empara de son esprit. Partageant sa puissance, et dépositaire de son autorité, cet étranger eut dès-lors les fonctions des visirs de l'Orient, dont le titre seul lui manqua.

Cette place est le résultat nécessaire du despotisme; toutes les fois que, maître tranquille d'un grand Etat, le despote préfère ses plaisirs aux soins de l'administration. Elle seule prouvoit la dégradation des mœurs de Seoud. Elle entraîna bientôt les abus qui en sont partout la suite. Affranchi des préceptes d'Abd-elwahab, Seoud témoigna un profond mépris à ses parens, qui conservoient encore leur première simplicité. Il ne leur épargna ni les mauvais traitemens ni les avanies. Il alla même jusqu'à faire enlever à sa belle-mère (2), sans aucune formalité, un jardin très-beau dont elle étoit propriétaire. Telle est la marche des nouvelles sectes; l'indignation qu'elles affectent contre l'abus du pouvoir n'est jamais qu'un moyen d'y parvenir, pour en abuser à leur tour.

Ces excès avoient fait espérer aux Osmanlis la ruine

(1) Son manteau, en arabe *habahye*, étoit seul estimé deux cent mille piastres.

(2) Bent el Schekh.

prochaine de Seoud; mais, bornés à l'intérieur de son palais, ils n'éclatèrent pas au dehors. D'ailleurs les conquêtes de Seoud affermirent son autorité. Mascate avoit toujours résisté à Abd-elazis. Séied, dernier imam, avoit jusqu'à la fin conservé son indépendance; quoique l'influence des Wahabis, jusque dans l'intérieur de cette famille, l'eût forcé à des concessions peu honorables. On soupçonnoit Séied, son frère, d'être en secret leur prosélyte; mais, tant que l'imam vécut, il avoit été forcé de dissimuler. Il leva le masque, dès que l'on eut appris la fin malheureuse de l'imam, sur le golfe Persique. Celui-ci laissoit un fils, que la loi désignoit pour lui succéder. Fort de l'appui de Seoud, Séied éluda l'effet de cette loi. En vain l'héritier présomptif voulut-il faire valoir ses droits. Plus foible que son oncle, il fallut céder, et le fils de Séied (1) dut, à la crainte qu'inspiroit Seoud, le titre d'imam de Mascate. Soit que sa conversion eût été sincère, soit qu'il eût pressenti l'utilité d'une conversion apparente, il s'étoit toujours montré zélé Wahabi, aussi bien que son père. Trop adroit pour renoncer à une religion aussi utile, il resta fidèle à celle du réformateur. Sa reconnoissance pour Seoud ne s'est pas bornée là. Il lui paya tous les ans un tribut considérable; et la dépendance de Mascate est le prix dont il a payé le trône qu'il occupe.

C'est à la fin de 1805 que l'on doit placer l'époque de cet événement. Les débats qui l'ont précédé dans le cours de la même année n'offrent rien de remarquable. La politique d'Abd-elazis, et les divisions qu'il avoit

(1) Beder.

fait naître dans la famille de Séied, l'avoient depuis long-temps préparé. Seoud en recueillit le fruit sans effort. Ainsi l'influence d'Abd-elazis subsista encore après lui, et cette influence a prouvé, dans plusieurs circonstances, qu'il étoit aussi adroit politique que bon général.

Occupé à diriger les révolutions de Mascate, Seoud n'avoit pas perdu de vue les côtes occidentales de l'Arabie et les rivages de la mer Rouge. On a vu que, forcé en 1802 d'abandonner le siége de Djedda et de Médine, il avoit laissé dans la Mecque une garnison de deux cents hommes. Il paroît certain que cette garnison s'y étoit toujours maintenue, quelques soins qu'ayent pris les Osmanlis pour faire croire le contraire. Mais la mort funeste d'Abd-elazis, et la grande distance du Dreyeh à la Mecque, avoient diminué dans cette dernière ville l'influence que les Wahabis surent cependant toujours y maintenir.

La Mecque est, comme l'on sait, l'objet particulier de la dévotion des musulmans. Le pélerinage de cette ville est un devoir que chacun d'eux doit remplir au moins une fois en sa vie. Tous les ans une multitude de pèlerins y accourt des extrêmités de l'Asie et de l'Afrique (1).

---

(1) Comme on n'a en Europe aucun détail sur le chemin que suit la caravane dans le grand désert, j'ai cru qu'on liroit avec intérêt le nom et la distance de toutes les stations depuis Alep jusqu'à Médine et la Mecque.

	Heures.
D'Alep à Kanthouman	3

bornes de l'Afrique. La protection de la caravane n'est donc pas seulement pour le Grand-Seigneur un devoir

---

trifications qui abondent dans la Petite-Oaise, l'Oasis-Parve des Anciens, à l'ouest du Nil, et au sud-ouest d'Alexandrie.

	Heures.
Vingt-trois jours, ou	220
De Medayen Saleh à Il Hellah	6
De Il Hellah à Abiarh El Rhanam	5
D'Abiar el Rhanam à Bir el Zemrond	12

Bir el Zemrond, ou le Puits des Emeraudes, quoiqu'on n'y en trouve plus. Cette dénomination est commune dans la Haute-Egypte, en Arabie, et dans quelques îles de la mer Rouge. On sait que les Anciens tiroient de ces contrées les émeraudes fort estimées parmi eux.

De Bir el Zemrond à Bir el Gdid	10
De Bir el Gdid à Hhadie	18
De Hhadie à El Falatin	14
D'El Falatin à Abiar Nassif	18
D'Abiar Nassif à Mediné	18
De Mediné à Abiar Ali	4
D'Abiar Ali à Koubour Aischmade	18
De Koubour Aischmade à El Djedaidé	14
D'El Djedaidé à Khan el Kbir	14
De Khan el Kbir à Bedr, et de Bedr à Mestouna	36
De Mestouna à Rhaber	10
De Rhaber à Kadid	8
	425 h.

de religion, elle est aussi la source d'un revenu considérable, et par les droits d'escorte qu'il en retire, et par l'activité du commerce qu'elle porte dans ses Etats.

	Heures.
Ci-contre......	425
De Kadid à Koulaisa..........................	8
De Koulaisa à Sefan, et de Sefan à Wadi Fatmé...	16
De Wadi Fatmé à la Mecque....................	6
	455 h.

Il y a donc, de Damas à la Mecque, quarante stations et quarante-un jours de marche, ou plus exactement quatre cent cinquante-cinq heures de route. L'heure est comptée au pas d'un chameau chargé, et donne un peu moins de deux mille toises. Il y a dans tous ces endroits des puits entretenus et gardés aux frais du Grand-Seigneur.

Nous donnerons encore ici l'itinéraire d'une autre route que la caravane prend quelquefois de Médine pour se rendre à la Mecque.

	Heures.
De Médine à Rhanak..........................	26
De Rhanak à El Soufayna......................	18
De El Soufayna à Soufayr Dja.................	14
De Soufayr Dja à Saibah......................	18
De Saibah à Damark Marouk....................	18
De Marouk à Berket Setté Zbaide..............	22
De Berket Setté Zbaide à Wadi Leimon.........	34
De Wadi Leimon à la Mecque...................	36

La caravane prend cette dernière route, lorsque les puits sont à sec sur la première, qui est plus courte. Celle d'Orient se réunit à Damas dans les premiers jours du ramazan;

Aussi la prise de la Mecque avoit-elle été pour la Sublime Porte un coup terrible. Occupée à repousser des rebelles plus dangereux, jusque sous les portes de Constantinople, elle sentit qu'un effort direct étoit au-dessus de ses moyens. Elle voulut au moins envoyer dans Djedda un pacha capable de balancer en Arabie l'influence de Seoud, et d'y prêter quelques secours au chef de la caravane. Mais elle chercha en vain un gouverneur capable de cette entreprise. Des choix toujours nouveaux, des remplacemens perpétuels, prouvent qu'aucun pacha n'avoit eu la témérité de s'en charger. Cependant la caravane partie en 1803 avoit éprouvé à la Mecque les plus durs traitemens. Chaque pèlerin paya aux Wahabis une somme de huit piastres, capitation honteuse et inconnue jusqu'alors. Pour comble d'outrages, Seoud établit une distinction nouvelle entre les Arabes et les Osmanlis. Ceux-ci payèrent une capitation double; heureux d'avoir acheté à ce prix l'entrée de la Mecque, que les Wahabis eussent pu leur interdire. Mais cette défense eût tari la source d'un revenu considérable. C'est pour le conserver que Seoud permit aux pèlerins le libre exercice de toutes les cérémonies que leur religion leur prescrit, et qu'il fit de chacune d'elles le prétexte d'un nouvel impôt.

Instruite de ces avanies, la Porte s'occupa, en 1804, des moyens de les prévenir. La garde de la caravane est confiée aux soins du pacha de Damas, à qui cette

---

l'une et l'autre arrivent à la Mecque pour les fêtes du Courbam Beyram.

place, la troisième de l'Empire, donne le titre d'Emir-Hagi (1). Il étoit important de confier ce poste à un homme adroit et ferme qui sût prévénir, par des négociations, les hostilités qu'il ne pourroit repousser par la force. Ibrahim, pacha d'Alep, fut choisi pour le remplir.

En Turquie, comme dans tous les Etats despotiques, la naissance ne laisse aucune distinction parmi des sujets tous esclaves du Grand-Seigneur. La dépravation des mœurs, portée en Egypte et dans quelques provinces aux plus honteux excès, n'y laisse aux hommes d'autres moyens de parvenir que les graces de la figure et l'éclat de la jeunesse. Mais dans d'autres provinces, où les mœurs sont moins corrompues, les emplois sont aussi le prix du mérite. Les fortunes rapides y sont d'autant plus ordinaires, que l'autorité du Grand-Seigneur y a moins de poids. En effet, la plupart des grandes villes, quoique soumises en apparence, se régissent réellement par leurs propres lois. Ce sont autant de petites républiques, où l'autorité de la Porte dominant quelquefois, plus souvent dominée, est presque toujours méconnue. Ainsi naissent et s'y perpétuent les brigues et les dissensions que produit partout l'anarchie, et ces mouvemens intestins sont pour l'ambition la source de la fortune.

Ibrahim-Pacha, né à Alep dans les dernières classes du peuple, y fut d'abord conducteur de chameaux. Son éducation avoit été très-négligée; il ne sut jamais ni lire ni écrire; mais il avoit reçu de la nature des talens plus

(1) Prince des pèlerins.

rares, qui font oublier ceux que l'éducation donne, et que ces derniers ne remplacent jamais. Son adresse, et l'influence qu'il sut obtenir dans une ville toujours livrée à des divisions intestines, l'élevèrent par degrés au rang de Mutesallem. Devenu ensuite gouverneur, il divisa et affoiblit le parti des janissaires, depuis long-temps tout-puissant dans la ville. L'approche du grand-visir, à son retour d'Egypte, en 1801, lui donna le moyen de les anéantir. Il exila les uns, il fit périr les autres. Ainsi il parvint à rétablir et à conserver dans la ville l'autorité du Grand-Seigneur, qu'aucun pacha n'avoit su faire respecter avant lui; et, ce qui fait son plus bel éloge, cette autorité, toujours restée intacte entre ses mains, s'évanouit dès qu'il eut quitté Alep pour se rendre à Damas.

Parti, en 1804, pour conduire la caravane, Ibrahim-Pacha n'éprouva jusqu'à Médine aucun obstacle de la part des Wahabis. Cette ville, placée dans le désert, n'étoit pas alors assiégée par ces Arabes; mais Seoud la tenoit bloquée, en arrêtant toutes les subsistances qu'elle tire ordinairement de l'Arabie. Ibrahim-Pacha secourut les habitans pressés par la famine, et partagea avec eux les provisions destinées pour la caravane. On l'accusa d'avoir abusé de l'extrémité où ils étoient réduits, en exigeant de ces provisions un prix excessif; mais il eût fallu de la délicatesse, pour négliger ce profit comme illégitime, et chez les Osmanlis, où tout est à vendre, la délicatesse est de toutes les vertus la plus rare.

Ibrahim-Pacha se rendit de Médine à la Mecque. Les

pèlerins évitèrent, sous sa protection, une partie des mauvais traitemens qu'on avoit éprouvés l'année précédente. Il fit pour cela de grands sacrifices, préférant l'inconvénient d'un tribut ignoré, à la honte d'une avanie publique. Mais, si les pèlerins ne payèrent à Seoud aucune imposition, ils en payèrent de très-fortes à Ibrahim-Pacha, et ils n'échappèrent aux Wahabis que pour tomber dans des mains plus avides.

De retour à Médine, l'émir Hagi y laissa encore quelques provisions avant que d'en sortir. Ces provisions n'étoient pas assez abondantes pour laisser aux habitans l'espoir de résister. Ils ouvrirent bientôt leurs portes aux Wahabis (1). Seoud, entré dans la ville, y montra beaucoup de modération. Il n'exerça contre les musulmans aucune violence. Maître de toute l'Arabie, il pouvoit, d'un seul signe, ouvrir ou fermer toutes les communications de la ville. Il se contenta donc de faire sentir aux habitans qu'il leur étoit impossible de se soustraire à son autorité, et que les démarches qui leur seroient suggérées par la Porte, ne pouvoient que leur être funestes. C'est dans cette intention qu'il convoqua, dans une assemblée générale, tous les grands scekhs et les ulémas.

« Reconnoissez mes lois, leur dit-il, et restez-moi sou-» mis; alors ma protection vous est assurée. Mais, si » vous rentrez sous le joug du Grand-Seigneur, attendez » de lui seul les moyens de subsister ».

C'est ainsi que Seoud se rendit maître de Médine, sans avoir répandu une goutte de sang, et qu'avec une

(1) A la fin de 1804.

foible garnison il sut conserver cette importante conquête.

La perte de cette ville fut le dernier coup porté en Arabie à la puissance du Grand-Seigneur. Mais cette perte fit peu de sensation dans ses Etats. Trois ans auparavant, lorsqu'Abd-elazis se rendit maître de la Mecque, on le crut sur le point d'envahir l'Asie mineure, et la consternation y fut extrême. Peut-être alors eût-il soumis sans obstacle la Palestine et toute la Syrie. Les Juifs d'Alep et de Damas, ce peuple, partout craintif, parce qu'il est partout opprimé, se disposoient à fuir de ces deux villes. Déjà ils répandoient que les Wahabis marchoient pour s'en emparer, et qu'ils avoient assigné le remboursement de leurs dettes sur le butin qui les y attendoit ; et ce qui peint le mieux cette nation, en qui la crainte ne peut éteindre une passion plus chère, c'étoient les Juifs eux-mêmes qu'on accusoit d'avoir prêté sur ce gage. Mais l'événement fit évanouir toutes ces craintes. Les Wahabis, occupés à se fortifier entre les deux mers, parurent négliger les conquêtes éloignées; et les musulmans, tranquilles dans l'Asie mineure, laissèrent volontiers l'Arabie entière au pouvoir du réformateur.

D'ailleurs la Sublime Porte vit avec joie que l'avidité de Seoud l'avoit emporté sur l'intolérance d'Abd-el-wahab. Elle ne douta pas que les revenus fournis par la caravane de la Mecque ne fussent pour les Wahabis un motif suffisant de la ménager toujours. Accoutumé à ne conserver dans ses vastes états que le titre seul de la la puissance, le Grand-Seigneur se flatta de conserver

aussi ce titre pour la conduite des pèlerins. L'escorte qu'il leur donna avoit été respectée ; il lui suffisoit qu'elle le fût toujours. Les avanies que les pèlerins pouvoient éprouver n'étoient rien à ses yeux, et dans un gouvernement qui ne subsiste plus actuellement que par ces avanies mêmes.

Le Grand-Seigneur ne prit donc aucune des mesures que les circonstances eussent dictées sans doute à un gouvernement plus actif. Abdallah-Pacha, nommé en 1805 pour escorter la caravane, n'eut, pour une mission aussi difficile, aucun moyen extraordinaire. Il ne conduisit avec lui que ses propres troupes, qu'il avoit réunies à Damas. C'est ce même Abdallah-Pacha qui avoit escorté la caravane en 1801, et qui facilita alors la retraite du schérif Rhaleb. Disgracié depuis, il s'étoit réfugié auprès d'Ali, pacha de Bagdad, et la protection de ce dernier lui avoit fait rendre la faveur de la Porte, et le gouvernement de Damas.

Avant d'arriver à Médine, Abdallah-Pacha attaqua dans le désert un parti de Wahabis qu'il mit en déroute. Ses soldats s'amusoient à dépouiller les vaincus, lorsqu'ils furent surpris par un détachement plus nombreux qui les força à la retraite. Ce fut le seul obstacle que la caravane éprouva de Damas à Médine. On a vu que Seoud avoit laissé dans cette ville une foible garnison. Elle ne parut pas vouloir en interdire l'entrée aux pèlerins ; elle se contenta d'exiger d'eux une forte contribution.

Cependant Seoud, alors retiré au Dreyeh, avoit prévu les révolutions que la présence de l'émir Hagi

provoqueroit sans doute dans Médine. Il prit pour les prévenir, et conserver cette ville, les mêmes moyens qu'il avoit employés pour s'en rendre maître. Il en fit intercepter toutes les communications. Bientôt les habitans furent en proie à une cruelle famine, que l'approche de la caravane augmenta encore. Le bled, devenu très-rare, monta jusqu'à 75 piastres le schomboul. Un seul mouton se vendit jusqu'à 250 piastres. Les glands doux (1), d'abord très-recherchés, disparurent bientôt tout-à-fait. On fut réduit à faire de la farine avec des noyaux de dattes. Les chevaux et les ânes, qu'il étoit impossible de nourrir, servirent eux-mêmes de nourriture. Mahamed-Cussi-Effendi, alors cadi de Médine, obligé de conserver un cheval qu'il tenoit toujours prêt pour fuir, sacrifia plus de quatorze bourses pour le nourrir.

Ce fut dans ces cruelles circonstances qu'Abdallah-Pacha se présenta devant Médine. Il y fut reçu, non comme un libérateur, mais comme la cause indirecte de tant de maux. Les habitans souhaitoient impatiemment son départ; aussi il partit bientôt pour la Mecque avec la caravane. Suivant un ancien usage, les Arabes viennent au-devant des pèlerins, à quatre journées de cette ville. Ils leur amènent des chameaux pour remplacer les bêtes hors de service, et leur faciliter le passage du désert qui les sépare encore de la ville sainte.

Les chameliers auxquels les pèlerins s'étoient adressés cette année, disparurent dès le lendemain avec leurs

---

(1) Le fruit d'une espèce de chêne qu'on trouve aussi en Espagne.

chameaux et leurs charges. Ce vol fut pour la caravane un dommage considérable. Il fut le prélude de pertes plus considérables encore. Arrivée devant la Mecque, il fallut payer pour y entrer une imposition de cent bourses. Indépendamment de cette somme, chaque pèlerin fut taxé à dix piastres par tête. Enfin les Wahabis exigèrent aussi dix piastres pour chaque monture, et sept piastres par quintal de tout le bagage.

Le mont Arafath, situé près de la ville sainte, est, pour la caravane, l'objet d'un pèlerinage particulier. On exigea d'elle cent bourses pour y monter, et cent bourses pour en descendre. Ainsi tout fut pour Seoud le prétexte d'une avanie, et les pèlerins ne cessèrent de payer qu'en rentrant dans le désert.

Indigné de tant de mauvais traitemens, Abdallah-Pacha essaya de se venger. Le silence étoit un consentement tacite à toutes ces avanies. Une hostilité, même infructueuse, prouvoit au moins l'intention de résister. Il marcha donc contre les chameliers arabes qui l'avoient volé ; les joignit dans le désert, en tua plusieurs et les mit tous en fuite. Heureux dans cette action, mais malheureux dans les résultats qu'elle entraîna, il fut bientôt joint par un détachement nombreux de Wahabis. Sur la route de Damas est un torrent, dont ce détachement lui coupa le passage. Incapable de le forcer, Abd-allah l'acheta au prix de six cents bourses.

Telle fut la fin de ce pèlerinage, le plus funeste de tous pour la caravane. Seoud, devenu plus exigeant à mesure qu'il obtenoit davantage, ne garda plus aucune mesure. Il fit déclarer à Abdallah-Pacha qu'il ne per-

mettroit plus aux caravanes de marcher sous l'escorte du Grand-Seigneur. Il annonça que lui-même se chargeroit du soin de faire escorter les pèlerins. Il promit d'envoyer pour cela un détachement à Mezerid (1). Enfin il interdit aux pèlerins la musique dont ils sont ordinairement accompagnés, et les tapis brodés (2) qu'ils portent en triomphe jusqu'à la Mecque.

(1) Voyez l'itinéraire de la Mecque, page 70.

(2) Tob el Caba.

CHAPITRE X.

Attaque d'Imam-Ali, de Zeber, et de Semawa.

On a déjà observé combien il est difficile d'épurer, par une saine critique, les relations qui nous parviennent sur les Wahabis. L'histoire, toujours imparfaite, l'est bien plus encore, quand elle porte sur des objets récens. Il semble d'abord que le doute ne devroit obscurcir d'aucun nuage les événemens dont nous sommes contemporains. Mais ces événemens sont si mêlés; ils se croisent de tant de manières, qu'il est difficile de les classer; et leur nouveauté même, est un obstacle qui empêche de leur assigner leur véritable rang. Dans une foule de détails, qui tous semblent avoir le même degré d'intérêt, comment démêler le fil des événemens dignes d'être conservés. De mille projets formés par l'ambition, ceux-là seuls méritent d'être connus, qui ont pu être exécutés, et que le succès consacre. Les autres, quelquefois devinés, plus souvent supposés, portent avec eux le doute et l'incertitude. Il faut donc faire un choix entr'eux. Mais comment choisir d'avance, avant que le temps ait englouti les faits insignifians, et que la postérité ait désigné ceux-là seulement qui appartiennent à l'histoire.

Ce n'est qu'après l'intervalle de plusieurs années que les détails inutiles s'effacent par leur inutilité même, semblables en cela aux inégalités du terrain, qui dispa-

roissent, sur les limites d'un vaste horizon. Comme les montagnes, plus élevées, s'y voyent seules et offrent dans le lointain divers aspects, par leur masse et par leur hauteur, les faits principaux acquièrent, après un certain temps, le degré d'importance qu'ils méritent, et le caractère de leur influence réelle. Ainsi l'intervalle des temps produit ici le même effet que la distance des lieux sur les points extrêmes de l'horizon. Delà vient qu'en général nous n'avons aucune bonne histoire des événemens dont nous fûmes témoins. La révolution française, cette époque de l'histoire du monde, qui sembla vouloir le rajeunir, en est une preuve sans réplique.

Ces obstacles sont communs pour tous les faits de notre âge. Combien d'autres viennent s'y joindre, quand il s'agit d'un peuple nouveau, séparé de nous par la religion, par le climat; où les événemens sont oubliés à l'instant même où ils viennent de se passer. Souvent on prête de vastes projets à des chefs sans volonté, que les circonstances seules conduisent.

D'ailleurs, chez un peuple qui veut piller et ne veut pas combattre, l'intérêt ne peut jamais être excité par les faits. Ce n'est que leur résultat qui mérite d'être connu. C'est parce que ce résultat a donné aux Wahabis la plus belle province de l'Asie ; que par la possession des lieux saints, il les a rendus les chefs de la religion qu'ils ont réformée, que l'histoire de ce peuple excite en Europe un grand intérêt.

Aussi avons-nous écarté dans ce précis historique tous les faits de peu d'importance. De ce nombre sont plusieurs expéditions faites dans le temps de la reddition de

Médine, près de Bagdad, aux portes de Damas, et dans le désert qui sépare la Syrie de l'Euphrate. Ces expéditions, exécutées par quelques détachemens, se réduisirent à la surprise d'un village, au pillage d'une caravane. Elles n'eurent par elles-mêmes aucune importance. Leur résultat en eut davantage. Elles ralentirent et finirent par interrompre tout-à-fait les relations que Damas et Alep avoient conservées entre l'Inde et l'Occident, en coupant toutes les communications que ces relations avoient suivies jusque-là.

Peut-être se fit-on d'abord une trop haute idée de la puissance des Wahabis et de leurs moyens pour étendre cette puissance. Depuis sa naissance jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, cette secte n'avoit pu faire aucun progrès, ni sur les bords de l'Euphrate, ni au-delà du désert qui la sépare de l'Egypte et de la Syrie. Mais elle étoit maîtresse de toute l'Arabie. Dans ce riche pays, Djedda étoit le seul point qui lui résistât encore. Seoud, après la prise de Médine, avoit fait effacer le nom du Grand-Seigneur des prières publiques; le sien fut mis à la place. Enfin on a vu quels désastres avoit éprouvés la dernière caravane de la Mecque. Tous ces événemens avoient une grande importance, parce qu'ils avoient attaqué le siége de la religion musulmane, et que dans un gouvernement despotique la principale force du gouvernement est cette religion même. Aussi devoit-on croire que ces avantages auroient en Turquie les plus fâcheux résultats. Ces craintes ne furent pas réalisées. Les désordres qui se multiplièrent alors dans toutes les provinces de l'Empire ottoman étouffèrent, par des in-

térêts du moment, l'idée d'un intérêt plus grand, qui eût dû les étouffer tous. Dans des provinces toutes livrées à des guerres intestines, on ignora, on oublia le sort d'une province éloignée. C'est ainsi que la foiblesse de l'Empire ottoman, et sa désorganisation même, amortirent la force du coup que la conquête de l'Arabie eût dû lui porter.

On a vu le mécontentement que la conduite de Seoud avoit excité dans sa famille (1), au moment où il succéda à Abd-elazis. Abd-allah, oncle paternel de Seoud, le vit avec peine écarter tous les parens du maniement des affaires publiques. Il chercha à fomenter les mécontens. Il voulut qu'ils formassent un parti pour en être le chef. Mais ce parti, qui avoit semblé un moment redoutable, fut bientôt étouffé. Seoud désigna, pour son successeur, Abd-allah, l'aîné de ses fils. Le nouveau chef, dont les intérêts furent unis aux siens, balança dans sa famille le parti qui s'y formoit contre lui.

Ce fut vers la fin de 1805 qu'Abd-allah fut reconnu pour le successeur de Seoud. Cette époque suivit de près celle où le pacha de Bagdad, après de longs préparatifs, avoit vu échouer d'une manière honteuse son expédition contre les Wahabis (2). Ce mauvais succès dut inspirer dans le pachalik de Bagdad le découragement et l'effroi du nom de Seoud. Loin d'en profiter, ce général resta près d'une année sans faire, sur les bords de l'Euphrate, aucune tentative. On s'étonnoit de cette inaction. On

(1) Chapitre IX.

(2) Chapitre VIII.

commençoit à croire les Wahabis détruits, ou près de l'être. Les uns prétendoient que Seoud, chassé de Médine et de la Mecque, étoit menacé au centre même de l'Arabie. D'autres assuroient qu'une maladie contagieuse dépeuploit l'Yemen. Enfin l'émigration du schekh Schamer, qui à la tête de 20,000 hommes étoit venu offrir ses services à Ali-Paçha, donnoit à la multitude une nouvelle preuve de l'affoiblissement de Seoud, et sembloit confirmer sa ruine prochaine.

Peut-être les Wahabis avoient-ils été eux-mêmes les premiers auteurs de tous ces bruits. Ces Arabes, peu jaloux de vaincre par la force, ne cherchèrent qu'à surprendre leurs ennemis. Ils voulurent profiter de la sécurité où on étoit à Bagdad, pour attaquer Imam-Ali. On a pu remarquer, dans leur histoire, que chacune de leurs expéditions fut précédée par des bruits qui annonçoient leur ruine. Ces bruits les faisoient croire peu redoutables; ils affoiblissoient les précautions parmi leurs ennemis. Ils détruisoient leur vigilance, sûr moyen de résister aux expéditions de ces Arabes.

Seoud, qui comme on l'a vu (1), étoit alors occupé à prévenir dans Médine le parti que l'approche d'Abd-allah-Pacha eût pu y réveiller, confia au nouveau général le commandement de l'expédition contre Imam-Ali. Abd-allah partit à la tête d'un nombreux détachement. Il arriva sous les murs de la ville en avril 1806; on n'y avoit eu aucune nouvelle de son approche. Les habitans, tranquilles, et bien éloignés de songer à se

(1) Chapitre VIII.

défendre, sembloient promettre à Seoud une victoire facile et un pillage assuré.

Imam-Ali, dont la défense est importante, à cause du tombeau sacré qu'il renferme, est une ville entourée de murailles. Abb-allah s'y présenta la nuit avec ses troupes. Il trouva les sentinelles endormies; mais les portes de la ville étoient fermées. Les Wahabis prirent le parti de franchir les murs avec des échelles. Déjà plusieurs y étoient montés. Leurs drapeaux y étoient arborés. Un de leurs chefs, sûr de la victoire, leur fit alors une courte exhortation. Il permit le pillage; il ordonna le massacre. Les acclamations qu'excita ce discours réveillèrent les sentinelles d'Imam-Ali. Ils donnèrent l'alarme. Tous les habitans coururent aux armes; tous se précipitèrent à la rencontre des Wahabis. Le massacre d'Imam-Hussem avoit rendu leur cruauté si fameuse, que n'espérant aucun quartier, chacun des habitans voulut combattre, et mourir au moins en se défendant.

Les Wahabis n'ont dans leurs expéditions aucune discipline. Les ténèbres de la nuit augmentèrent parmi eux le désordre. Abd-allah, étonné d'une résistance sur laquelle il n'avoit pas compté, prit le parti de la retraite. Il alla camper à quelque distance de la ville.

Son intention avoit été de renouveler l'attaque en plein jour; mais il fut prévenu. Dès le point du jour, il se vit attaqué par un des scekhs de la Mésopotamie, qui, protégé par le canon de la ville, et à la tête d'une tribu nombreuse, vint fondre sur son camp. Les Wahabis furent complètement battus, et laissèrent plus de cinq

cents hommes sur le champ de bataille. Honteux de sa défaite, Abd-allah voulut en effacer l'impression, par l'attaque de Semawat. Il espéroit surprendre cette dernière ville, en y précédant la nouvelle de son désastre; mais les habitans avoient été prévenus. Il fallut donc encore former le siége de cette place. C'est, de toutes les opérations militaires, celle dont les Wahabis sont le moins capables. Aussi ce siége ne fut-il pas plus heureux que celui d'Imam-Ali. Après plusieurs attaques inutiles, Abd-allah prit le parti de se retirer. Il laissa devant Semawat plus de mille hommes, que les habitans lui avoient tués dans diverses sorties.

Quoique partout repoussé, il voulut faire, sur le territoire d'Ali-Pacha, une dernière tentative. Plus il avoit réuni de troupes pour le suivre dans son expédition, plus il étoit humiliant pour lui d'y être partout repoussé. D'ailleurs on avoit la nouvelle des avantages que son père avoit remportés à Médine, de l'échec qu'avoient essuyé les pèlerins de la Mecque. Ainsi les défaites d'Abd-allah devenoient plus honteuses par les victoires de Seoud. Il voulut partager la gloire de ce dernier. Il entreprit donc, en se retirant, l'attaque de Zeber. C'étoit la troisième fois que les Wahabis s'étoient présentés contre cette ville. Ils ne furent pas, dans cette dernière entreprise, plus heureux que dans les précédentes.

Ainsi se termina une expédition, partout également désastreuse pour les Wahabis. Elle donna un nouvel exemple de la facilité qu'on a toujours trouvée à vaincre ces Arabes au-delà du désert dans lequel seulement ils sont invincibles. D'ailleurs, et cette circonstance formoit

contre leurs progrès l'obstacle le plus réel, le pachalik de Bagdad étoit au nord-ouest la limite de leurs possessions. Ce pachalik étoit le seul de l'Empire ottoman où il y eût encore un gouvernement actif, où l'absence des dissensions intestines, permît de réunir des troupes, et d'opposer à Seoud une grande résistance. Le pacha de Bagdad étoit, il est vrai, indépendant de la Porte. Mais dans son vaste gouvernement ce pacha étoit lui-même un souverain puissant. La défense de ses propres états le forçoit à soutenir la cause des Osmanlis. Il pouvoit le faire bien mieux qu'ils ne l'eussent fait eux-mêmes.

On est toujours tenté de s'étonner de la confiance des Wahabis, de leur indifférence pour leurs propres revers, de la facilité avec laquelle, repoussés dans une expédition, ils s'empressent à en former une nouvelle. Mais toutes ces qualités forment le caractère des Arabes. Ce caractère est celui des Wahabis. Accoutumés à franchir de vastes intervalles, à prévenir, par leur arrivée, la nouvelle même de leur départ, ils comptent sur cette qualité, comme sur le seul moyen de succès. S'ils renoncent à poursuivre une attaque quand ils éprouvent quelque résistance, c'est pour en former une autre où ils préviennent cette résistance même. Ainsi leur retraite n'est que le prélude d'un nouveau combat ; ennemis d'autant plus dangereux, qu'il est aussi aisé de les repousser, que difficile de les vaincre.

La défaite d'Abd-allah fournit une nouvelle preuve de ce caractère national. Seoud parut peu sensible au revers que son fils avoit essuyé. Loin d'en être découragé, il forma dès-lors d'autres projets. Ali-Pacha ve-

noit de réunir ses forces sur les frontières de la Perse; le chef des Wahabis crut cette circonstance favorable pour renouveler ses entreprises contre Bassora. Cette ville étoit depuis long-temps l'objet de son ambition. Elle étoit à ses yeux d'autant plus importante, qu'il étoit déjà maître de toute la côte occidentale du golfe Persique. Les Algiwasems, depuis long-temps soumis à Seoud, étoient maîtres de ce golfe même, qu'ils couvroient de leurs daves. D'ailleurs, la récolte des dattes, qui est très-abondante autour de Bassora et sur les rives du fleuve des Arabes, eût été pour les Wahabis une ressource inépuisable. Mais Seoud ne put alors mettre ce projet à exécution. Les grands préparatifs que les Osmanlis faisoient à Damas appelèrent son attention d'un autre côté.

CHAPITRE XI.

Prise de Djedda ; interruption du pèlerinage de la Mecque.

ABD-ALLAH, pacha de Damas, avoit eu, en 1805, la gloire de conduire la caravane de la Mecque jusqu'à sa destination. On a vu (1) combien d'obstacles il avoit surmontés pour y réussir. Chassé de Médine par le peuple, avanié à la Mecque par les chefs des Wahabis, attaqué à son retour par les Arabes mêmes, qui d'abord s'étoient dispersés devant lui, il fut à chaque pas obligé de céder ou de combattre. Parmi tant de dangers, il n'avoit dû son salut qu'à son courage et à son bonheur ; mais un semblable succès paroissoit impossible pour l'avenir. Seoud avoit déclaré que la caravane de 1805 seroit la dernière. Comme protecteur de la Mecque et des lieux saints, il exigeoit qu'à l'avenir la garde des pèlerins fût confiée à ses propres soldats. Comme réformateur, il leur interdisoit et la musique dont ils sont accompagnés, et les ornemens qu'ils avoient la coutume de porter en triomphe sur le tombeau du prophète.

La position de la Sublime Porte étoit alors extrêmement critique. Constantinople étoit en proie aux révolutions. Les victoires des Wahabis en étoient le prétexte. Elles avoient excité un mécontentement général. Il étoit

(1) Chapitre IX.

donc de l'intérêt du Gouvernement de tout sacrifier pour les vaincre, ou au moins pour pallier l'éclat de leurs succès.

Dans un état despotique où l'ignorance est extrême, où les communications sont entravées, et par son étendue et par son peu de vigueur, il avoit été facile de dissimuler la prise de la Mecque et celle de Médine. Mais on ne pouvoit en imposer sur le sort de la caravane. Un double intérêt, celui de la religion et celui du commerce, appeloit sur le pèlerinage l'attention générale. En vain s'étoit-on flatté de composer avec les Wahabis, et d'acheter par des sacrifices secrets l'entrée des lieux saints. La prétention de Seoud étoit de s'attribuer la protection de la caravane. Ce n'étoit qu'en l'adoptant pour son chef qu'elle pouvoit pénétrer jusqu'à la Mecque. Mais le Grand-Seigneur ne pouvoit lui céder ce droit, sans le reconnoître pour le chef des Croyans. C'étoit renoncer au premier de ses titres. C'étoit abandonner le plus beau droit de sa puissance.

Il fallut donc encore armer contre Seoud. Dès le commencement de 1806, on fit pour cela de grands préparatifs. Des ordres furent donnés pour rassembler une armée aux environs de Damas. On y envoya de la Syrie, et des provinces voisines, des armes, des tentes et des munitions de guerre. Yussef-Pacha reçut le commandement de cette armée. Il devoit protéger la marche des pèlerins, s'avancer jusqu'à Médine, et de là attaquer Seoud au Dreyeh, si, après avoir reconnu le pays, il pouvoit se flatter de le faire avec succès. C'est ce même Yussef-Pacha qui, autrefois grand-visir, avoit conclu

avec les Français, alors en Egypte, le traité d'El-Arich. Son nom est connu en Europe, par la perte qu'il essuya bientôt après à Héliopolis, où son armée fut entièrement détruite par le général Kléber.

Djedda, que les Wahabis avoient inutilement attaquée en 1803 (1), étoit encore soumise au Grand-Seigneur. Cette ville, située sur les bords de la mer Rouge, exporte en Egypte les cafés de l'Arabie, et en reçoit des grains en échange. Elle offre ainsi l'avantage d'alimenter la caravane au sortir du désert. Par sa population, elle peut fournir des troupes qui se trouvoient réunies, sans peine, au centre même de la guerre. Comme elle est entourée de murailles, elle passe pour une place forte, dans un pays où l'art de fortifier les places, et celui de les attaquer, sont également inconnus. Elle offroit donc encore à Yussef-Pacha un point de retraite, qui devenoit nécessaire au premier revers.

Aussi la Porte n'avoit rien négligé pour y faire revivre son autorité; mais, sous un gouvernement avili, dont le pouvoir est souvent méconnu aux portes même de Constantinople, ce pouvoir est bien plus foible encore au fond de l'Arabie. C'étoit donc en vain que depuis deux ans on avoit multiplié les choix pour trouver un homme capable d'occuper le gouvernement de Djedda. Abou-Marak-Pacha, désigné depuis dix-huit mois pour remplir ce poste, étoit encore à Jaffa. Il y remettoit son départ d'un jour à l'autre, sous prétexte de réunir de l'argent et des troupes. Cet homme étoit la créature

(1) Voyez le chapitre v.

d'Yussef-Pacha. Ses cruautés et son avarice ont rendu son nom fameux dans l'Asie mineure. Nommé successivement gouverneur de Jaffa et de Kars, il avoit ruiné en moins de six mois l'une et l'autre de ces villes. Ses exactions, dans la dernière, avoient été si criantes, qu'il fut disgracié et obligé de fuir. Depuis, il avoit dû à son protecteur sa grace et le gouvernement de Djedda. Abou-Marak, né à Gaza parmi les Bédouins, connoissoit les Arabes et savoit se plier à leurs mœurs. Peut-être eût-il pu remplir la place qui lui étoit confiée, si, prodigue autant qu'avide, il ne se fût toujours trouvé sans ressource; et si, ennemi des Turcs, comme tous les Arabes, il n'eût été contraire aux intérêts mêmes qu'on le chargeoit de défendre.

Ennuyé de ses délais, la Porte prit enfin le parti de le remplacer. Elle jeta les yeux pour cela sur Osman, pacha de Candie. Par un arrangement extraordinaire, et qui prouveroit seul l'état d'épuisement où les Turcs se trouvoient alors, Osman fut nommé pacha d'Alep.

Il eut ordre d'y laisser un lieutenant en son absence, et de marcher à Djedda avec les troupes que son pachalik pourroit lui fournir. Pour faire face aux frais de son expédition, cent bourses lui furent assignées sur les douanes d'Alep, neuf cents autres sur celles de Damas. Osman-Pacha traversa la Syrie et se rendit dans cette dernière ville au milieu de 1806. La difficulté des rentrées y prolongea son séjour.

L'armée qu'on s'étoit proposé de réunir à Damas devoit agir de concert avec Osman-Pacha. Pour assurer le succès de leurs opérations, il eût été important de faire

marcher en même temps le gouverneur de Bagdad. En attaquant ainsi Seoud sur trois points à la fois, on pouvoit se flatter de le détruire; mais d'autres intérêts occupoient alors Ali-Pacha.

Au nord de Bagdad, sur les frontières orientales de la Turquie, et près des confins de la Perse, est le Kurdistan, région inégale et coupée de hautes montagnes. Ses abords difficiles, sa position aux extrémités des deux grands Empires de l'Orient, l'ont presque toujours rendue indépendante de l'un et l'autre. Elle est divisée en trois pachaliks qui relèvent du pacha de Bagdad.

Les gouverneurs de ces pachaliks ne sont pas des pachas à trois queues; mais seulement des sandjaks dont il a l'investiture. Abd-elrahman-Pacha, après avoir assassiné Mohammed, pacha de Suleïmanich, le premier de ces pachaliks, s'étoit réfugié à Derbent. Attaqué par Ali-Pacha en 1805, il avoit été battu et obligé de se réfugier à Sineh, auprès du khan de cette ville. Ali-Pacha exigea des Persans qu'on le remît entre ses mains. Refusé par le roi de Perse, il venoit de réunir ses troupes sur les frontières de cet Empire (1).

La guerre parut alors inévitable entre la Perse et le pacha de Bagdad. Les khans des frontières occidentales eurent ordre de prendre les armes, pour s'opposer à Ali-Pacha. Dans tout autre moment, l'inégalité des forces eût donné aux Persans tout l'avantage de cette querelle; mais leur position étoit à cette époque extrêmement fâcheuse. Attaqués par les Russes dans l'Abder-

(1) En 1806.

bijan, ils y éprouvoient chaque jour de nouveaux revers. La nécessité sembloit donc dicter impérieusement tous les sacrifices, plutôt que de s'attirer au midi une nouvelle guerre. Aussi les oulémas d'Ispahan supplièrent-ils Feth-Ali-Schah d'abandonner Abd-elrahman-Pacha à son mauvais sort. Ils lui représentèrent que, menacé au nord par les Russes, au midi par les Wahabis, il alloit par cette querelle se faire un ennemi de celui-là même que leurs intérêts communs contre Seoud rendoient son allié. Ainsi les tombeaux d'Imam-Hussein et d'Imam-Ali resteroient sans défense, et les Persans verroient se tourner contre eux-mêmes les armes destinées à protéger ces tombeaux, objets de leur culte. Ces représentations produisirent quelqu'effet. Feth-Ali-Schah ordonna qu'on s'emparât de la personne d'Abd-elrahman-Pacha. Hagi-Hussein-Khan fut envoyé à Ispahan son ancien gouvernement. Ce khan, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Ali-Pacha, pouvoit, en se rapprochant de lui, trouver quelques moyens de conciliation (1).

On le flatta de contenter Ali-Pacha, en lui promettant de veiller sur la conduite de son ennemi, et de le

(1) C'est à ce même Hussein-Khan que S. M. persanne avoit accordé, à peu près à cette époque, la permission de faire garnir sa tente de perles. Cette distinction, dont on a cru devoir faire mention pour faire connoître les mœurs de l'Orient, avoit coûté au khan plus de 500 mille piastres de perles, outre un présent considérable qu'il offrit au roi, comme un hommage de sa reconnoissance.

mettre hors d'état de former à l'avenir aucune entreprise. Ce moyen de conciliation étoit le seul qui restât. Car en Orient le droit d'asile est inviolable, et ce seroit le comble de la honte que d'y livrer le malheureux qu'on a reçu sous sa protection.

Mais ces offres de médiation parurent faire peu d'impression sur Ali-Pacha. Sorti de Bagdad, il avoit réuni près des frontières de la Perse toutes les troupes dont il pouvoit disposer. Il y forma son camp à Kaneki. Hassem Khan Feli vint bientôt l'y joindre avec une armée de onze mille fantassins et de six mille chevaux. Ali-Pacha l'accueillit avec distinction, et le fit revêtir d'une superbe pelisse. Les intérêts d'Ali-Pacha n'étoient pas les seuls qui animassent Hassem Khan. Ce khan avoit été longtemps gouverneur de Kormabat; il venoit de perdre son fils, que le roi de Perse avoit fait périr. Mécontent de ce prince, il avoit saisi la première occasion de lever l'étendard de la révolte, et venoit joindre sa cause à celle du pacha de Bagdad.

Telle étoit alors la position d'Ali-Pacha. Tout occupé de la guerre qu'il méditoit, il étoit loin de penser à former contre Seoud une nouvelle attaque. Le mauvais succès de sa dernière expédition eût seul suffi pour l'en dégoûter.

Ainsi les Osmanlis consumoient dans des divisions intestines les forces qu'ils auroient dû réunir contre l'ennemi commun de leur culte. Eclairé par le passé, Seoud avoit dû prévoir ces divisions; mais il dut aussi pressentir les efforts que le Grand-Seigneur feroit sans doute, pour conserver la protection de la caravane. Soit qu'il

fût effrayé des préparatifs que l'on faisoit à Damas; soit qu'en abusant la Porte sur la nécessité de ces préparatifs, il se flattât d'en ralentir l'activité, il jugea à propos de publier à cette époque une proclamation, dans laquelle il paroissoit revenir sur la sévérité de ses déclarations précédentes. Par ce moyen, il parvint à tranquilliser un ennemi épuisé, à qui l'aspect d'un péril imminent eût seul pu rendre quelqu'activité. Cette politique est commune parmi les Orientaux. Ils cherchent à tromper leur ennemi pour le vaincre. Les promesses, les assurances d'amitié, tous les moyens de la ruse, leur sont également bons pour y parvenir.

Ce fut sûrement ce motif qui dicta la proclamation de Seoud (1). Il commençoit par y interdire aux musulmans l'entrée de Médine; mais il les invitoit à se rendre à la Mecque. Il leur promettoit, sur la route, sûreté et protection. En assurant qu'il avoit pris pour cela les mesures les plus sévères, il insistoit sur l'inutilité actuelle de la garde que le Grand-Seigneur avoit jusqu'alors donnée à la caravane. Il rejetoit donc comme superflue l'escorte de l'émir Hagi et de ses troupes.

Mais il lui permettoit de se joindre à la caravane, comme les autres pèlerins. Ainsi le pacha de Damas put se flatter d'obtenir, en cette qualité, le libre passage. Simple pèlerin aux yeux des Wahabis; Emir Hagi aux yeux des musulmans, il concilioit, par cette tournure, les intérêts de la Porte et ceux de Seoud.

Cependant les pèlerins se rendirent à Damas, d'An-

(1) Cette proclamation est du mois de novembre 1806.

tab, d'Alep et des autres villes de l'Asie mineure. Plusieurs Persans se joignirent à eux : on comptoit, parmi ces derniers, Mirza-Mohammed-Khan, homme d'une grande distinction. Damas étoit alors en proie aux révolutions. Les janissaires, qui y dominent, s'étoient révoltés contre Abd-allah-Pacha. Ils formoient eux-mêmes deux partis, qui se partagèrent la ville. Un quartier venoit d'être brûlé à la suite des combats qu'ils se livrèrent, et où l'un d'eux avoit perdu son chef. Le parti qui eut l'avantage s'empara de la citadelle. L'aga des janissaires refusoit de la livrer à Abd-allah-Pacha ; il l'accusoit d'être le partisan des Wahabis.

Ces divisions ôtèrent à Yussef-Pacha les ressources qu'il comptoit trouver à Damas. Les mêmes divisions régnoient à Alep ; les janissaires en avoient chassé Achmet, fils d'Ibrahim-Pacha. En vain pour les réduire avoit-il réuni des troupes, et formé le siége de la ville. La Porte, ennuyée des longueurs du siége, lui avoit enfin ôté le pachalik d'Alep. Glorieux de cet avantage, les janissaires avoient repris leur ancienne indépendance. Ils méprisoient les firmans du Grand-Seigneur. Ce fut donc sans effet que Sa Hautesse leur donna l'ordre de s'armer et de protéger la caravane.

C'est ainsi qu'Yussef-Pacha vit s'évanouir de toutes parts les moyens sur lesquels il avoit compté. Dans le même temps, on apprit à Damas la perte de Djedda. Au milieu d'un pays occupé tout entier par les Wahabis, cette ville avoit toujours résisté à leurs attaques. Privée des secours que la Porte lui avoit annoncés, elle fut enfin forcée de se rendre. Osman-Pacha étoit encore

à Damas, quand il apprit cette nouvelle. Il prit alors le parti de rester dans cette ville, et d'y attendre de nouveaux ordres. Ces ordres le rappelèrent à Alep, et la Porte sembla avoir renoncé au gouvernement de Djedda.

Ce fut au milieu de tous ces revers qu'arriva l'époque fixée pour le départ de la caravane. Bien loin d'avoir pu réunir une armée, Yussef-Pacha n'avoit autour de lui que quelques soldats. Peut-être compta-t-il sur l'arrangement que Seoud sembloit avoit annoncé; peut-être aussi aima-t-il mieux s'exposer à périr, que de manquer aux ordres du Grand-Seigneur. Quoi qu'il en soit de son motif réel, il sortit de Damas avec les pèlerins, sans aucun moyen pour les protéger. Add-allah, pacha de Damas, étoit avec lui. Ce dernier se flattoit de ne passer pour Emir-Hagi qu'aux yeux des Osmanlis, et d'être considéré par les Wahabis comme un simple pèlerin. Il avoit pris d'autres mesures pour dissimuler la véritable destination du reste de l'escorte, et celle des ornemens qui devoient être portés par la caravane. Yussef et Abd-allah-Pachas devoient se flatter que, séduit par les revenus du pèlerinage de la Mecque, Seoud fermeroit les yeux sur tous ces points. Sa dernière proclamation sembloit leur en donner l'assurance.

Il fallut bientôt perdre cet espoir. Les pèlerins avoient traversé sans obstacle plus de la moitié du désert qui sépare Damas de Médine. En approchant de cette ville, on apprit que le cadi de la Mecque, qui avoit pris les devants, venoit d'être arrêté. Bientôt cette nouvelle fut confirmée par l'arrivée d'un messager de Seoud. Il étoit

porteur d'une lettre de ce prince pour Abd-allah-Pacha. Seoud observoit dans cette lettre : « Qu'il s'étoit positi-
» vement expliqué relativement au pèlerinage de la
» Mecque; qu'il avoit déclaré ne vouloir plus ni d'es-
» corte, ni de musique, ni d'ornemens, hommage de
» l'idolâtrie. Il se plaignoit, qu'après des ordres aussi
» précis de sa part, les pèlerins suivissent leur marche
» accoutumée, sans en tenir compte. Il finissoit en dé-
» clarant qu'il vouloit bien laisser à la caravane le temps
» de se retirer, et en menaçant de la tailler en pièces, si
» elle avançoit encore ».

Yussef et Abd-allah-Pachas se concertèrent sur ce message. Accoutumés, comme on l'est en Orient, à voir l'argent lever tous les obstacles, ils crurent n'y voir que le prétexte d'une avanie. Ils firent donc offrir cinq cents bourses (1) à Seoud, et continuèrent leur route vers Médine, ne doutant pas du succès de cette offre.

Mais, arrivés aux portes de la ville, ils y trouvèrent les ordres les plus précis de leur en fermer l'entrée. En vain voulurent-ils, pour fléchir Seoud, sacrifier deux mille bourses (2). Il fut inexorable. Environné de toutes parts par de nombreux détachemens de Wahabis, menacés à chaque pas d'être taillés en pièces, il leur fallut renoncer à l'espoir d'entrer dans Médine. Ainsi cessa le pèlerinage de la Mecque, que tant d'années avoient consacré.

On vit, dans cette circonstance, combien les habi-

(1) 250,000 piastres, à peu près 300,000 francs.

(2) Un million de piastres.

tans de Médine avoient d'horreur pour les Mahométans, et jusqu'à quel point étoit monté leur zèle pour la doctrine des Wahabis. Ils sortirent en foule pour s'opposer à l'entrée des pèlerins. De toutes parts, les Musulmans furent accablés d'injures et de mauvais traitemens. Les femmes elles-mêmes les poursuivirent à coup de pierres. Retirez-vous, idolâtres, leur crioient-elles; fuyez loin des lieux saints, *vous qui donnez un compagnon à Dieu.*

Cependant le danger croissoit à chaque instant. Les détachemens des Wahabis se multiplioient autour de la caravane. L'espoir du pillage animoit leur zèle. Le fanatisme rendoit ce zèle plus cruel encore. Yussef et Abd-allah-Pachas prirent donc le parti de la retraite. Cette retraite se fit avec le plus grand désordre. Ceux des pèlerins qui étoient bien montés suivirent l'émir Hagi, qui regagnoit à grandes journées la ville de Damas. Les autres restèrent en arrière, sans vivres, sans eau, sans escorte. Presque tous périrent. D'autres errèrent longtemps dans le désert. Séparés les uns des autres, ils n'arrivèrent à Damas qu'à de longs intervalles, et y prolongèrent ainsi le spectacle de la calamité publique.

La nouvelle du désastre de la caravane avoit précédé Abd-allah-Pacha à Damas. En y arrivant il la trouva plongée dans la consternation. Les portes en étoient fermées. On réparoit ses murailles. Les habitans faisoient tous les préparatifs d'une défense qu'ils croyoient bientôt nécessaire. On ne doutoit pas que les Wahabis, après avoir détruit la caravane, et mis en fuite Yussef-Pacha, ne profitassent du désordre général pour s'emparer de

Damas. Si Seoud eût su saisir un moment aussi favorable, peut-être l'eût-il fait sans résistance. Mais il resta dans le désert, content de l'avantage qu'il venoit de remporter; et abandonnant ainsi l'occasion la plus favorable qui se fût encore présentée d'entamer la Syrie.

Le premier soin d'Yussef-Pacha avoit été d'expédier un tartare à Constantinople, et d'y annoncer son malheur. Combattant au-dehors; menacée au-dedans par la faction des janissaires; la Porte étoit alors en proie aux horreurs d'une guerre à la fois civile et étrangère. Des intérêts plus puissans ne lui permettoient plus de s'occuper du soin de l'Arabie. Indifférente peut-être sur les désastres de la caravane, mais sûrement très-inquiète sur l'effet que pouvoit produire la publicité de ce désastre, elle se contenta de prendre des mesures pour qu'il fût ignoré. Yussef-Pacha eut l'ordre de rester à Damas, et d'y attendre l'époque où la caravane reprend habituellement la route de Constantinople. Ainsi le dernier avantage de Seoud n'y fut connu que long-temps après; et ces précautions prévinrent en partie les malheurs que devoit entraîner sa victoire.

CHAPITRE XI.

Situation des Wahabis et des provinces voisines, en 1807.

LA prise de Djedda, le désastre des pèlerins à Médine, prouvent assez combien Seoud étoit devenu puissant dans l'intérieur de l'Arabie. Mais cette presqu'île, théâtre de son empire, sembloit aussi en être la limite. De vastes déserts le séparent du reste de l'Asie. Au-delà sont des hommes que leurs mœurs et leur caractère distinguent essentiellement des Arabes. Dans l'intérieur de l'Arabie, le rapport des habitudes morales avoit réuni aux Wahabis toutes les tribus qui l'habitent. En Asie, la différence de ces habitudes même étoit un obstacle à leurs progrès.

Si la doctrine du réformateur devoit se réduire à réunir sous un même chef toutes les tribus arabes jusque-là indépendantes, cette révolution n'auroit eu de l'importance que pour la presqu'île, que le golfe Persique et la mer Rouge séparent du reste de l'Asie. Mais une fois formés en corps de nation, les Wahabis voulurent devenir conquérans. C'est ce qu'on a pu observer dans les chapitres précédens. Nous voici donc arrivés à l'époque où l'histoire de ces Arabes se lie plus particulièrement à celle des provinces limitrophes de l'Asie et de l'Afrique; et il est nécessaire de jeter un coup-d'œil rapide sur la position où celles-ci se trouvoient alors.

L'Asie, cette partie du monde qui paroît avoir été le

plus anciennement habitée, est aussi celle que la population et la culture ont épuisée la première. Au midi de l'Anatolie, au-delà de la chaîne du Taurus, on ne trouve plus qu'un sol appauvri, presque partout englouti sous les sables du désert. Là, on n'a sous les yeux que des plaines immenses, sans eau, sans végétation, sans ressource. Les animaux, les habitations, les arbres ont disparu. Il ne reste de toutes parts que l'image de la stérilité et de la mort.

Tel est presque partout l'épuisement du sol dans cette partie du monde, qui, sur une largeur de près de 20 degrés en latitude, s'étend depuis les frontières de l'Inde et de la Perse à l'est, jusqu'à la Méditerranée et aux déserts de l'Afrique à l'ouest. Ces vastes contrées paroissent n'avoir aucun but dans la création. Elles semblent une erreur de la nature. Ce n'est qu'auprès des grands fleuves, dans les régions coupées de hautes montagnes, qu'elle reprend ses droits; qu'elle étale ses richesses d'autant plus brillantes alors, qu'elles s'y enrichissent encore de la stérilité qui les environne.

Dans tout cet espace le Nil et l'Euphrate, les montagnes de l'Yemen et celles de la Syrie, forment les principaux points où se réunissent la population et la culture. Ces parties cultivées sont en quelque sorte enlevées au désert qui les entoure, comme il sépare entr'elles les grandes oasis de l'Afrique. Au midi, l'Yemen, coupée de hautes montagnes et rapprochée du Tropique: à l'ouest, l'Egypte, ce pays fertile qui n'a qu'une dimension, celle du Nil, dont il suit tous les détours: plus au nord, la Syrie, serrée par le désert, qui s'arrête au pied

du Liban, dont les sommets glacés entretiennent à ses pieds la fertilité et la vie : enfin, à l'est, la Mésopotamie, entourée du Tygre et de l'Euphrate, qui, réunis en un seul fleuve, portent au-delà la fécondité jusqu'aux bords du golfe Persique : voilà les seules provinces habitées sur cette grande étendue de terrein. Elles ont par la ressemblance du climat, par l'influence d'une température semblable, un grand rapport entr'elles. Elles furent les premières conquêtes des Arabes. C'est contre elles que se portèrent les premiers efforts des Wahabis.

La désorganisation de l'empire ottoman a fait de toutes ces provinces presqu'autant de gouvernemens séparés. Depuis l'époque où les Français évacuèrent l'Egypte (1), ce pays d'abord occupé par les Anglais (2), rendu ensuite aux Osmanlis, attaqué enfin une seconde fois (3) par les Anglais eux-mêmes, avoit résisté à leur dernière invasion. Mais le pacha, gouverneur du Caire et vice-roi de l'Egypte, avoit été plus heureux contre ces étrangers qu'avec ses propres soldats. Ceux-ci, et surtout les Albanois, de tout temps fameux par leur indiscipline, formoient partout des séditions, qui renaissoient sans cesse. Le Caire, théâtre de leurs fureurs étoit chaque jour livré au pillage. Le pacha, obligé un moment de fuir dans la citadelle (4), n'avoit repris quelqu'autorité dans la ville, qu'en les dispersant et les éloignant de lui sous divers prétextes.

Ainsi pour affermir son autorité, il s'étoit vu forcé

(1) En 1801.
(2) En 1803.
(3) En 1807.
(4) En novembre 1807.

d'affoiblir son armée. Cependant les mamelouks, toujours maîtres de la Haute-Egypte, devenoient par cette mesure même plus redoutables pour lui. Il se vit donc forcé de leur céder par un traité le Sayd et les plus riches provinces de l'Egypte. Plusieurs d'entr'eux avoient profité de cette paix pour venir s'établir à Gizeh et aux portes du Caire. Chaïm-Bey, de la maison de l'Elfi, et Ibrahim-Bey étoient du nombre de ces derniers. La paix qu'ils avoient conclue sembloit n'être que momentanée, et tout annonçoit qu'ils ne négligeroient rien pour ressaisir une autorité, qu'une usurpation de plusieurs siècles sembloit leur avoir légitimement acquise.

Telle étoit alors la situation de l'Egypte. Celle de la Syrie étoit plus critique encore. Cette province dont les Osmanlis divisèrent le gouvernement en trois pachaliks principaux, étoit dans chacun d'eux également tourmentée par des guerres intestines. A Jérusalem, les avanies de Soliman pacha d'Acre, avoient porté la désolation jusque dans les couvens catholiques, que les religieux européens se virent sur le point d'abandonner. L'église du Saint-Sépulcre avoit été brûlée. Les Arméniens, les Grecs, les catholiques s'en disputoient les débris. A Alep, les janissaires révoltés acceptoient ou déposoient à leur gré les autorités envoyées par la Sublime Porte. En vain Ibrahim-Pacha s'étoit flatté de reprendre quelqu'influence dans cette ville, où autrefois il étoit tout-puissant. Lassé d'une place dont il n'avoit plus que le titre, il s'étoit cru heureux d'y renoncer. Soliman-Pacha n'avoit pas été plus habile. La ville restoit sans chef. Sept ou huit Agas puissans s'y disputoient l'auto-

rité. A Damas, Yussef-Pacha, qui en avoit obtenu le gouvernement, sembloit, il est vrai, réussir à ranimer son pouvoir. Mais ce pouvoir, concentré dans les murs de la ville, n'avoit au-delà aucune influence. Barbar, gouverneur de Tripoly, refusoit de lui obéir. Les Nesséris, peuple idolâtre qui habite la chaîne de montagnes entre Tripoly et Lattaquieh, s'étoient également révoltés. Tout annonçoit entr'eux une guerre qui ne tarda pas à éclater. Les montagnes du Liban n'avoient pu elles-mêmes se soustraire à cette puissance, fille de l'anarchie, qui souffloit partout la guerre et la discorde. L'Emir-Bechir, prince des Druzes, venoit d'y faire crever les yeux aux trois fils de l'Émir-Yussef. Ses deux ministres maronites (1) avoient été massacrés, l'un à Dir-El-Khamar, l'autre à Gebel.

Le désordre porté à son comble dans chaque ville, étoit plus terrible encore aux portes de ces villes mêmes. Les Courdes, les Arabes, les Turhmens en assailloient les abords. Ils infestoient toutes les routes. En guerre entre eux-mêmes, ces peuples errans augmentoient par le spectacle de leurs propres combats celui de la calamité universelle.

A Bagdad, toutes les forces d'Ali-Pacha étoient réunies contre la Perse. On a vu (2) que ce gouverneur étoit allé camper sur les frontières de cet empire. Déjà il avoit passé le Takt-Aiagï, et préparoit une invasion

(1) Georgis Baeze et Abd el Haad. (23 mars 1807.) *Voyez la note à la fin de l'ouvrage.*

(2) Chapitre IX.

dont tout sembloit promettre le succès. Ali-Pacha s'étoit flatté de faire entrer la Porte dans la querelle. Le bruit s'étoit même répandu à Bagdad que les pachas de Van et de Karz, ceux d'Erzeroum, de Baïasid et des provinces de l'Arménie, avoient reçu l'ordre de lever des troupes pour se joindre à lui. Mais loin de donner de pareils ordres, la Porte s'étoit rendue médiatrice entre la Perse et Ali-Pacha. Elle fit signifier à ce dernier l'ordre de rentrer à Bagdad.

Ali-Pacha céda aux volontés du grand seigneur. Instruit, au moment de sa retraite, qu'Abd-elrahman-Pacha, dont la Perse avoit semblé abandonner la cause, étoit sur les frontières du Kurdistan, et menaçoit Suleïmanieh, il envoya, au secours de cette ville, Soliman-Bey, son kiaya, à la tête de neuf mille hommes.

Non content d'avoir rempli ses ordres, en dégageant Suleïmanieh, Soliman-Bey s'étoit engagé à la poursuite d'Abd-elrahman-Pacha, et n'avoit pas craint de pénétrer pour l'atteindre sur le territoire persan. Mais quoique ses soldats fussent plus nombreux que ceux d'Abd-elrahman, la fatigue d'une longue marche, la privation de son artillerie qui n'avoit pu le suivre, enfin le désordre où étoit son armée au moment où il découvrit l'ennemi, lui donnèrent tout le désavantage. Il ne put se défendre contre celui qu'il venoit attaquer. Ses troupes furent taillées en pièces. Lui-même fut fait prisonnier, et conduit à Theran, d'où il ne sortit que quelques mois après pour retourner à Bagdad. Abd-elrahman-Pacha, enflé de cet avantage, fait des préparatifs pour marcher contre le Koï-Sangiak.

A Bassora, on avoit, sur l'invasion prochaine des Wahabis, des inquiétudes perpétuelles. Ali-Pacha, rentré à Bagdad, étoit sorti de cette ville pour se rendre à Hillah, afin d'arrêter les excursions de ces Arabes, et de protéger les tombeaux d'Imam-Ali et d'Imam-Hussein (1). La crainte de leur prochaine invasion avoit fourni au résident anglais à Bassora, un prétexte pour demander la construction d'un fort où il fût à l'abri de leurs excursions. Cette demande étoit d'autant plus plausible, que les Anglais, d'abord amis des Wahabis, étoient ensuite devenus leurs ennemis sur le golfe Persique, où les Algiwasems ne leur laissoient aucune relâche. La construction du fort que vouloit bâtir le résident anglais, éprouva long-temps des difficultés et de la part du muhassil de Bassora, et de la part du pacha de Bagdad. Enfin tous les obstacles avoient été levés. On avoit fait venir de Bombay des ouvriers et des matériaux; et ce fort s'élevoit à Guerdelan, sur la rive orientale du fleuve (2).

C'est en vain que, dans le pachalik de Bagdad, Ali-Pacha, si différent à cet égard de tous les autres gouverneurs de l'empire ottoman, avoit su retenir entre ses mains toute l'autorité. Du centre même de son palais, du milieu de son serrail, partit le coup qui devoit le renverser. Nous devons donner quelques détails à cet événement, qui peint les mœurs de l'Orient, et qui est essentiellement lié à l'histoire des Wahabis, puisque

(1) En décembre 1807.

(2) Juin 1807.

c'est sur le territoire de Bagdad que se portoient leurs plus grands efforts.

Ali-Pacha, né en Bessarabie, d'abord esclave de Soliman, pacha de Bagdad (1), devenu ensuite son gendre, lui avoit enfin succédé en 1802. Ces caprices de la fortune n'étonnent plus les Orientaux, chez qui l'esclavage est en quelque sorte la première condition de l'avancement. C'est dans le fond de leur serrail et parmi leurs esclaves que les pachas et les beys choisissent leurs créatures. Leur faveur donne à ceux-ci la fortune et la puissance. Ils deviennent ainsi capables de succéder à leurs maîtres, ou en achetant le choix de la Sublime Porte, ou en écartant les choix contraires.

Maded-Bey, fils d'un seigneur abasse de Sokun, autrefois maître d'Ali-Pacha, ayant appris l'élévation de cet ancien esclave de son père, se rendit auprès de lui au commencement de 1806; il fut bien accueilli par Ali-Pacha: mais ses bienfaits ne remplirent pas son attente. Mécontent du poste de Tchamachur-Agassi qui lui fut confié, il vit, avec envie, que des postes supérieurs étoient entre les mains de ceux qu'il croyoit devoir devancer. Maded-Bey se réunit alors à quelques esclaves ignorés du sérail, et forma le complot d'attenter avec eux à la vie d'Ali-Pacha. Leur plan une fois arrêté, ils le communiquèrent à Nassif-Aga, qu'ils gagnèrent par l'espoir de succéder au pacha de Bagdad.

Nassif-Aga, né en Arménie, et autrefois Capigilar

---

(1) Soliman II. Il avoit été vingt-quatre ans pacha de Bagdad.

Kiaiassi, étoit gendre de Soliman-Pacha, et beau-frère d'Ali. A la mort de son beau-père, il avoit voulu le remplacer. Ali-Pacha l'avoit devancé dans ce projet. Plus heureux que lui, il lui avoit pardonné un plan qu'il avoit, comme lui, le droit de former, et dont le succès avoit seul prononcé la légitimité pour lui-même. Réconcilié avec son beau-frère, Nassif-Aga vivoit dans son sérail en simple particulier.

Depuis trois mois cet Aga étoit d'accord avec les conjurés. Le 18 août 1807, fut marqué pour l'exécution de leur plan. Ce fut au moment de la prière du matin qu'Ali-Pacha fut assassiné dans la grande salle de son palais, et au milieu de ses esclaves. Son Mohordar (1) fut tué près de lui. Aussitôt après Maded-Bey et les conjurés se rendirent chez Nassif-Aga. Ils y prirent leurs mesures pour lui assurer le gouvernement de Bagdad.

Cependant le lieutenant-général à deux queues du défunt, et Soliman-Pacha son neveu, s'étoient évadés du palais. Celui-ci fit appeler le cadi, le mufti, le naïb, les oulemas, et tous les grands de la cour d'Ali-Pacha. Il s'empara du grand sérail et de la citadelle. Il en confia la garde aux milices de la ville et aux troupes dont il étoit sûr.

Informé que les conjurés avoient trouvé un asile dans la maison de Nassif-Aga, Soliman-Pacha demanda qu'ils lui fussent livrés. Il promit à cet Aga qu'alors il ne seroit fait contre lui aucune poursuite. Nassif-Aga s'y refusa. Il se rendit en force chez Assad-Bey son beau-frère, fils

(1) Garde des sceaux.

de feu Soliman-Pacha. Il espéroit le faire entrer dans son parti. Mais ce prince, quoique jeune encore (il avoit à peine atteint dix-sept ans) refusa de se réunir à ce meurtrier d'Ali. Nassif-Aga voulut alors, mais trop tard, s'emparer de la citadelle. Les Médanlis pouvoient l'aider à s'en rendre maître. Ces soldats, ainsi nommés du mot arabe, Meydan, nom de la place où ils s'assemblent, sont connus à Bagdad par leur valeur et par leur esprit séditieux. Ne voyant autour des chefs d'un complot si heureusement commencé, aucun moyen d'en assurer le succès ultérieur, ils refusèrent de se joindre à eux. Ainsi, repoussé de toutes parts, Nassif-Aga fut trop heureux de trouver quelques vagabonds, que l'espoir du pillage avoit appelés autour de lui. Ce fut avec eux qu'il se fit jour dans les rues de Bagdad. Il trouva enfin un asile dans la maison de Nakib-Al-Scherif, surintendant de la grande mosquée du Schekh-Abdel-Kader-Ghilan.

L'argent qu'il répandit avec profusion dans le quartier, lui eut bientôt gagné tous ses habitans. Ils promirent de le défendre jusqu'à la mort. En vain Soliman employa pour les ramener les promesses et les menaces. En vain il envoya à Nassif-Aga un drapeau blanc pour gage de son pardon, s'il vouloit les apaiser, et se remettre lui-même entre ses mains. Tous ces moyens furent sans succès; il fallut recourir à la force.

On envoya donc quatre à cinq cents soldats contre le quartier rebelle. Ils furent d'abord repoussés; mais bientôt, soutenus par quelques pièces de canon sous les ordres d'un officier d'artillerie français, ils repoussèrent et disper-

sèrent à leur tour tous les rebelles. Nassif-Aga, resté seul à la tête de cinquante soldats, se défendit avec courage. Retranché dans une maison, son dernier asile, il y soutint quelque temps l'effort des assiégeans. Ce ne fut que lorsque les canons braqués sur cette maison lui eurent ôté tout espoir de résistance, qu'il prit enfin le parti de s'échapper.

Sa fuite avoit rendu la tranquillité à Bagdad, où sa tête fut mise à prix. Il avoit eu le bonheur de passer le fleuve, et se dirigeoit sur Hillah, lorsqu'il fut atteint et tué par les soldats que Soliman-Pacha avoit envoyés à sa poursuite. Sa mort termina une révolution qui avoit menacé Bagdad des plus grands désordres. L'exemple de 1802 devoit faire craindre le retour d'une guerre civile, qui alors, dans des circonstances pareilles, avoit long-temps désolé cette ville.

Ainsi périt Ali-Pacha, par les moyens mêmes auxquels il avoit dû son élévation. D'esclave de Soliman-Pacha, il étoit devenu son khazinadar, et n'avoit alors pour rival qu'Achmet-Kiaya, gendre et favori de son protecteur. Résolu à s'en défaire, il l'assassina publiquement, au moment où Achmet sortoit d'une audience. Après un pareil attentat, il falloit, ou se défaire du meurtrier, ou se l'attacher par de plus grands bienfaits. Trop foible pour prendre le premier parti, Soliman-Pacha voulut ménager le meurtrier d'Achmet, et s'assurer son amitié. Tels furent les moyens qui avoient rendu Ali, gendre et premier ministre de Soliman-Pacha. Un crime semblable à celui qui lui avoit donné la puissance, lui arracha la puissance et la vie.

Après avoir vengé son beau-père, Soliman-Pacha songea à le remplacer. Les trésors d'Ali-Pacha étoient en sa puissance. Toutes ses troupes lui étoient soumises. Ainsi, possédant par le fait le pachalik de Bagdad, il ne lui restoit qu'à en obtenir l'investiture. La Porte voulut d'abord le donner à Yussef-Pacha, précédemment grand-visir; mais l'influence d'une puissance européenne, alors toute-puissante à Constantinople, et plus encore la crainte d'être compromise par les obstacles que ce choix éprouveroit sans doute à Bagdad, l'y firent renoncer. Soliman fut proclamé pacha de Bagdad. Ainsi se termina une révolution qui s'étoit bornée à l'intérieur du sérail. Ni Bagdad ni son territoire n'en éprouvèrent aucune secousse, et Soliman-Pacha eut contre les ennemis du dehors la libre disposition de toutes les ressources que son prédécesseur avoit su réunir.

Telle étoit, à la fin de 1807, la situation politique de l'Egypte, de la Syrie et du pachalik de Bagdad. Toutes ces provinces, et surtout la dernière, quoique souvent menacées par les invasions des Wahabis, étoient encore entièrement indépendantes du joug de ces Arabes. Il n'en étoit pas de même de l'Arabie.

Cette région étoit presque toute entière soumise à Seoud. Au nord, les Wahabis étoient seuls maîtres du grand désert qui la sépare du reste de l'Asie. Plus loin, au sud, tout le pays du Neged étoit en leur puissance. Ils possédoient Dreyeh, Lahsa, Taïef, Médine, la Mecque, Djedda et toutes les habitations qui font partie du territoire de ces villes. Mais, pour se former une idée précise de leurs progrès et de leur influence en

·abie, on doit observer que les Arabes, proprement d... n'habitant jamais dans l'intérieur des villes, c'est au... de ces villes mêmes que les Wahabis avoient leurs t...es les plus actives. Dans le seul territoire de la Mecq... dans le Neged, on comptoit alors six principaux ... Arabes, tous devenus Wahabis, tous également ... mis à Seoud. Ces chefs étoient Abou Nekté, Eutm... El Mudaifi, Ibn Hedeylan, Ibn Gebare, Ibn Med...n, Salem Ibn Salem. Les autres étoient Ibn el D..., Ibn el Serrah, Ibn Ali, Abou Zeide, Abou Mes..., Ibn Chekban, Mohammed el Djacim, Ibn He...

A... Nekté, chef de plusieurs tribus errantes, par...oit les diverses parties de l'Yemen, à la tête de ...tre vingt mille Arabes, presque tous montés sur ...s chameaux, et armés de fusils à mèche. Eutman el Mud... résidoit à Taïf; il avoit sous ses ordres vingt mil... Arabes, tous dispersés autour de la Mecque. ... schekh arabe étoit beau-père du schériff de cette v.... Il étoit devenu son ennemi, depuis sa conversion ... fut l'ouvrage d'Abou Nekté.

Dreyeh étoit le séjour d'Ibn Hedeylan. Ce n'est que vers l'époque du pèlerinage qu'il s'approchoit de l'Hedjaz. On comptoit sous ses ordres quarante mille Arabes de l'Yemen, presque tous montés sur des chameaux. Deux mille d'entr'eux étoient armés de lances et montés sur des chevaux.

Entre la Mecque et Médine, on trouve Yambo Il Berr, résidence d'Ibn Gebaré, qui avoit sous ses ordres vingt mille Arabes à pied, et Jedaïde, résidence d'Ibn

Meddeyean, qui disposoit d'un pareil nombre de troupes. Ce dernier village est composé de sept à huit cents feux. Dans ses environs sont beaucoup d'eaux courantes, de jardins qui en rendent les abords agréables. Jedaïde est sur la route que suivoit la caravane de Damas.

Salem Ibn Salem étoit le moins puissant de ces principaux chefs. Il avoit sous ses ordres cinq mille Arabes dispersés dans les environs de la Mecque. La conversion de ce dernier chef n'avoit pas été purement volontaire. Le louage des chameaux, que dans le temps de la caravane il étoit dans l'usage de fournir aux pèlerins, étoit pour lui une grande ressource. Il avoit perdu cette source de ses revenus, depuis que les Osmanlis avoient été chassés de l'Hedjaz. Cet Arabe faisoit depuis lors, avec ses chameaux, le transport des marchandises entre Djedda, Médine et les autres villes de l'Arabie. Il avoit une grande considération parmi les autres chefs, qui ne faisoient rien sans l'avoir consulté.

On voit, par cette énumération, que Seoud pouvoit disposer de plus de cent-quatre-vingt mille hommes sur la seule partie du territoire qui forme la partie septentrionale de l'Arabie. Il faut joindre à ces forces, toutes prises parmi les tribus errantes, celles qu'il pouvoit réunir encore dans la population des villes soumises à son autorité. Ces dernières, d'abord réduites par la force, étoient devenues ensuite zélées prosélytes du réformateur. On a vu, par l'accueil qu'avoit éprouvé à Médine la dernière caravane de Damas (1), jusqu'à quel point

(1) Chapitre XI.

les habitans de la première de ces villes avoient poussé l'enthousiasme de la haine contre les Musulmans.

Seoud avoit su profiter de cet enthousiasme, pour écarter, de Médine et des lieux saints, le peu de musulmans qui, restés fidèles à leur culte, n'avoient pas adopté la religion réformée. Un édit, qu'il publia au mois d'avril 1807, avoit exilé de l'intérieur de l'Arabie tous les Osmanlis, sans distinction d'âge ni de sexe. Cet édit avoit été exécuté avec la plus grande rigueur. Ces malheureuses victimes du fanatisme avoient formé plusieurs caravanes, qui, escortées par des détachemens jusqu'à Mezerib, étoient venues se réfugier à Damas, à Tripoli et dans les autres villes de Syrie (1). Leur état déplorable y avoit porté la consternation. En vain quelques-uns, déjà avancés en âge, et accoutumés au climat heureux de l'Arabie, où ils espéroient finir leurs jours, avoient imploré la pitié de Seoud. Il s'étoit montré inexorable, déterminé à ne conserver au centre de son Empire que des prosélytes fidèles.

Telles étoient, dans l'intérieur de l'Arabie, les principales ressources de Seoud. A l'est et dans le grand désert, toutes les tribus arabes lui étoient soumises. Letouf Bek, fils de Mohammed Bek, de la famille Schawi, chef d'une grande partie des Arabes qui sont autour de Bagdad, venoit encore de se joindre à lui, et d'augmenter ses ressources (2). C'est ce même Letouf Bey, qui, à la

(1) Au milieu de 1807.

(2) Il s'étoit fait Wahabi quelque temps après la mort de son père, qu'Ali-Pacha avoit fait étrangler.

tête d'un corps de Wahabis et d'Al-ubeids, s'étoit emparé d'Ana et de Hit (1), où il commit un odieux brigandage. Sur les rives occidentales du golfe Persique, les Algiwasems étoient soumis à Seoud. Les îles de Bahreïn et Zebara, occupées par ces Arabes, étoient en sa puissance. Ils étoient maîtres de Ras el Khraïm. Cette place, située au-dessous du cap de Korfon-Khan, le plus oriental de l'Arabie, domine l'entrée du golfe Persique. Elle peut facilement en intercepter la navigation. C'est de-là que partoient les daves des Algiwasems, tantôt pillant les vaisseaux de l'Inde, tantôt portant à Abou-Schehs, et sur les rives orientales du golfe, le pillage et la guerre. Ces daves sont des bâtimens légers armés de douze à seize pièces de canon, et portant de quatre à cinq cents hommes d'équipage. Elles cherchoient à aborder l'ennemi, qui n'avoit aucun quartier à en espérer. Aussi a-t-on vu plusieurs bâtimens anglais qui, attaqués par ces daves, et ne pouvant leur résister, avoient pris le parti de se faire sauter plutôt que de se rendre. C'est ainsi qu'un danger terrible, celui d'une mort cruelle, ou d'un esclavage plus cruel encore, avoit anéanti le commerce du golfe.

En prenant les bâtimens anglais et les autres navires de l'Inde, les Algiwasems s'étoient emparés de leurs canons, et étoient parvenus à se former une artillerie formidable. Toutes leurs places sur les rives du golfe en étoient abondamment pourvues. Ras El Khraïm étoit la plus importante par sa position sur une montagne es-

(1) Villages peuplés d'Arabes sur le bord de l'Euphrate.

carpée. C'étoit le séjour du gouverneur ou principal schekh des Algiwasems, Abd-allah Ibn Gaour. L'une des fonctions de ce schekh étoit de présider aux partages des prises que les pirates faisoient journellement sur le golfe. La moitié du produit de ces prises étoit exactement prélevée pour Seoud. Ainsi il acquéroit chaque jour des richesses, et ajoutoit sans cesse de nouveaux trésors à ceux qu'avoit laissés son père Abd-elazis.

Maître des côtes à l'est et à l'ouest de la presqu'île, dominant dans l'intérieur, Seoud exerçoit encore au midi de l'Arabie une grande influence; et la terreur de son nom y avoit établi son autorité, avant même qu'elle fût publiquement reconnue. Mascate avoit la première éprouvé les effets de cette influence. On a vu, qu'après la mort de Séied-Sultan, dernier imam de cette ville, Beder son neveu lui avoit succédé, par l'exclusion de Séied Ibn El Sultan, et de Salem, tous deux fils de Séied, et ses héritiers naturels. Cette usurpation étoit due à l'appui des Wahabis.

L'usurpateur la paya par la dépendance de sa patrie, et par un tribut annuel. Il étoit zélé partisan du réformateur, et son exemple avoit converti au Wahabisme une grande partie des habitans. Les autres, fidèles à leur religion, l'étoient aussi à leur prince légitime. Ils formoient dans la ville même un parti en sa faveur. C'est pour affoiblir ce parti que Beder chercha tous les moyens de propager dans Mascate la religion d'Abdelwhaab. Il devoit à cette religion son autorité. Il voulut, pour la faire triompher, se servir de cette autorité même. Mais l'abus de la force est presque toujours fu-

neste à ceux qui l'employent en matière de religion. Aussi la violence que Beder mit en usage pour affoiblir dans Mascate le parti des musulmans, ne servit-elle qu'à fortifier ce parti.

Bientôt il devint assez puissant pour éclater. Les deux fils de Séied, encore jeunes, avoient été facilement écartés par l'usurpateur. L'aîné, devenu grand, adoucit son caractère, qui, dans son adolescence, avoit été d'une impétuosité remarquable. Il se fit aimer du peuple. Les mécontens le mirent à leur tête. Mascate devint alors le théâtre d'une guerre civile. Long-temps les deux partis s'y balancèrent. L'usurpateur fut enfin obligé de fuir. Il se retira chez les Algiwasems, où il trouva un refuge près d'Abd-allah Ibn Gaour.

Le nouvel imam étoit animé contre Seoud, par un double intérêt, celui de la religion et celui de sa puissance. Aussi, quoique dans les premiers momens il eût, comme son prédécesseur, payé aux Wahabis un tribut de vingt-cinq mille piastres, il songea bientôt à profiter de la fuite de l'usurpateur, et de l'affoiblissement de son parti, pour secouer le joug. Il refusa de payer à l'avenir aucune contribution. Il arma une flotte pour aller venger sur les Algiwasems la mort de son père.

Mascate est séparé du pays qu'habitent ces Arabes par de hautes montagnes. Le seul passage pour les franchir est dominé par le fort de Ras el Khraïm. La prise de cette place étoit donc très-importante pour le nouvel imam. De là il eût arrêté les incursions des Wahabis. Il les eût contenus au-delà des montagnes; il eût rendu ainsi à sa patrie son ancienne indépendance; mais ce

projet étoit presqu'inexécutable avec des troupes toutes composées d'Arabes mal armés, bons seulement pour un coup de main, incapables d'un effort suivi. Aussi, quoique la flotte de l'imam fût soutenue par un vaisseau anglais, et que ses opérations fussent dirigées par M. Sittin, agent de l'Angleterre, cette première expédition se borna à un simple débarquement. Il fut impossible d'approcher des murs de Ras El Khraïm, et l'imam se retira avec le regret de laisser entre les mains de son ennemi une place qui étoit la clef de ses états. Ce ne fut que long-temps après, qu'à la suite d'une expédition mieux concertée, il vint à bout de s'en emparer (1).

---

(1) Voyez le chapitre XIV.

CHAPITRE XII.

Principaux événemens de l'année 1808. Tentatives des Wahabis contre la Syrie et l'Egypte.

Nous avons réuni, dans le chapitre précédent, tous les détails qui peuvent donner une idée juste de la situation des Wahabis et de celle des provinces limitrophes au commencement de 1808. Ce tableau, auquel il y a eu depuis fort peu à ajouter, nous semble encore contenir les meilleures données, pour calculer la mesure et la probabilité de l'agrandissement futur de la secte. Il fournit à cet égard des lumières plus réelles que les conjectures, souvent déclamatoires, qu'excita en Europe le récit des premières victoires d'Abd-elazis, au moment où ces victoires fixèrent sur les Wahabis l'attention générale. Mille circonstances peuvent modifier d'un moment à l'autre le caractère de ces Arabes. La mort d'Abd-elazis a déjà produit cet effet. Il seroit donc difficile d'assigner jusqu'à quel point doit s'élever la puissance des Wahabis, on peut seulement savoir ce qu'elle est. Déterminer leur situation future d'après leur situation actuelle, est un problême qu'il est au moins hardi de vouloir résoudre. La solution de ce problême n'est pas du domaine de l'histoire.

Un des principaux moyens qu'avoit Seoud d'assurer

la suprématie de la religion réformée, étoit de conserver le commandement du pèlerinage de la Mecque, d'interdire ce pèlerinage aux musulmans, de ne le permettre qu'aux Wahabis. Déjà il avoit fait reculer la caravane de Damas (1). La déroute d'Abdallah-Pacha sembla un moment faire renoncer les Osmanlis à toute tentative ultérieure à cet égard. Mais la direction du pèlerinage de la Mecque étoit un point trop important, pour que la Sublime Porte ne fît pas encore un dernier effort.

Il n'étoit plus possible de conserver ouvertement cette direction. Seoud s'étoit clairement expliqué à ce sujet. Mais on se flatta qu'avec des sacrifices d'argent, on le détermineroit à permettre ce pèlerinage aux musulmans, à les protéger dans la route. On promit donc de lui payer les quatre cents bourses qui étoient annuellement assignées au pacha de Damas pour l'achat des provisions qu'on avoit coutume de porter au-devant de la caravane à son retour de la Mecque. Cette somme, et les diverses contributions que les pèlerins paieroient à Médine et à la Mecque, sembloient assez considérables pour tenter l'avarice de Seoud.

D'ailleurs on n'avoit pas perdu de vue le projet d'opérer un rapprochement entre les mahométans et les réformés. La Porte, qui le desiroit, eût sans doute cédé sur tous les points pour le faciliter. Mais les réformés, extrêmement sévères sur le dogme, ne vouloient se relâcher sur aucun. Ils se montroient d'autant plus difficiles

---

(1) Voyez le chapitre x.

la couleur de leur chaussure. Il leur fut prescrit de se tenir vis-à-vis des Turcs dans la contenance la plus respectueuse. Ils ne purent donner à leurs enfans aucun précepte de religion. Ils furent, aussi bien que les musulmans, assujétis à laisser croître leur barbe. Le barbier qui les eût rasés fût condamné à avoir le poing coupé. Enfin il leur fut enjoint de ne prendre pour domestiques que des hommes assez âgés pour avoir de la barbe, et leurs enfans ne purent plus laisser croître leurs cheveux sur le front.

Tous ces règlemens furent appuyés des peines les plus sévères. Elles ne furent pas seulement une menace. Un chrétien, qui au moment de la publication des ordres d'Yussef-Pacha, portoit encore des pantoufles jaunes, fut arrêté et pendu. Quatre autres n'évitèrent la mort qu'en se faisant musulmans.

Ces exécutions eurent bientôt répandu dans Damas la plus grande consternation. Les chrétiens et les juifs ne trouvèrent de salut que dans la retraite. Ils craignirent d'être toujours traités comme coupables, sous une autorité aussi prompte à punir qu'à défendre. La désertion devint générale. Pour l'arrêter, Yussef-Pacha publia l'ancienne proclamation de l'imam Omar El Rhatib. Elle instruisoit les chrétiens et les juifs des devoirs qui leur étoient prescrits. Elle prévenoit la crainte du châtiment, en désignant le moyen de l'éviter (1).

---

(1) Voici le texte de cette proclamation :

Ainsi, par les mesures les plus sévères, par une police rigoureuse, Yussef-Pacha flattoit les Wahabis, et

---

« *Proclamation de l'imam Omar-elrhattib, successeur de Mahomet et l'un de ses disciples.*

1.

» Les chrétiens et les juifs ne pourront plus bâtir dans les pays qui nous sont soumis, ni couvens, ni églises, ni monastères, ni hermitages.

2.

» Ils ne pourront réparer leurs églises.

3.

» Ceux d'entre eux qui logeront dans le voisinage des musulmans ne pourront réparer leurs maisons que dans le cas d'une nécessité urgente.

4.

» Ils feront agrandir pour les passans les portes des couvens et des églises.

5.

» Ils recevront et nourriront chez eux les étrangers pendant trois jours.

6.

» Ils ne recevront pas d'espions chez eux. S'ils en connoissent, ils les dénonceront aux musulmans.

7.

» Ils ne pourront apprendre le Coran à leurs enfans.

8.

» Ils ne pourront exercer parmi eux la justice.

sembloit se conformer à leurs principes. On ne douta pas à Damas qu'il n'adoptât bientôt ouvertement leur

9.

» Ils ne pourront empêcher nul d'entre eux de se faire musulman.

10.

» Ils respecteront les musulmans : ils se lèveront à leur arrivée, et leur céderont la place.

11.

» Ils ne pourront prendre ni habits, ni costumes, ni coiffures, semblables à ceux des musulmans.

12.

» Ils ne pourront apprendre l'arabe littéral.

13.

» Ils ne pourront monter à cheval sur une selle, ni porter le sabre ni aucune autre arme, dans la maison ou dehors.

14.

» Ils ne vendront pas de vin, et ne laisseront pas croître leurs cheveux.

15.

» Ils ne pourront mettre sur leurs cachets leurs noms ni leurs chiffres.

16.

» Ils ne pourront pas porter de ceinture large.

17.

» Ils ne pourront pas porter ostensiblement, dehors de leurs maisons, ni la croix, ni le livre de leur foi.

doctrine. Cette opinion, si elle étoit partagée par les réformés, pouvoit les rendre plus traitables. Aussi avoient-ils paru consentir à protéger la caravane de la

---

18.

» Ils auront soin de ne sonner que légèrement dans leurs églises.

19.

» Ils y chanteront à voix basse.

20.

» Ils diront à voix basse leurs prières pour les morts.

21.

« Les musulmans pourront semer et bâtir dans les cimetières chrétiens qui ne serviront plus.

22.

» Les chrétiens et les juifs ne pourront prendre à leur service les esclaves des Turcs.

23.

» Ils n'acheteront pas les prisonniers des Turcs. Ils ne pourront regarder les maisons de ces derniers.

24.

» Si un chrétien ou un juif est maltraité par un turc, celui-ci payera l'amende fixée pour cela.

» Les chrétiens et les juifs ayant été satisfaits des présentes conditions, auxquelles ils promettent de se conformer, nous leur avons donné l'amman (assurance d'être protégés). S'ils y contreviennent, l'amman leur est ôté; ils seront déclarés désobéissans et rebelles, et punis comme tels ».

Mecque. Un détachement, qu'ils envoyèrent à trente lieues de Damas, fut chargé de la recevoir et de l'escorter dans le désert.

Ce fut le trente décembre 1807 que la caravane partit de Damas. Elle étoit dans l'état le plus mesquin, sans pavillons, sans armes, sans musique, avec un seul canon pour les signaux. On y comptoit à peine trois cent cinquante pèlerins. Il y en avoit eu jadis jusqu'à trente mille. Ce jour de départ, qui autrefois avoit été pour Damas la plus belle fête de l'année, n'étoit plus qu'un jour de deuil. Le spectacle de la misère et de l'abandon des pèlerins devenoit, par le souvenir de leur ancienne pompe, plus misérable encore.

Mais c'est à tort qu'Yussef-Pacha s'étoit flatté de fléchir Seoud, en cédant à toutes ses prétentions. En vain il avoit espéré le séduire par des proclamations, par la sévérité de ses réglemens, par l'état de dépendance où les pèlerins s'étoient mis. Il fut lui-même dupe de celui qu'il vouloit tromper. A Berket Sette Zbaïde, les pèlerins eurent ordre de rebrousser chemin. Salem Ibn Salem, qui avoit été désigné par Seoud pour commander l'escorte, les força à se retirer. Il prétendit avoir eu à se plaindre, à Mezerib, d'Yussef-Pacha. Soit que ce mécontentement fût réel, soit qu'il fût un prétexte afin de colorer l'avidité de Seoud, les Wahabis en profitèrent pour s'emparer du trésor du suré eminy, qui formoit une somme très-considérable.

Ainsi se termina la dernière tentative que les musulmans ayent faite pour se rendre à la Mecque. Il paroît qu'Yussef, pacha de Damas, avoit été un moment

d'accord avec Seoud, qu'il avoit eu l'intention de se faire Wahabi, et de lui soumettre Damas, dont il espéroit le commandement sous ses ordres. Ses démêlés avec Salem Ibn Salem, le firent revenir sur ce projet. C'est à la suite de ces démêlés que la caravane avoit été forcée de rétrograder. En même temps, Seoud avoit expédié un messager à Damas. Il étoit porteur d'une lettre adressée aux schekhs et aux ayans, où, suivant son usage, le réformateur exigeoit qu'on reconnût sa doctrine, promettant aux vrais croyans sûreté et protection, menaçant de détruire la ville, si elle lui opposoit quelque résistance.

Ce fut aussi à cette époque (1) que des lettres de Seoud furent adressées aux schekhs d'Alep. Leur contenu étoit le même. Elles avoient été remises à Achmet, fils d'Ibrahim-Pacha, alors à Hamah. Seoud y demandoit que la ville d'Alep lui payât un tribut. De pareils messages furent envoyés aux différentes villes de Syrie.

La consternation fut extrême. On prétendit que les Wahabis marchoient au nombre de quarante mille hommes, pour appuyer leur demande. Depuis six mois, ils avoient paru, en effet, s'occuper de la conquête de la Syrie. Un parti nombreux de la tribu des Anezehs s'étoit emparé d'un village à quelques lieues d'Alep, et en avoit massacré tous les habitans. Effrayés par cet exemple, les juifs et les chrétiens dispersés en Syrie se demandoient avec inquiétude quel seroit leur sort, sous le règne du réformateur. Les uns s'occupoient déjà des

(1) En mars 1808.

moyens de fuir. D'autres, plus tranquilles, assuroient que les musulmans seuls devoient craindre la mort. Ces derniers s'appuyoient de l'exemple de Mascate. Au moment où cette ville fut sur le point de se soumettre aux Wahabis, les habitans firent demander à Seoud ce qu'il prétendoit faire des Chrétiens et des Juifs. Seoud répondit que ces deux sectes avoient leurs livres de loi; qu'elles pouvoient s'y conformer; qu'en payant la capitation; elles trouveroient de sa part sûreté et protection. Il ajouta que les musulmans seuls étoient coupables, puisqu'ils possédoient le vrai livre de la loi, et qu'ils corrompoient ce livre par une idolâtrie grossière; que c'étoit contre eux qu'il portoit le glaive; que c'étoit à eux à choisir entre le Wahabisme ou la mort.

Ces cruelles dispositions de Seoud contre l'Islamisme étoient trop bien prouvées par mille exemples. Aussi la crainte rendit-elle quelqu'énergie aux habitans de la Syrie. A Alep, les janissaires, maîtres de la ville, eussent tout sacrifié plutôt que de se voir dominés dans cette ville même par un pouvoir ennemi des abus, et qui les eût tous écrasés. A Damas, Yussef-Pacha, piqué d'avoir été le jouet de Seoud, animoit tous les habitans, par le souvenir du désastre récent de la caravane; par le spectacle de la misère qu'offroient encore les malheureux exilés de l'Yemen; par le massacre de tant de pèlerins qu'Abd-allah-Pacha n'avoit pu sauver. La mauvaise foi dont les Wahabis avoient donné tant de preuves étoit un nouveau motif pour se défendre. Comment se fier à des promesses attachées à une soumission volontaire? Cette soumission n'étoit-elle pas le plus sûr

moyen de laisser les Wahabis exercer sans obstacle leur cruauté et leur rapine.

A tous ces motifs se joignoit l'exemple de la résistance que Bassora, Zéber et tant d'autres lieux avoient opposée aux Wahabis. On se flatta qu'ils seroient aisément repoussés. Tous voulurent partager une victoire qu'ils croyoient facile. Cependant la nouvelle de l'arrivée prochaine d'une armée de quarante mille Wahabis se confirmoit. On ajoutoit que Gedeï étoit à leur tête; c'étoit lui que Seoud avoit choisi pour gouverner la Syrie. Mais, comme tant d'autres expéditions, cette dernière tentative de Seoud ne fut qu'une simple menace. Dès qu'il eut vu partout le projet formé de se défendre, il ne voulut plus attaquer. Le mécontentement, les divisions qui régnoient en Syrie, l'avoient fait compter sur un triomphe facile. Il renonça à l'acheter par une guerre dont le résultat seroit incertain.

Ainsi se termina cette invasion de Seoud. Elle donna un nouvel exemple de l'extrême difficulté que les Wahabis éprouvèrent toujours pour sortir au-delà du désert qui sépare l'Arabie du reste de l'Asie. Neuf mois avant cette tentative des Wahabis contre la Syrie, ils en avoient fait une pareille contre l'Egypte. Elle avoit été entreprise avec les mêmes moyens. Elle eut le même résultat.

Le seul avantage de l'expédition de Syrie fut la prise de quelques châteaux au sud de Damas, sur la route du désert. Yussef-Pacha envoya des troupes pour conserver ceux qui étoient les plus près de la ville; mais on ne put sauver les puits et les sources, que les Wa-

habis firent combler. Ainsi les communications entre la Syrie et l'Yemen devinrent plus difficiles que jamais.

En détruisant les anciennes communications, Seoud parut un moment vouloir les remplacer par de nouvelles routes ouvertes au commerce. Mais il voulut que celles-ci restassent sous son influence. Il espéra qu'elles seroient une source de revenus, par les droits auxquels les caravanes seroient assujéties. C'est ainsi que se rouvrit, mais seulement pendant quelques mois, une communication qui avoit été long-temps adoptée dans les temps anciens et dans le moyen âge. Ce fut celle de Suez, à Khan-Younes, dernière place de Syrie à l'extrémité de l'isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique. Des détachemens de Wahabis protégeoient entre ces deux points la marche des caravanes. Elles portoient à Suez des talaris et des séquins et prenoient en échange les cafés de l'Yemen et les marchandises de l'Inde. Plusieurs caravanes formées à Naplous suivirent cette nouvelle route. Elle présentoit de grands avantages sur celle de Bassora à Bagdad et à Alep. Aussi, dans les premiers momens, avoit-elle réduit à près de moitié le prix des cafés importés en Syrie (1). Elle prouve de la part des Wahabis des idées plus libérales que celles qu'on accorde généralement à ces Arabes sur les avantages du commerce, et sur le moyen d'utiliser les produits que fournit le terrein qu'ils

(1) Les cafés, qui valoient de 15 à 1600 piastres le quintal, tombèrent à Naplous à 7 ou 800.

habitent. Mais les guerres intestines qui éclatoient alors en Egypte, arrêtèrent bientôt cette nouvelle route. Des objets plus importans forcèrent d'ailleurs Seoud à porter son attention d'un autre côté.

CHAPITRE XIII.

Dernière expédition des Wahabis contre Bagdad. Défaite des Algiwasems.

Quoique les Wahabis affermissent graduellement leur autorité dans le centre de l'Arabie, ils n'avoient pu encore l'étendre au-delà. On a vu, dans le chapitre précédent, comment, après avoir médité la conquête de la Syrie et de l'Egypte, ils avoient renoncé à cette double conquête, heureux d'avoir pu s'emparer de quelques châteaux isolés dans le désert et sur la route de Syrie.

Il nous reste pour compléter l'histoire de ces Arabes, à donner les détails de la dernière tentative qu'ils firent contre le pachalik de Bagdad. Soliman-Pacha étoit alors gouverneur de cette ville. Long-temps il avoit attendu que la Porte le confirmât dans le poste qu'il occupoit. Il venoit enfin de recevoir cette confirmation (1). Yussef-Pacha qu'il remplaçoit, avoit été successivement nommé gouverneur de Cogny, d'Erzeroum, de Siwas et d'Alep. Il reprit enfin le poste de grand-visir de Constantinople.

Quoiqu'occupé à suivre la guerre que son oncle avoit entreprise contre Abd-elrahman-Pacha, Soliman-Pacha n'avoit pas perdu de vue les moyens de résister aux Wahabis. Il prit pour cela la route la plus sûre, celle

(1) En novembre 1807.

d'opposer à ces Arabes les Arabes eux-mêmes. C'est pour y parvenir qu'il se rapprocha de plusieurs tribus que son prédécesseur avoit éloignées. Dès la fin de 1807, il s'étoit réconcilié avec les Arabes el-Ubeïd. Ali-Pacha leur avoit enlevé leurs biens; il leur en rendit la possession. Il éprouva leur fidélité, en les employant contre d'autres Arabes rebelles.

Cependant on avoit encore répandu la nouvelle, si souvent répétée, et toujours supposée, de la mort de Seoud. Cette nouvelle fut, cette dernière fois, démentie par les propositions de paix que Seoud fit faire à Soliman-Pacha (1). Soit qu'il craignît ce gouverneur, soit qu'il espérât le tromper, soit qu'enfin il se flattât de le convertir, le chef des Wahabis lui avoit envoyé des messagers chargés d'opérer avec lui un rapprochement. Mais le ton de leurs offres déplut au gouverneur de Bagdad. Il se refusa à toute espèce d'accommodement. Il exigea, avant de rien entendre, que Seoud se reconnût d'abord sujet du Grand Seigneur.

Piqué de ce refus, le général des Wahabis médita dès-lors une nouvelle expédition. Il fit au Dreyeh de grands préparatifs (2). Long-temps on ignora quel en étoit le but; mais enfin on apprit à Bagdad que c'étoit contre cette ville même qu'ils étoient destinés.

Ce fut dans l'intervalle de ces préparatifs que les Wahabis éprouvèrent un échec près du centre de leur empire. Grain, village situé à quatre journées de Bassora,

---

(1) En février 1808.

(2) En avril 1808.

sur le bord de la mer, secoua le joug de ces Arabes. Les Atoubs qui l'habitent avoient refusé de payer à Seoud le tribut auquel ils s'étoient soumis. Il envoya quatre mille hommes pour les réduire; mais ils furent repoussés avec perte (1). Cette victoire étoit due au Scheikh-Abdallah-Ibn-Salem, gouverneur de Graiu. Soliman, pour le récompenser, le fit revêtir d'une pelisse, et le combla de présens.

Ce ne fut pas le seul échec que les Wahabis eussent éprouvé. Des divisions intestines les avoient affoiblis. Elles éclatèrent particulièrement entre les Gerbès et une autre tribu soumise aux Wahabis. Il y eut à Zebara une révolte. Seoud eut quelque peine à l'apaiser. Enfin une grande sécheresse affligeoit depuis quelques années l'intérieur de l'Arabie. L'eau y avoit manqué dans les puits où on la conserve. Vingt-quatre ocques de froment y furent vendues jusqu'à vingt-sept piastres. La famine ne fut pas le seul résultat fâcheux de cette sécheresse; elle entraîna après elle des fièvres et des maladies épidémiques, qui firent en Arabie de grands ravages.

Malgré tous ces revers, Seoud ne renonça pas à ses projets d'expédition. Un détachement de trois mille cinq cents Wahabis étoit allé attaquer Imam-Hussein. En même temps Seoud marcha contre Bagdad à la tête d'une armée nombreuse. On évaluoit à quarante-cinq mille hommes la force de cette armée. Elle commença par s'emparer de tous les villages qui sont au-delà de l'Euphrate.

(1) En juin 1808.

Soliman-Pacha étoit alors de retour à Bagdad. Vainqueur d'Abd-elrahman-Pacha, dont il avoit pris le camp, il ne jouit pas long-temps du fruit de ce succès. La marche des Wahabis lui donna de grandes inquiétudes. Cette inquiétude fut partagée par tous les habitans de Bagdad. La consternation fut extrême dans la ville. Tous les bazars furent fermés. Les janissaires et tous les négocians turcs eurent l'ordre de s'armer, et de se joindre aux troupes de Soliman-Pacha.

Cependant les Wahabis avoient pris, par capitulation, Chiffeta, village à huit lieues de Kerbela. Ils firent soutenir le détachement qui bloquoit Imam-Hussein. En même temps ils formèrent le siége de Hindie et de Aïn-Sayd. Ce fut pour protéger le premier de ces points que le kaïmakan de Soliman-Pacha entra à Kerbela avec l'avant-garde de son armée. Il y fut joint par le Kiaya-Bey, et par d'autres officiers de ce gouverneur. Dans deux actions qui eurent lieu contre les Wahabis, il étoit venu à bout de repousser ces Arabes. Bientôt Soliman-Pacha arriva lui-même à Kerbela. Tous les janissaires, tous les négocians turcs de Bagdad s'étoient armés pour le suivre. A son approche, les Wahabis levèrent le siége de Hindie. Le Kiaya-Bey les poursuivit jusqu'à Chiffeta, et les força à abandonner ce village. Soliman-Pacha voulut le mettre pour l'avenir à l'abri des incursions des Wahabis. Il y fit creuser trois puits, qui furent entourés de murailles. En vain il avoit voulu faire grace au schekh de Chiffeta. Celui-ci persévéra dans le wahabisme qu'il avoit embrassé. Soliman-Pacha le fit mettre à mort. Enfin il rentra victorieux dans Bag-

dad (1), ayant dissipé par sa présence seule une armée qu'on avoit cru invincible.

C'est ainsi qu'échoua encore la dernière expédition que Seoud ait tentée contre Bagdad. Malgré son mauvais succès, le nom du général et celui des Wahabis ne furent pas moins redoutés dans cette ville. La terreur qu'ils y inspirent encore est portée à l'excès, et cette terreur n'est pas sans fondement. Car la manière d'attaquer des Wahabis et leurs habitudes militaires les rendent toujours également dangereux, même au peuple qui vient de les combattre avec succès. C'est ce qu'on a pu observer mille fois dans le cours de cette histoire. D'ailleurs les divisions qui ont éclaté depuis dans le pachalik de Bagdad, ont rendu les Wahabis plus redoutables à ses habitans, et parce qu'elles ont partagé les forces de ces derniers, et parce qu'elles ont excité parmi eux des mécontentemens, dont les premiers savent habilement profiter.

Cette expédition des Wahabis contre Bagdad est l'événement le plus marquant de leur histoire dans le cours de l'année 1808. Ils n'ont fait en 1809 aucune tentative importante. Ils se bornèrent dans le cours de cette année au pillage des caravanes (2), et à quelques excursions peu considérables. La tribu Béni-Défir se signala

---

(1) Le 15 août 1808.

(2) Tel est le pillage d'une caravane entre Alep et Bagdad, au mois de juin 1809, et celui d'une portion d'une caravane partie de Damas à peu près à la même époque. Tous les voyageurs qui composoient la première furent égorgés. Le butin fut très-considérable; on l'a fait monter à 15000 séquins

dans ces excursions. Les Arabes de cette tribu profitèrent de la baisse de l'Euphrate, pour se répandre dans le Gezireh, où ils firent beaucoup de mal.

Mais l'année 1809 est surtout remarquable dans l'histoire des Wahabis, par les résultats de la guerre qui s'étoit élevée entre l'imam de Mascaste et les Arabes Algiwasems. On a vu, dans le Chapitre XII, comment cette guerre fut provoquée par les divisions qui avoient éclaté dans la famille de l'imam de Mascate. Beder, chassé par l'imam actuel, avoit été forcé de sortir de cette ville, et avoit trouvé un asile à Ras-el-Kraïm. Une première tentative de l'imam de Mascate contre cette place avoit été sans succès. Fiers de cet avantage, les Algiwasems ne mirent plus de bornes à leurs pirateries; ils détruisirent une petite flotte que les principales villes maritimes du golfe Persique avoient destinée à se joindre aux armemens qui se faisoient alors à Mascate (1). Dès-lors leurs corsaires devinrent plus redoutables que jamais sur le golfe Persique. Ils ne ménagèrent aucun pavillon. Ils s'attachèrent particulièrement à attaquer celui des Anglais. C'étoit le plus riche de tous, celui sous lequel ils trouvoient les meilleures armes et la meilleure artillerie. Ainsi s'anima une guerre de tous les momens, où ils eurent tour à tour des succès et des revers. La *Minerve*, vaisseau anglais, parti de Bombay pour Bassora, et dont le chargement étoit estimé plus de cent mille rou-

---

vénitiens, et à une somme encore plus forte en étoffes de Damas et d'Alep.

(1) En avril 1809.

pies, tomba entre leurs mains. Ils s'emparèrent de plusieurs autres navires également riches, dont l'un appartenoit au gouverneur d'Abou-Schehr. Ces navires n'étoient que des navires de commerce. Les Algiwasems ne craignirent pas d'attaquer aussi les bâtimens de guerre. Une corvette anglaise de seize canons, que commandoit le capitaine Ky, ne put résister au nombre supérieur de leurs daves. Forcé à se brûler ou à se rendre, le capitaine prit le premier parti. C'étoit à peu près à la même époque que deux frégates anglaises parcouroient le golfe Persique. Elles eurent sur les daves des Algiwasems plusieurs avantages. Elles en conduisirent quelques-unes à Bombay; et usant du droit de représailles, elles avoient condamné à mort tous ceux qui en formoient l'équipage. Le desir d'adoucir une guerre dont la cruauté tendoit à détruire entièrement tout commerce sur le golfe Persique, les détermina à faire grace, au moment fixé pour l'exécution. Mais cette grace ne produisit pas l'effet salutaire qu'on en avoit espéré. Les Algiwasems se voyant redoutés, n'en devinrent que plus féroces; et rendus plus cruels par le moyen même qui devoit les adoucir, ils ne laissèrent la vie à aucun de leurs prisonniers.

Ainsi la puissance de ces Arabes devint d'autant plus formidable, qu'on ne put s'exposer à les combattre qu'avec l'alternative, ou de les vaincre, ou de périr. Cette alternative étoit cruelle pour les bâtimens de guerre. Elle le fut bien plus pour les navires commerçans. Car la chance d'une mort cruelle est, de sa nature, étrangère à celles du commerce. De là l'interruption qu'il éprouva sur le golfe. Cette interruption trompa l'avidité des

pirates accoutumés à s'enrichir chaque jour par de nouvelles prises. Ce fut pour suppléer par un pillage plus riche, au pillage qu'ils avoient espéré, qu'ils méditèrent contre Mascate une nouvelle invasion (1). Ils armèrent pour cela une flottille nombreuse. Enhardis par quelques avantages sur des bâtimens isolés, ils se crurent assez forts pour aller attaquer dans un port ennemi les Anglais eux-mêmes.

Ceux-ci, fatigués de leurs rapines, s'occupèrent de leur côté du moyen de s'en délivrer pour toujours. Une escadre anglaise eut ordre de se joindre aux armemens qu'avoit faits l'imam de Mascate. Cette double escadre ne fut, qu'à la fin de 1809, en état de sortir des ports de ce prince. Elle alla chercher les Algiwasems sur les côtes mêmes, d'où ils infestoient le golfe de leurs daves. Ce fut dans les jours du beyram (2) qu'elle joignit leur flotte. Elle remporta sur elle une victoire complète. Cent vingt daves furent coulées à fond avec tous les équipages. Les autres furent prises. Quelques-unes seulement parvinrent à s'échapper; elles cherchèrent un refuge sur les côtes de l'Arabie, près de Ras-el-Khraïm. Les Anglais ne tardèrent pas à les y joindre. Ils formèrent le siége de cette place. Au-dessous du fort de ce nom, est une ville qu'ils réduisirent en cendres. Les magasins de bois pour la construction des daves furent tous détruits. Enfin la citadelle de Ras-el-Khraïm tomba elle-même au pouvoir des Anglais. Ils revinrent à Mascate, conduisant avec eux

(1) En juillet 1809.
(2) 9 novembre 1809.

mille six cents prisonniers et une grande quantité de daves.

Tel fut le résultat d'une expédition qui a porté à la puissance des Algiwasems, une atteinte dont il semble difficile qu'ils puissent se relever. Tant que ces Arabes avoient été maîtres du fort de Ras-el-Khraïm, ils étoient pour l'imam de Mascate de dangereux voisins. C'est de ce point que Seoud avoit su diviser ses états et les asservir. Les Anglais ont senti la nécessité de lui enlever cette place. Ils n'ont rien negligé pour s'en assurer la possession. Et ce n'est qu'après y avoir laissé une forte garnison, qu'ils ont repris la route de Mascate.

CHAPITRE XIV.

Réflexions sur les Wahabis ; idée du caractère national qui doit se développer chez eux dans la suite.

La Syrie, l'Egypte, et les provinces méridionales de l'Asie mineure ont été le premier théâtre des conquêtes des Arabes. C'est là que le mahométisme fut d'abord adopté et qu'il a jeté les plus profondes racines ; c'est là qu'il a encore les prosélytes les plus zélés. A mesure qu'en s'éloignant de Constantinople au midi, on se rapproche de Damas et des limites de l'Arabie, on observe les progrès du fanatisme. L'intolérance s'y montre à chaque pas sous des formes plus sévères. Cette sévérité augmente comme la chaleur du climat, et comme la proximité du désert qui donnent à la température et au sol plus de rapport avec ceux de l'Arabie.

Ce fait a été observé par tous les voyageurs. Il est facile d'en assigner les motifs. La religion de Mahomet a été faite pour les habitans du désert, pour le climat de l'Arabie. C'est en Egypte, en Syrie, dans les provinces méridionales de la Turquie qu'elle doit avoir et qu'elle a les plus ardens prosélytes. En effet, c'est là qu'elle est en rapport immédiat avec les habitudes morales que le climat fait naître.

Le midi de l'Empire ottoman est donc le principal

siége de l'islamisme. Si la religion de Mahomet domine aussi dans le nord, elle n'y doit son empire qu'à celui bien plus actif qu'elle exerce dans les provinces méridionales. Cette observation a été faite par les Orientaux eux-mêmes. En tirant une ligne par la latitude de Rhodes, Satalie et Mardin, ils divisent l'Empire ottoman en deux portions inégales; l'une plus peuplée, mais moins vaste; l'autre qui, dans une plus grande étendue, contient d'immenses déserts. Au midi de cette ligne sont les Arabes, au nord sont les Turcs : ceux-ci, conquérans d'un peuple dont ils ont adopté les usages; ceux-là, dominant par leur religion leurs conquérans eux-mêmes.

De cette observation découlent deux résultats également importans. Le premier est que l'existence du mahométisme tient à la conservation de l'Egypte, de la Syrie et des provinces méridionales de l'Empire ottoman. Car ces provinces une fois conquises par les Wahabis, la religion réformée y sera la seule reconnue. L'influence religieuse que ces provinces exercent, agira donc alors toute entière contre le mahométisme.

D'ailleurs le rapport qui existe entre le climat des provinces méridionales de l'Asie mineure et celui de l'Arabie, peut faire devenir, par les mœurs et les habitudes morales des habitans de ces provinces, la partie de ces habitudes même qui, nécessairement dictée par le climat, doit aussi se développer chez les Wahabis. Cette considération est d'autant plus importante, que l'influence des Wahabis est plus active, et qu'ils menacent toute l'Asie d'une prochaine invasion.

Le rapport du climat n'est pas la seule cause qui doive appuyer ce rapprochement. Le réformateur, en détruisant les abus qui s'étoient glissés dans la religion de Mahomet, l'a réduite à sa première simplicité. Mais, quoique altérée dans plusieurs parties, cette religion ne l'avoit pas été également dans toutes. Ceux des préceptes de Mahomet que les musulmans ont conservés sont donc aussi les préceptes des réformés. De là, l'influence commune qu'ils doivent exercer sur l'un et sur l'autre peuple.

C'est ainsi qu'on devinera le caractère politique que doivent développer les Wahabis, une fois maîtres de l'Asie mineure, par celui que développèrent les Arabes dans le temps de leurs conquêtes. On peut également deviner quel sera le caractère moral de ce peuple nouveau, par les mœurs et les habitudes morales des musulmans qui habitent aujourd'hui l'Egypte et la Syrie. Ceux-ci languissent, il est vrai, sous un gouvernement despotique. Mais ici, le despotisme est le résultat nécessaire de la nature du climat, de celle du pays qui, vaste et ouvert aux incursions étrangères, ne peut, s'il est conquis, être conservé que par le despotisme. Déjà les Wahabis se sont rapprochés de cette forme de gouvernement. Tant que les tribus arabes réunies sous la nouvelle loi furent peu nombreuses, elles conservèrent dans leur réunion le gouvernement patriarchal qui avoit appartenu à chacune d'elles. Du moment où ces tribus se multiplièrent, le gouvernement fut plus resserré, par cela seul que le nombre des gouvernans resté le même, fut beaucoup plus petit vis-à-vis la masse des gouvernés. Ce gouver-

nement inclina dès lors vers le despotisme. Il s'en rapproche chaque jour davantage. Il sera tout-à-fait despotique du moment où les Wahabis auront étendu leurs conquêtes au-delà des déserts qui les séparent de l'Egypte et de l'Asie mineure. Les Wahabis ne soumettront donc des peuples nouveaux qu'en se soumettant eux-mêmes ; et le premier résultat de leurs conquêtes, sera pour eux la perte de leur liberté.

Voilà donc trois causes également influentes, le climat, la religion et le gouvernement, qui doivent se réunir pour donner aux Wahabis le caractère politique des Arabes du moyen âge, pour rapprocher leur caractère moral de celui des musulmans qui occupent aujourd'hui l'Egypte et la Syrie. L'étude de ces derniers offre aussi, dans les circonstances actuelles, un double intérêt, et par le peuple qu'elle fait connoître, et par celui qu'elle fait deviner.

CHAPITRE XV.

Considérations générales sur les mœurs des Orientaux.

On ne peut, sur la lecture des voyageurs, se faire une idée de l'aspect qu'offrent au premier coup-d'œil les villes de Syrie et d'Egypte. En vain vous aurez parcouru le monde entier, vous ne trouverez nulle part des formes aussi bizarres, des usages aussi opposés, des mœurs aussi contraires aux nôtres.

Au lieu de nos chapeaux triangulaires, de larges schalls de cachemire s'arrondissent en turbans sur leurs têtes. Nos culottes étroites sont remplacées par des pantalons si larges, qu'ils suffiroient seuls pour vêtir deux Européens; nos habits serrés, par leurs beniches larges et flottantes.

Les beaux draps, les laines de Cachemire se drapent librement sur leurs corps, dont une mode bizarre n'a pas altéré les formes. Cette ampleur, cette simplicité donnent à leurs vêtemens une grace particulière. Le pauvre Arabe, qui n'a pour vêtement qu'une pièce d'étoffe de laine grossière, en tire plus de parti que nous ne saurions le faire des plus riches étoffes. Mais cette élégance nuit à la facilité des mouvemens. Le costume oriental est celui du faste et du repos. L'habit européen est celui du mouvement et de la guerre.

Assez d'autres ont opposé leurs têtes rases, leurs mentons barbus, à nos têtes frisées, à nos mentons imberbes; à nos lits, leurs divans, où ils couchent habillés; à nos tables, leurs guéridons, près desquels ils mangent accroupis.

Les femmes ne sont pas moins extraordinaires par la forme et le nombre de leurs vêtemens. Mais ici, la différence ne s'arrête pas aux ornemens extérieurs, et la beauté des femmes en Orient, seroit en Europe une difformité. On sait que la pleine lune est l'objet favori auquel les Turcs comparent leurs maîtresses. Les poètes vantent sans cesse les formes épaisses et chargées de graisse, les hanches larges et molles, sur lesquelles l'amour repose comme sur des coussins. Aussi les femmes, estimant la beauté par le poids, cherchent-elles à doubler leur masse pour augmenter leurs attraits.

Ces différences extérieures, quelque saillantes qu'elles soient, ne sont rien auprès de celles que présente la comparaison des mœurs des Orientaux avec les nôtres.

En France, le mariage est un état de guerre. L'autorité indécise entre les deux époux, est une pomme de discorde que chacun cherche à saisir. De ces efforts contraires, naissent l'inquiétude, l'aigreur, et les malheurs trop communs dans nos ménages.

En Orient, les hommes ont été plus heureux ou plus sages. Soit qu'ils aient prévu les inconvéniens d'une union perpétuelle, lorsque, fondée sur l'égalité, elle porte dans cette égalité même une source de désunion toujours renaissante; soit que tout simplement ils aient usé du droit du plus fort, ils ont su remédier aux incon-

véniens du mariage par un moyen que les femmes d'Europe trouveront sans doute pire que le mal même.

Le mariage est en Orient un lien qui laisse au mari l'autorité la plus absolue. La femme y est réduite à une passive obéissance. Dès qu'un Turc entre dans son harem, sa femme n'y est plus que la première des esclaves. A son approche, elle se lève, elle se tient debout devant lui, les mains humblement croisées sur la poitrine. Si elle lève les yeux, c'est pour épier ses moindres mouvemens. Au premier geste, elle s'empresse de lui porter la pipe, de lui offrir le café. Cependant le maître, nonchalamment couché sur son divan, l'éloigne ou l'appelle par signes, et semble dédaigner avec elle l'usage de la parole.

Cet état de contrainte donne aux mariages turcs la paix qui est le fruit de l'esclavage, lorsque l'esclave, étroitement garrotté, n'a pas même la force de remuer ses chaînes. Mais on y chercheroit en vain les fruits d'une union assortie, les plaisirs de la confiance et de l'amitié, les doux épanchemens de l'amour.

Une femme n'a aux yeux d'un Turc d'autre mérite que celui de pouvoir remplir le devoir conjugal. Ce devoir une fois rempli, elle est renvoyée parmi les esclaves, qui souvent partagent avec elle les faveurs de leur maître.

Dans cette partie de leurs mœurs domestiques, les Orientaux nous sont inférieurs. Il n'en est pas de même de celles qui unissent parmi eux le père de famille avec ses enfans.

Chez les peuples voisins de l'état de nature, les affec-

tions naturelles ont bien plus de force que chez les peuples civilisés. Cette observation est également juste ; soit qu'ils commencent à perfectionner leurs institutions sociales, soit qu'ils reculent dans le sens contraire ; car les plaisirs que présente l'intérieur de la famille leur deviennent également précieux, par cela même que ces plaisirs sont les seuls qu'ils puissent goûter.

La civilisation a créé parmi nous mille rapports de convention, mille relations indirectes qui nuisent également et par leur nombre et par les dissipations qu'ils entraînent, aux rapports, aux affections naturelles. Voyez combien en Europe les liens du sang sont relâchés. Les frères n'y sont plus des amis formés par la nature. Ce sont presque toujours des ennemis dont le motif secret est l'ambition ou l'avarice ; des rivaux qui se disputent d'avance les débris d'une succession qui n'est pas encore. Les hommes distingués par leur éducation répètent encore cette maxime : *Honorez vos pères et mères ;* mais combien ils sont lents à s'y conformer ! combien ils se croyent vertueux pour en avoir rempli les devoirs extérieurs !

Cependant le père avance en âge. Bientôt il trouve des maîtres chez ceux même que la nature fit pour lui obéir toujours : heureux si la dissipation perpétuelle, le besoin des plaisirs toujours renouvelés hors de la famille, ne conduisent pas ses enfans à ce sentiment atroce, qu'il vit trop long-temps, que ses jours trop prolongés ôtent la fortune et l'indépendance à ceux qui leur sont comptés.

Ce tableau est affreux, mais il est vrai. Nos comédies

sont pleines de jeunes gens qui expriment ces sentimens, et ils sont supportés comme la peinture de nos moeurs.

Combien les Orientaux, ce peuple si peu formé, nous sont supérieurs à cet égard! Dans sa famille le père ne trouve que des enfans soumis, pleins de déférence pour son âge, de respect pour ses lumières. Comme ses esclaves, ils s'empressent de le servir. A table, ils se tiennent debout derrière lui. Ce sont les premiers valets de la maison.

Aussi tel est en Orient l'avantage de la paternité, qu'on n'y distingue moins les enfans par le nom de leur père, que le père par le nom de ses enfans. De tous les titres, celui de père est le plus glorieux. La vieillesse est respectée comme le garant de l'expérience et du savoir; et au lieu qu'en Europe elle est tout au plus traitée avec indulgence, ce sentiment est ici celui qu'elle accorde à la jeunesse, parce qu'elle domine l'opinion.

Les plus grands abus produisent quelquefois le bien par la crainte même des maux qui sont leur résultat direct. C'est ainsi que le despotisme de l'Orient y est la première cause de la perfection des mœurs domestiques, car il ne laisse la possibilité d'aucun plaisir extérieur. Il ne reste donc que ceux que l'on peut goûter dans l'intérieur de sa famille. De là la nécessité d'adopter des mœurs telles qu'on y puisse vivre heureux et unis.

En Europe, nous passons hors de chez nous les trois quarts de notre vie. Notre ambition, nos desirs, tout ce

qui nous entoure nous placent encore hors de nos familles dans les momens mêmes où nous y sommes; et toutes nos habitudes sociales sont autant d'obstacles à la perfection de nos mœurs domestiques. Ici, au contraire, le vice des premières a dû tourner à l'avantage de celles-ci.

De là les qualités qui semblent à quelques égards donner la supériorité aux mœurs domestiques des Orientaux, et aux relations qui unissent parmi eux les membres d'une même famille. C'est surtout dans les classes moyennes de la société et parmi les hommes aisés qu'on peut observer l'exercice de ces qualités. Les grands, ceux qui occupent les premières places, souvent transplantés d'un pays éloigné, ont trouvé dans l'esclavage le chemin de la fortune. Ils ont perdu dans cet esclavage les affections naturelles. L'ambition, l'avidité les remplacent quelquefois. Il n'étoit pas très-rare, surtout parmi les Mamelouks qui dominoient en Egypte, que ces passions les portassent à des excès qui semblent indiquer un caractère tout opposé à celui dont nous avons fait l'éloge. Mais ce caractère est seulement celui de quelques individus; il seroit injuste de l'étendre à la nation entière.

On doit observer au surplus que c'est surtout à maintenir les devoirs de la subordination, les formes extérieures de la dépendance, que tendent les habitudes domestiques des Orientaux. L'observation de ces devoirs peut nuire à la confiance. Mais elle maintient puissam-

ment des sentimens que cette confiance ne peut pas toujours remplacer. Les hommes, en général peu capables de réfléchir, se laissent conduire par les impressions que leur donnent les habitudes de chaque jour. De là l'importance des devoirs extérieurs, et leur influence sur les affections morales qui semblent au premier coup-d'œil leur être le plus étrangères.

En reconnoissant ce que les mœurs des Orientaux ont de louable, il seroit injuste d'étendre trop loin cet éloge. L'obéissance passive des femmes, l'état de servitude auquel elles sont réduites parmi eux, paroissent odieux en Europe. Les raisons qui ont introduit cet usage en Orient, l'y rendent peut-être excusable.

Dans un pays où la chaleur du climat donne aux desirs une grande activité, où par l'absence des idées libérales, par le défaut d'une éducation soignée, il devient plus difficile de résister à l'activité de ces desirs mêmes, peut-être a-t-il fallu prendre des mesures extrêmes contre les abus qu'ils auroient pu introduire. D'ailleurs on a cru observer qu'à mesure qu'on avance vers le midi, une proportion inégale s'établit dans les naissances des enfans des deux sexes ; que sur un même nombre d'individus, celui des femmes croît par rapport à celui des hommes, jusques à le doubler, et même au-delà. Si cette observation est juste, la polygamie devient dans ces climats une loi dictée par la nature. Cette loi entraîne celle de la dépendance pour un sexe plus nombreux et plus foible, dans une union où elle commande

aux uns des devoirs difficiles à remplir, aux autres des privations pénibles à supporter.

Comme les femmes sont ici cruellement enfermées; qu'elles y sont toujours entourées des précautions les plus outrageantes; que loin de se confier du soin de leur vertu sur cette vertu même, leurs maîtres s'en assurent par leur isolement absolu : elles croyent que leur honneur est un dépôt tout entier à la charge de leurs gardiens; et sa conservation semble leur être absolument étrangère. Aussi dès que les obstacles qui les entourent sont surmontés, elles se livrent sans essayer de se défendre.

Les Orientaux ne se font aucune illusion sur leur foiblesse. Soit préjugé, soit résultat de leur expérience, ils la regardent comme essentiellement inhérente au beau sexe. De là vient que hors de leurs harems, ils semblent vouloir oublier l'existence de leurs femmes; elles leur deviennent absolument étrangères.

C'est par suite de cette habitude que jamais un homme ne prononce en public, ni même dans l'intimité de ses parens les plus proches, le nom de sa femme ou de sa fille. Ce seroit une insulte de lui faire aucune question qui les concerne. Elles doivent n'exister que pour lui.

Les femmes elles-mêmes sont persuadées de l'oubli dans lequel elles doivent rester ensevelies. Leur plus grand soin est de se voiler la figure. En Egypte, où la chaleur est extrême, les femmes du peuple se cachent soigneusement le visage, tandis que leurs larges che-

mises bleues, qui sont leur unique vêtement, laissent leur corps presque nu. Si on surprend une femme sans voile, elle lève précipitamment ce seul vêtement pour se cacher le visage. Cet effet, d'une pudeur si contraire à nos idées, tient à un préjugé général en Orient; c'est que la conscience du regard d'un homme déshonore la femme qui en est l'objet.

Nous nous sommes arrêtés sur l'état des femmes en Orient, parce qu'il tient à la séparation absolue établie entre les deux sexes. Cette séparation est une des causes qui a l'influence la plus directe sur l'esprit et le caractère des Orientaux. Cette partie des mœurs domestiques est, à plusieurs égards, le résultat du gouvernement despotique. Comme nous l'avons déjà vu, ce gouvernement force à se faire des plaisirs intérieurs, parce qu'il interdit tous les autres. D'ailleurs, dans un pays où on ne connoît d'autorité que celle qui est absolue entre les mains d'un seul, le chef de la famille se réglant sur celui de l'Etat, a dû la conserver toute entière.

Il n'en est pas ainsi des manières et du caractère moral que développent au-dehors les habitans de l'Egypte et de la Syrie, quoiqu'ils soient en partie le produit du gouvernement; ils sont aussi le résultat du climat et des habitudes qu'il fait naître.

Dans un pays où le ciel est toujours pur, la nature se présente sous un aspect toujours uniforme. En Egypte, après le solstice d'été, le Nil en se débordant offre partout l'aspect d'un grand lac. Bientôt, lorsqu'il s'est retiré, les campagnes ne sont plus qu'un vaste marais, un amas de limon, qui se couvre en un moment des moissons les

plus riches. Mais cette richesse est celle du fermier. Elle ne dit rien à celui qu'émeuvent les paysages variés, les beaux accidens de la nature.

En Syrie, le sol est plus inégal; mais, si on s'éloigne des montagnes, qui ont toujours été et qui seront toujours habitées par des peuples indépendans, il y a presque la même uniformité dans les scènes qui s'y reproduisent sans cesse. Là, comme en Egypte, le ciel est toujours serein, au moins les deux tiers de l'année. Point de pluies, point d'orages. Celui qui a passé une année dans ces climats y a épuisé les années de la vie la plus longue.

Accoutumés à cette uniformité dans les objets qui les entourent, les hommes l'étendent sur toutes leurs habitudes. Ils passent dans l'apathie tous les jours, qui se succèdent pour eux de la même manière. Tout changement de situation leur semble une révolution contraire à la nature. Leur existence est réduite à une vie passive, exempte d'idées neuves et de sensations vives.

Voyez-les assis dans leurs boutiques, ou couchés sur leurs divans. Ils ne vivent pas, ils végètent. Ils consument leurs jours dans l'apathie et l'insensibilité. Ils semblent n'avoir d'autres soins, d'autre idée que celle de remplir et de fumer leurs pipes, qu'ils ont sans cesse entre les mains.

En vain on a prétendu qu'il n'y a que les ignorans qui s'ennuyent. On verra chez les Orientaux combien cette idée est fausse. L'ennui est trop souvent le fléau de l'homme qui pense, de celui qui, accoutumé à réflé-

chir, oppose à sa situation actuelle une situation plus douce qu'il ne peut ressaisir.

C'est surtout en comparant les peuples de l'Occident aux Orientaux qu'on voit ressortir le phlegme et l'apathie qui caractérisent les derniers d'une manière si distincte. Lorsque les Français arrivèrent en Egypte, combien ils parurent étranges aux yeux de ces hommes toujours assis, toujours calmes. En les voyant parcourir rapidement les rues du Caire, ils s'étonnoient toujours de tant d'activité. Ils se demandoient avec étonnement quel motif, quel intérêt pouvoit produire un mouvement si rapide et si continuel.

Quel contraste, en effet, du calme des Orientaux à l'impatience des Français. Les uns toujours bien où ils sont, les autres toujours empressés de changer de place, et cherchant trop souvent le plaisir où ils ne sont pas. Cette extrême apathie des premiers ôte à l'âme une partie de son ressort. Elle lui enlève cette activité précieuse qui, dans les momens difficiles, distingue et saisit le parti qu'il faut prendre. Mais elle lui donne une autre qualité plus utile peut-être; c'est une résignation absolue.

Le malheur ne peut rien contre des hommes toujours résignés. Cela étoit écrit, disent-ils, et ils apprennent avec calme les nouvelles les plus cruelles.

Dieu soit loué; Dieu est grand; Dieu est miséricordieux: avec ces propos sans suite, et qui ont l'avantage de répondre à tout, ils oublient en un moment la misère; ils voyent la mort sans effroi. Ainsi on retrouve parmi eux ce courage calme, cette indifférence stoïque, que

quelques-uns de nos philosophes ont affichés dans leurs livres, mais que le plus souvent ils n'ont mis que là.

On ne doit pas s'étonner, au surplus, que cette qualité soit possédée à un tel point par les Orientaux, dont elle modifie le caractère d'une manière très-remarquable. Outre que la résignation s'accorde avec l'apathie, qui est un résultat du climat, elle est encore bien plus directement produite par l'éducation religieuse. Car, chez un peuple qui ne voit dans tous les évènemens que l'effet d'une destinée inévitable; la prévoyance et la réflexion sont des qualités inutiles, l'indifférence et la résignation sont les vertus les plus estimées. Ces vertus ont un double mérite, celui de prévenir une douleur inutile, et celui de prouver une soumission entière aux décrets de la Providence.

Ainsi la résignation est la qualité distinctive du caractère des Orientaux, et le fatalisme leur dogme favori. Ce dogme n'est pas pour eux une vérité de spéculation. C'est une vérité pratique. Elle sauve à la nonchalance orientale l'embarras de prévoir le mal qui la menace; elle lui sert de consolation universelle contre celui qui est.

L'habitude du danger donne aux hommes, non du courage pour le braver, mais de l'indifférence pour l'attendre et le voir approcher sans effroi. En Orient, chaque instant voit naître de nouveaux périls, éclater de nouveaux orages. La vie et la fortune de chacun tiennent aux caprices des despotes qui s'y succèdent sans relâche, et chez qui une cruelle avidité est la seule base de ces caprices mêmes.

A force de vivre au milieu des dangers, il a fallu apprendre à les attendre avec indifférence. L'habitude a étouffé le sentiment de la prévoyance, qui, s'il eût existé, se fût nourri sans cesse de nouvelles terreurs, et eût fait naître par leur continuité un mal plus grand que les maux qu'il eût voulu éviter. L'indifférence une fois établie sur les points les plus importans, ceux qui touchent à la fortune et à l'existence, dut bientôt s'étendre sur tous les objets. Car la réflexion a, comme les sens qui lui donnèrent naissance, cette propriété, qu'elle se forme en s'exerçant, et qu'elle perd toute son activité si on ne lui donne aucun aliment. Ici la réflexion étoit un ennemi qu'il falloit étouffer; il n'exista bientôt plus pour aucun objet.

Voilà comment les abus du gouvernement se sont réunis aux idées religieuses et aux habitudes morales que le climat fait naître. Ces trois causes, quand elles se combattent, n'agissent que par l'excès de l'une d'elles sur les deux autres. Alors le résultat en est incertain et peu saillant. Mais du moment où elles se réunissent, elles doivent altérer sensiblement le caractère national. C'est ce qui est arrivé en Orient. On ne doit donc pas s'étonner si les Orientaux, oubliant le passé, peu occupés de l'avenir, bornent, comme les animaux, toute leur existence aux sensations actuelles.

Peut-être l'imprévoyance et l'apathie, qui sont la base de leur caractère, ne sont-elles pas aussi blâmables qu'on est d'abord tenté de le croire. La prévoyance, cette qualité toujours incertaine dans ses moyens, souvent trompée dans son but, ajoute quel-

quefois au mal qu'elle ne peut éviter, les maux qu'elle appelle en voulant le prévenir.

Chaque événement est distingué en effet de tous les autres par les circonstances particulières auxquelles il est lié. L'art de conjecturer la probabilité des événemens futurs, sur la connoissance des événemens passés, est donc incertain, comme l'analogie qui en fait la base. Il le devient bien plus encore, parce que l'esprit qui l'applique est lui-même sujet à l'erreur, et mêle, à la vérité, des données fausses ou incertaines.

L'imprévoyance n'est donc pas toujours une qualité également nuisible, surtout lorsque par l'excès des abus et de l'oppression, la qualité contraire seroit souvent en défaut. Le dogme de la prédestination sur lequel les Orientaux appuyent cette imprévoyance, est surtout utile par la force qu'il donne à leur caractère. Ce dogme a d'ailleurs une grande importance, au moins par ses résultats. Il fut presque toujours celui des hommes célèbres, de ceux qui se sont distingués par leur génie et par leurs moyens pour faire de grandes choses.

On a déjà vu comment cette indifférence des Orientaux, une fois établie sur les objets les plus importans, a dû s'étendre sur tous les autres. Aussi sont-ils très-ignorans. Ils font peu de cas de la science. Sur presque tous es objets, ils croyent que le désir de s'instruire est une curiosité condamna ble, ou au moins inutile.

Comme ils ont peu d'idées acquises, celles qu'ils tiennent de la nature sont en général simples et justes. On remarque chez presque tous un esprit droit, un jugement sain. Aussi savent-ils connoître et apprécier les

hommes. Dans le maniement des affaires délicates, ils mettent beaucoup de tact et de finesse.

Du mépris qu'ils ont pour les connoissances acquises, il résulte encore que leur ambition doit surtout porter sur deux objets, la richesse et le pouvoir. Comme l'argent conduit souvent aux places, il est souvent un sûr moyen de les conserver. De là l'avidité qu'on peut à quelques égards justement reprocher aux Orientaux.

La société habituelle des femmes a sur l'esprit et les mœurs des hommes une influence très-marquée. Elle adoucit leurs caractères. Elle polit leurs manières. On peut, en considérant les peuples de l'Europe où les sexes sont le plus mêlés, reconnoître combien cette société modifie le caractère national même dans les qualités qui semblent d'abord le plus étrangères à son influence.

En Orient, les hommes, toujours séparés des femmes, ne mettent au desir de plaire aucune importance. Ce desir, seul mobile de tant de qualités brillantes pour d'autres nations, n'a sur eux que peu ou point d'activité. Le ridicule, cette arme si active dans d'autres pays, est inconnu parmi eux. Aussi rien n'est plus saillant que le contraste de leurs manières et de celles des peuples de l'Europe.

Au lieu que, par leur extérieur, ceux-ci cherchent à se faire aimer, les Orientaux ne cherchent dans cet extérieur même qu'un moyen d'imposer et de se faire craindre. Les formes douces, les manières prévenantes sont remplacées chez eux par l'expression habituelle du mépris et de la supériorité. La hauteur éclate jusque dans leurs moindres gestes. Ils poussent cette hauteur à

l'excès envers les étrangers, parce que les préjugés de leur religion, et ceux de leur éducation leur font également croire que ceux-ci leur sont tous inférieurs, et qu'eux-mêmes sont les premiers des hommes.

D'ailleurs accoutumés à ne voir que l'exercice habituel de la force, et dans le gouvernement de l'Etat et dans celui de leur famille, ils ne connoissent d'autres moyens que ceux de cette force elle-même. Ils ignorent jusqu'au nom de la reconnoissance. Ils n'ont pas dans leur langue de mot pour l'exprimer.

Tels sont les principaux traits caractéristiques que présentent aujourd'hui les habitans de l'Egypte et de la Syrie. Ces traits peuvent donner une idée générale de l'esprit et des moeurs des musulmans dans ces deux provinces. Leur religion y est la seule dominante. Plusieurs autres y sont tolérées. Indépendamment de la religion chrétienne, et de celle des juifs, il existe surtout en Syrie un grand nombre de sectes différentes. La nomenclature de ces sectes, la description de leurs dogmes feroient seules le sujet d'un ouvrage considérable.

Quoique les musulmans tolèrent en Orient des religions qui sont différentes de la leur, la tolérance dont elles jouissent n'est pas fondée sur des bases déterminées. Quelquefois le pouvoir abuse de cet état d'incertitude pour trouver dans les circonstances les plus indifférentes, le prétexte d'une avanie. Plus souvent la faute d'un seul y est punie par une amende imposée à la nation entière. Cet état d'oppression habituelle a dû avoir sur le caractère des hommes qui en sont l'objet, une influence assez active pour que les effets en soient remar-

quables. Comme le mensonge est trop souvent le moyen employé sans scrupule pour dépouiller l'innocence, ce mensonge même est devenu le seul moyen d'échapper à l'oppression. De là l'habitude de se contenir, celle de se défendre du premier mouvement : la physionomie générale qui est celle de la défiance et de l'inquiétude.

On a pu observer par les différens faits qui sont rapportés dans le cours de cette histoire, que les Wahabis ne montrent pas contre ces religions diverses une intolérance aussi cruelle que celle qui les anime contre celle des musulmans. Ces derniers sont les seuls dont l'idolâtrie qu'ils leur attribuent à cause de leur opinion sur la nature de Mahomet, soit à leurs yeux un crime digne de mort. Comme ces sectaires prétendent que les mahométans ont entre les mains le vrai livre de la loi, ils prétendent aussi qu'ils sont plus coupables de dénaturer ce livre même, pour en faire la base de leur idolâtrie. Aussi les chrétiens et les juifs peuvent-ils vivre sous la dépendance de ces Arabes. Il ne paroît pas qu'ils employent des moyens violens pour en faire des prosélytes. Cette conduite peut être l'effet du fanatisme de ces sectaires. Elle peut être aussi celui de leur ambition. Ils veulent détruire la religion dominante en Orient, pour dominer à leur tour. Ils trouvent dans l'état de dépendance auquel les autres religions y ont été long-temps réduites, un motif pour tolérer ces religions.

Nous avons déjà remarqué (1) que telle est, vis-à-vis

---

(1) Voyez le chapitre VII, page 64.

les sectateurs d'Abd el Wahab, la position des provinces exposées les premières à leurs incursions, qu'elles ne peuvent porter chez eux la guerre que leurs habitans sont forcés de soutenir sur leur propre territoire. Les Wahabis ont dû se flatter que, las des attaques d'un ennemi d'autant plus redoutable qu'il revient sans cesse à la charge avec une nouvelle ardeur, les habitans de ces provinces prendront enfin le parti de céder, heureux de trouver sous le joug de Seoud la tranquillité et la libre possession de leurs biens. La religion d'Abd el Wahab n'est pas une religion nouvelle; c'est celle de Mahomet, à laquelle il a prétendu rendre sa simplicité primitive. Ses successeurs se sont flattés qu'ils trouveroient dans cette réforme, dans les abus qu'ils imputent au gouvernement qu'ils veulent détruire, autant de moyens pour se faire des prosélytes.

Cet espoir est évidemment celui que conservent les Wahabis. De là leurs attaques multipliées, leur précipitation à les suspendre du moment où ils éprouvent de la résistance, parce qu'ils attendent des circonstances et de l'esprit public, la fin prochaine de cette résistance. S'il restoit quelque doute à cet égard, il suffiroit, pour les lever entièrement, de lire les proclamations par lesquelles les Wahabis ont toujours commencé leurs expéditions de quelque importance. Elles sont toutes faites dans cet esprit.

Lorsque Mahomet fonda une religion nouvelle, les tribus arabes, et les peuples voisins formoient une infi-

nité de nations indépendantes, distinguées par leurs mœurs, par leurs usages, divisées par des guerres intestines; c'est en les réunissant, en leur donnant une direction commune que le mahométisme (1) rendit une grande activité à tant de forces qui jusque-là s'étoient anéanties par leur opposition. De là les conquêtes des mahométans. La cruauté et l'intolérance ne contribuèrent pas peu à leurs premiers succès.

Depuis, le zèle de la religion s'est affoibli parmi eux. L'intolérance, fort diminuée, ne se réveille plus que par momens, et pour fournir le prétexte de quelques avanies particulières. Plusieurs voyageurs ont remarqué avec surprise, combien, surtout parmi les Arabes, le peuple étoit devenu indifférent sur les opinions religieuses.

Abd-elwhaab est venu rendre à ce zèle son ancienne ferveur. Les Wahabis sont aujourd'hui plus intolérans et plus fanatiques que ne le furent jamais les mahométans. Réunis sous un seul chef, ces Arabes regrettent leur ancienne puissance, et attendent impatiemment le moment de la rétablir. Tout porte donc à croire, que les Wahabis deviendront, au moins en Orient, ce qu'y

---

(1) Voyez l'ouvrage intitulé, *Des effets de la religion de Mohammed, pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez qui cette religion s'est établie.* Mémoire qui a remporté le prix de l'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, le 7 juillet 1809, par M. Oelsner.

furent autrefois les Arabes, et cette révolution ne peut être éloignée.

Il resteroit à examiner l'influence que doit avoir la domination des Wahabis sur le caractère, les mœurs et le gouvernement des Orientaux, et jusques à quel point ces Arabes, s'ils s'emparent de la Syrie, de l'Egypte et des provinces voisines, pourront y modifier leur caractère actuel; mais nous nous sommes seulement proposé de donner l'histoire de ces Arabes. Cet examen, qui est d'ailleurs au-dessus de nos forces, seroit donc étranger au but que nous nous sommes proposé.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Page 1, ligne 1 : L'Yemen est depuis les temps....

L'Yemen est la première des quatorze principautés qui composent l'Arabie ; ces principautés sont :

1. L'Yemen,
2. Le Hidjeaz,
3. Le Tehamé-Yemen,
4. Le Tehamé-Hidjeaz,
5. Le Negd-Yemen,
6. Le Negd-Hidjeaz,
7. Le Schahhr,
8. L'Œummam,
9. Le Yemamé,
10. L'Arouz,
11. Le Hadjhr ou Bahrein,
12. L'Ahcas,
13. Le Hazar-Mewth,
14. Le Missketh.

Ces provinces étoient habitées par des peuples arabes, juifs, chrétiens, qui avoient chacun leur gouvernement et leurs loix. Ils formoient une espèce de république fédérative dans laquelle la Mecque avoit toujours conservé une grande prépondérance sur les autres villes, à cause de la vénération des Arabes pour le Caba.

Le gouvernement de la Mecque étoit aristocratique. L'autorité presqu'entière y étoit exercée par un corps composé d'abord de six, ensuite de sept, enfin de dix membres. Ils occupoient les dix premières places de l'Etat : et ces places étoient héréditaires dans leurs familles. Ils portoient le titre de *Schérifs*, et le plus ancien parmi eux, celui de *Seyed* ou *Seyid*.

Tel étoit l'état politique de la Mecque, lorsque Mahomet s'en empara en 630. Il réduisit à deux les dix charges qui en formoient le corps aristocratique. Il en créa une nouvelle, pour réunir dans les mêmes mains le ministère sacré et l'administration civile. Il détruisit les idoles du Caba ; et la force de ses armes eut bientôt détruit aussi celles qui étoient adorées par les autres hordes arabes.

NOTE 2.

Page 3 : L'ablution, les cinq prières, les autres pratiques religieuses, etc.

L'ablution est de précepte divin d'après cet Ayeth. « O vous, croyans, lorsque vous vous disposez à la » prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux » coudes : baignez-vous la tête et les pieds jusqu'à la » cheville ». L'ablution, d'après ce précepte, consiste donc à se laver, 1°. le visage, 2°. le haut de la tête, 3°. la barbe, 4°. les mains et les bras jusqu'aux coudes, 5°. les pieds jusqu'à la cheville. Ces pratiques sont accompagnées de quelques autres qui ont été observées par le prophète, et que les musulmans doivent faire à son

imitation. Les plus remarquables sont que l'ablution doit toujours commencer par le côté droit, qu'on doit, en le faisant, être toujours tourné du côté de la Mecque, etc.

L'ablution est un des trois moyens de purification employés par les musulmans. Ils se purifient, ou par le lavage pour les souillures substantielles, ou par l'ablution, pour les souillures non substantielles mineures, ou par la lotion, pour les souillures non substantielles majeures.

Les souillures non substantielles mineures sont les évacuations ordinaires et accidentelles, les vents, le vomissement, la démence, l'ivresse, la foiblesse ou l'absence d'esprit accidentelle, l'éclat de rire au milieu de la prière, les embrassemens voluptueux, le sommeil.

Les souillures qui exigent la lotion sont celles qui résultent du commerce des femmes, les infirmités périodiques du sexe et les couches.

Les purifications doivent se faire avec des eaux pures, ou s'il est impossible de s'en procurer, avec le sable, la terre, la poussière, et quelques autres substances.

Les souillures qui exigent la lotion sont de nature à être souvent contractées. De là l'usage fréquent des bains chauds en Orient. *Voyez*, pour la description de ces bains, l'ouvrage de M. d'Ohsson et les Lettres de Savary sur l'Egypte.

Les cinq prières : elles sont de précepte divin, d'après ces paroles du Prophète : *certes, Dieu impose à tout musulman et à toute musulmane l'obligation de s'acquitter de la prière cinq fois par jour, y com-*

pris la nuit. Ces cinq prières sont : 1°. celle du matin, depuis l'aurore jusqu'au lever du soleil ; 2°. celle du midi, après que le soleil a atteint le plus haut point de son cours ; 3°. celle de l'après-midi, après la moitié de l'intervalle depuis midi jusqu'au coucher du soleil ; 4°. celle du soir, après le coucher du soleil, et jusqu'au moment où la nuit est close ; 5°. celle de la nuit, depuis ce moment jusqu'à l'aurore.

Il y a diverses pratiques qui constituent ces prières : elles consistent à réciter un chapitre et plusieurs versets désignés du Coran, et à répéter plusieurs formules, particulièrement celle-ci : *Dieu très-haut, Dieu très-haut ; il n'y a de Dieu que Dieu : Dieu très-haut, Dieu très-haut ; les louanges sont pour Dieu.* On les termine par la profession de foi et par une salutation de droite et de gauche à ses anges gardiens. Chaque attitude qu'on y doit prendre successivement est déterminée.

Pour faire ces prières, il faut réunir à la pureté corporelle, la pureté d'intention, couvrir les parties du corps que la bienséance ordonne de cacher, se tourner vers le caba de la Mecque. Comme elles forment la base du culte mahométan, ces conditions sont absolument nécessaires à remplir, et les musulmans sont très-attentifs à s'y conformer. Ils doivent faire la prière en commun ou en particulier, dans la mosquée ou ailleurs. Elle est toujours précédée de l'annonce qui est de l'institution du Prophète, et dont voici les paroles : *Dieu très-haut, Dieu très-haut, Dieu très-haut ; il n'y a de Dieu que Dieu, il n'y a de Dieu que Dieu ;*

Mahomet est le prophète de Dieu, Mahomet est le prophète de Dieu. Venez à la prière, venez au temple du salut. Dieu est grand, Dieu est grand; il n'y a de Dieu que Dieu. Cette annonce se répète pour les cinq prières. Elle doit être faite par un homme mûr et vertueux.

La prière en commun, plus méritoire que celle qui est faite en particulier, doit avoir lieu sous la direction d'un imam qui est placé à la tête de l'assemblée, et qui entonne le premier à haute voix les paroles de la formule que nous avons rapportée plus haut. Les femmes, excepté celles qui sont très-âgées, ne peuvent pas prier avec les hommes.

Outre ces prières, qui sont de précepte divin, et dont aucun musulman ne peut se dispenser, il y en a d'autres d'obligation canonique ou imitative. Telle est l'oraison paschale dans les deux fêtes du Beyram, et celle qui est consacrée aux trente jours de jeûne de la fête du Ramazan. Enfin il y a des prières extraordinaires à l'occasion des événemens naturels ou des calamités publiques; d'autres qui sont prescrites pour les éclipses de soleil ou de lune. Ces dernières sont actuellement peu en usage. Nous avons entendu faire les premières dans les temps de peste, et au moment où cette cruelle maladie faisoit les plus grands ravages.

Voyez sur cet objet, le *Tableau général de l'Empire Othoman, par M. d'Ohsson,* tom. 2.

NOTE 3.

Page 9, ligne 8 : de Dreyeh et de Lahsa.

Dreyeh, ville bâtie en pierres, d'une demi-lieue de largeur sur une longueur triple, entre deux faubourgs; l'un au nord, Téreif, résidence actuelle de Seoud; l'autre au midi, Bedjeire, qui est celle du chef du nouveau culte; contient vingt-huit mosquées et trente colléges. Il n'y a ni bains, ni cafés publics. Les bazars sont composés de boutiques portatives de roseau, qui se transportent aisément d'un lieu à un autre. On estime qu'elle contient deux mille cinq cents maisons en pierres ou en briques.

Dreyeh n'est pas fortifiée. Elle est au pied de hautes montagnes, qui forment une chaîne du nord au sud, appelée Toeyk : c'est dans une vallée que celle-ci laisse au sud, que l'on traverse ces montagnes pour arriver aux parties occidentales du Neged.

Ces montagnes forment deux autres branches à peu près parallèles, courant est et ouest, à cinq lieues et demie de distance l'une de l'autre. Elles s'étendent jusqu'à quatre lieues au-delà de Dreyeh.

La ville est traversée par un ravin nommé Wady-Henifé, qui est à sec pendant l'été. L'hiver, il se remplit de l'eau que lui fournissent les torrens descendus des montagnes voisines. Il y a autour de Dreyeh des jardins où croissent plusieurs arbres fruitiers, tels que le dattier, l'abricotier et le pêcher; on y recueille aussi des melons d'eau; et dans les champs, le blé, l'orge et le millet.

NOTE 4.

Page 13. Aux tribus qui sont désignées dans la note comme soumises aux Wahabis, on peut encore joindre les suivantes : Celles de Scheher, les Beni el Hefian, Beni el Soukis, les Beni el Debeks, les Beni el Beheïges, les Beni el Harb, les Beni el Seghrehs, les Beni el Geihoun, les Beni el Subhs, les Beni Zubeïd, et les Algiwasems, qui se sont rendus fameux par leurs pirateries, et dont il est souvent fait mention dans le cours de cette histoire.

Enfin parmi les tribus Wahabis qui occupent aujourd'hui le Neged, on compte encore les suivantes : celles de Tamin, de Chemmar, el Chemas, el Boueylan, el Djenak, el Rechid, el Segueir, el Enazer, el Wouhebé, el Medjeren, et Ben Sultan.

On doit observer au surplus que cette nomenclature, nécessairement imparfaite, le devient plus encore par l'inconstance de quelques tribus, qui ont successivement reconnu, rejeté et repris la doctrine d'Abd el Wahab. Tels sont les Beni-Defir, qui d'abord s'étoient fait Wahabis, qui abandonnèrent ensuite les drapeaux du réformateur, et se réfugièrent près du pacha de Bagdad. Ils viennent encore de se soustraire à l'autorité de ce dernier, et se sont réfugiés dans le désert, d'où ils ont envoyé un ambassadeur à Seoud, pour implorer sa protection. Ils ont été fort mal accueillis. Le chef des Wahabis les regardant comme des déserteurs, a exigé, avant de les recevoir sous sa dépendance, qu'ils lui livrassent toutes leurs armes. On trouve dans cette his-

toire des exemples fréquens de pareilles désertions. *Voyez* chapitre V, page 40.

NOTE 5.

Page 15, ligne 11 : Schekh el Hussein.

Ce schekh est aveugle.

NOTE 6.

Page 17, ligne 10 : Ils ont les mêmes ablutions et font des génuflexions semblables.

Voyez la note 2, page 172.

NOTE 7.

Page 7, ligne 14 : Ils en ont abattu les minarets, et n'y souffrent pas de lieux élevés.

Il y en a deux dans les temples mahométans, la tribune des muezzins à gauche de l'autel, la chaire des schekhs prédicateurs à droite. Dans les mosquées principales, il y a une seconde chaire élevée de quinze, vingt ou vingt-trois gradins, pour l'office solemnel des vendredis et des fêtes de Beyram. L'autel est une niche de six ou huit pieds de hauteur, pratiquée au fond de l'édifice, pour indiquer la position géographique de la Mecque.

Les mosquées des musulmans sont couronnées, à l'extérieur, de deux, ou quatre, ou très-rarement six minarets. Ce sont des tours très-minces et élevées, terminées

par une flèche surmontée d'un croissant. Vers le sommet est pratiquée une galerie, où montent les muezzins préposés pour annoncer les heures de la prière. A Dreyeh et dans les autres lieux qui sont sous la dépendance des Wahabis, ces minarets ont été détruits; et les mosquées n'y ont pas non plus les coupoles qui s'élèvent sur les temples des musulmans.

NOTE 8.

Page 17, ligne 16 : Ils observent le carême du Ramadan.

On sait que ce carême dure toute la lune de ramadan; et qu'il consiste à s'abstenir de toute nourriture depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil. Dans tout cet intervalle, les musulmans ne peuvent pas boire une goutte d'eau, ni fumer. Les hommes et les femmes sont également soumis au jeûne du Ramadan, du moment où ils sont parvenus à l'âge de majorité.

Ce jeûne est scrupuleusement observé par tous les mahométans, et la moindre transgression en seroit sévèrement punie. Ce n'est que dans le cours de la nuit qu'on peut prendre quelque nourriture, et se dédommager du long jeûne de la journée. Alors toutes les mosquées sont ouvertes et éclairées d'une infinité de lampions; les cafés sont remplis, les boutiques couvertes de pâtisseries, de sucreries, de sorbets; et les bazars, tous illuminés, sont pleins d'une foule de peuple qui se livre à la joie. Ces nuits du Ramadan peuvent, à quelques égards, être comparées à celles de notre Carnaval. Ainsi le Carnaval des musulmans se trouve intercalé entre les jours de

leur carême : et ils passent leur Ramadan à jeûner et faire pénitence pendant le jour, à manger et se réjouir pendant la nuit.

NOTE 9.

Ibidem : S'abstiennent du vin et de toute liqueur fermentée.

L'usage du vin est interdit par la loi aux musulmans. Mais il n'est pas rare qu'ils violent cette loi. Quelques-uns portent l'abus des liqueurs spiritueuses à tel point, que les étrangers ne peuvent concevoir comment ils n'en sont pas les victimes. Mais ils peuvent fumer, et l'usage du tabac est général dans tout l'Orient.

NOTE 10.

Page 17, ligne 20 : Le pèlerinage à la Mecque.

Ce pèlerinage est de précepte divin, d'après les paroles du Prophète : « Le pèlerinage au temple du Seigneur » est un devoir imposé à tous les musulmans qui sont » en état de l'entreprendre ; et ceux qui ne le font pas, » ne font tort qu'à eux-mêmes : car Dieu se passe de » tout l'univers ». Et aussi par les suivantes : « Celui qui » meurt sans s'être acquitté du devoir du pèlerinage, » peut mourir, s'il le veut, ou juif, ou chrétien ». Il consiste à visiter une fois dans sa vie le Caba aux jours et avec les pratiques prescrites par la loi. Il est obligatoire pour tous les fidèles libres, de l'un et l'autre sexe ; mais sous certaines restrictions qui tiennent à l'état de santé, d'aisance, à l'absence de tout empêchement légitime.

Le fidèle y est tenu à diverses pratiques, dont les principales sont : 1°. diverses observances aux premières stations ; 2°. les purifications ; 3°. l'*ihram*, ou voile composé de deux pièces de toile de laine, blanches et neuves, l'une pour se couvrir la partie inférieure, l'autre la partie supérieure du corps ; 4°. l'usage des parfums et des aromates, en récitant diverses prières ; 5°. l'addition d'une prière particulière et relative au pèlerinage à la fin du *namaz*, ou prière ordinaire ; 6°. le chant du cantique Telbiyé, en s'avançant vers la Mecque.

Arrivé à la Mecque, le fidèle doit prononcer en entrant dans cette ville une prière prescrite, se rendre directement au Caba, entrer dans le temple les pieds nus, y réciter diverses prières, s'avancer vers la pierre noire, la baiser respectueusement, faire les tournées (1) autour du sanctuaire, et réciter devant les diverses parties de ce sanctuaire, des oraisons prescrites ; renouveler ces tournées sept fois, les trois premières en sautant d'un pied sur l'autre, les quatre autres d'un pas lent et grave ; terminer ces tournées à l'angle de la pierre noire, la baiser encore ; monter la colline de Safa, enfin parcourir sept fois l'espace contenu entre Safa et Mervé.

Ces pratiques concernent chaque pèlerin en particulier. Il en est d'autres qu'il faut observer en commun. Les principales sont les stations aux jours prescrits, à Mina, Arafath, Muzdelifé, le Jet des sept pierres dans les lieux où Abraham, prêt à immoler son fils, chassoit à coups de pierres le démon qui lui suggéroit de ne pas

(1) Touaf.

obéir à Dieu. Enfin le sacrifice, après lequel le pèlerin doit se faire raser au moins une partie de la tête.

Ces diverses pratiques sont d'obligation divine, canonique, ou imitative. Celles d'obligation divine se réduisent au vêtement de l'ihram, à la station au mont Arafath, aux quatre premières tournées autour du Caba.

Le pèlerinage peut s'acquitter par un mandataire, surtout à l'égard des morts, qui en recueillent tout le mérite. Mais le mandataire ne peut se charger du pèlerinage que pour un seul.

Tous les musulmans qui ont satisfait aux pratiques du pèlerinage, portent le reste de leur vie le nom de *Hagi*, pèlerin, et jouissent d'une vénération particulière attachée à ce titre.

Voyez le Tableau général de l'Empire Othoman, tome 3.

NOTE 11.

Page 18, ligne 11 : En général, le culte des Wahabis est celui du Coran, etc.

Dans tout ce paragraphe, nous n'avons considéré les rapports qui peuvent exister entre les réformateurs du mahométisme et ceux de la religion chrétienne, que parce que ces rapports, entièrement étrangers à la base de ces religions, n'attaquent en aucune manière la vérité et l'authenticité du christianisme. C'est dans le même sens que nous parlons de la tradition, et les effets que nous lui attribuons, ne sont évidemment applicables qu'aux fausses religions.

NOTE 12.

Page 20, ligne 17 : Cette décision que l'on nomme *fetfa*.

On peut écrire aussi *fethwa*, ce sont, comme on le voit dans le texte, les décisions légales prononcées par les muftis. On a plusieurs collections de ces Fethwas qui sont rédigés en forme de sentences. L'objet de ces collections est de faciliter l'étude et l'application de la loi.

NOTE 13.

Page 24, ligne 12 : Ils n'emportent alors sur leurs dromadaires montés par deux cavaliers.

Ces dromadaires, montés de deux hommes, se nomment *merdoufah*.

NOTE 14.

Page 25, ligne 21. Ali Kiaya se fit accompagner par les Arabes de la tribu El Ubéid.

Les el Ubéids occupoient alors le pays entre Tikrit et Moussol ; ils se sont retirés sur les rives du Khabour, après qu'Ali-Pacha eut fait étrangler leur chef Mohammed Bek.

NOTE 15.

Page 26, ligne 8 : Les mêmes moyens qui l'avoient gagné ne manquèrent pas leur effet sur Ali-Kiaya.

Il ne paroît pas qu'Ali-Kiaya se fût laissé corrompre. Ennemi juré des Wababis, il ne leur accorda la paix

que parce que la trahison de Mohammed Bek ne lui laissoit pas d'autre ressource. C'est ce qui semble également prouver la retraite precipitée qu'il fut obligé de faire, et le parti qu'il prit d'enfouir la poudre et les munitions qu'il avoit traînées à sa suite. Devenu Pacha de Bagdad, il punit la trahison de Mohammed Bek en le faisant mourir.

Ali avoit été précédé dans le poste de premier ministre de Soliman-Pacha, par Ahcmed-Kiaya, homme d'un très-grand mérite, mais d'une avidi é extrême. Ce dernier avoit toujours regardé les Wahabis comme une secte éphémère et peu dangereuse. Influencé par Mohammed Bek, qui avoit le département des affaires des Arabes auprès de Sa Grandeur, il avoit toujours protégé les Wahabis, loin de vouloir les détruire. De là, la facilité que ces Arabes trouvèrent à établir les bases de leur puissance au commencement de cette puissance même, et lorsqu'il eût été facile d'en arrêter les progrès.

On a vu dans le chapitre IV, qu'Ali-Kiaya ne partagea pas à cet égard les fausses idées de son prédécesseur. La route qu'il suivit dans son expédition, fut celle de *Hillah* à Bassora, en côtoyant l'Euphrate. Il fit un séjour de trois mois dans cette dernière ville, et il en partit dans les premiers jours de janvier 1798. Après dix jours d'une traversée pénible dans le désert, traversée que la marche de l'artillerie avoit rendue longue et difficile, Ali-Kiaya se trouva avec son armée à trois journées de distance de Lahsa. Un détachement qu'il envoya à la découverte fut surpris et taillé en pièces par les Wahabis qui avoient été prévenus. Mais cet échec

fut bientôt réparé par un corps de cavaliers Courdès qui entrèrent dans Lahsa, et se rendirent maîtres de cette ville. Les Wahabis retirés dans le château demandèrent et obtinrent une trêve d'un mois. Après l'expiration de cette trêve, ils y furent vigoureusement assiégés par Ali Kiaya. Ce fut alors qu'ils trouvèrent moyen de gagner Mohammed Bek. Celui-ci commença par ralentir, sous divers prétextes, les opérations d'Ali-Kiaya. Les longueurs qu'il fit naître découragèrent son armée. Ali se vit forcé à lever le siége. Il opéra sa retraite pendant la nuit, et avec une grande précipitation. Déjà il avoit traversé dans le désert la moitié de l'espace entre Lahsa et Bassora, lorsqu'un nombreux détachement de Mardonfahs se présenta pour défendre l'approche d'un puits, près duquel les Osmanlis devoient camper. Ceux-ci, déterminés à s'en emparer, se préparèrent à une attaque vigoureuse, dont une soif ardente, et le danger d'une mort terrible, leur rendoient le succès également nécessaire. Ce fut alors que les Wabahis, calculant leurs propres forces, le nombre et le courage de leurs ennemis, se repentirent de leur entreprise. Ils s'étoient flattés de ne trouver aucune résistance. Ils cédèrent devant l'apparence de celle qu'ils alloient éprouver. Ils envoyèrent donc des messagers à Ali-Kiaya, pour lui proposer la paix. Leurs propositions furent d'abord refusées. Mohammed Bek parvint enfin à les faire agréer à Ali-Kiaya. Les Wahabis s'engagèrent à lui payer tous les frais de la campagne. Ils lui donnèrent des guides qui reconduisirent son armée jusqu'à Bassora, en indiquant les parties du désert où on trouve les meilleures sources.

Après le retour d'Ali-Kiaya, la paix parut solidement établie entre le pacha de Bagdad et les Wahabis. Ceux-ci continuèrent à se montrer dans les lieux du pachalik de Bagdad où ils avoient l'habitude de faire le commerce. Une caravane de deux cents de ces Arabes qui étoit venue pour cet objet à Iman-Ali, au commencement de 1800, y prit querelle avec des cazaels arabes, alors en pèlerinage à la tombe d'Imam-Ali. Cette querelle finit par un combat où quarante Wahabis furent égorgés. Abd-elazis demanda au pacha de Bagdad que les meurtriers fussent livrés entre ses mains. Cette demande lui fut refusée. Ce fut alors que, pour se venger, il médita et accomplit le pillage d'Iman-Hussein.

NOTE 16.

Page 28, ligne 22 : Il le menaça d'envoyer lui-même une armée contre le Wahabi.

Ces menaces furent un moment sur le point d'être réalisées. Fet-Ali-Schah avoit fait marcher quarante mille hommes sous les ordres d'Ibrahim-Khan ; et ce général, approchant de Bassora, avoit écrit au Mutesallem de cette ville, pour qu'on préparât les bateaux nécessaires au passage de son armée. Le pacha de Bagdad n'avoit pas vu sans inquiétude des préparatifs aussi formidables. Mais les victoires des Russes forcèrent Fet-Ali-Schah à en changer la destination. Ibrahim-Khan eut ordre de rétrograder.

NOTE 17.

Page 31, ligne 10 : Il profita de la division qui existoit alors entre le schérif Rhaleb et son frère Abd elmayn.

On a vu (note 1re) quelle est l'origine du mot *schérif.* Cette dignité, concentrée dans une famille issue d'Ali, et héréditaire dans cette famille, relevoit de la Sublime Porte; et chaque nouveau schérif devoit être reconnu par le monarque othoman, en sa qualité d'Imam suprême. Celui-ci le faisoit revêtir d'un manteau de drap d'or doublé de martre zibeline, et lui envoyoit un diplôme de création. La cérémonie du manteau étoit renouvelée tous les ans par un officier envoyé à la Mecque, le *Caftan aghassi.*

Le schérif avoit dans tout le Hedjeaz une grande autorité. Il étoit particulièrement chargé de la police et de la sûreté de la caravane. C'est ce que le Grand-Seigneur lui recommandoit expressément dans la lettre dont le surra-éminy étoit porteur. Le schérif y répondoit, en annonçant l'heureuse issue du pèlerinage; et sa lettre, accompagnée de celle du pacha de Damas et du rapport juridique de l'exmolla de la Mecque et du molla de Damas, sur l'heureux retour des pèlerins sans aucun événement fâcheux, étoit reçue à Constantinople avec des transports de joie et d'allégresse. L'officier chargé de ces nouvelles, qui prenoit le titre de donneur de bonnes nouvelles, remettoit la lettre du schérif à Sa Hautesse dans la mosquée de Sultan-Achmed, le jour de la nativité du Prophète.

Depuis la révolution qui est rapportée dans le chapitre IV, le schérif actuel de la Mecque est sous la dépendance de Seoud.

NOTE 18.

Page 32, ligne 28 : Il expédia aussi-tôt des Tartares qui portèrent cette nouvelle à Constantinople.

Les Tartares sont les courriers attachés au service de la Sublime Porte. Ce sont eux qui portent les firmans et les ordres de Sa Hautesse, ainsi que les lettres qui lui sont adressées par les pachas et les gouverneurs des provinces de son vaste Empire. Cet emploi leur donne une grande considération. Ils sont nourris et logés gratuitement dans les *menzel kanné*, maisons de postes, où on leur fournit des chevaux pour continuer leur route. S'ils ont de mauvaises montures et qu'ils en rencontrent de meilleures, ils ont le droit de les prendre, et de changer de chevaux avec les cavaliers qui se trouvent sur leur chemin.

NOTE 19.

Page 36, ligne 25. Dans le centre de la ville, est une allée longue d'un quart de lieue, nommée *Touaf* en arabe.

Il s'agit ici non des tournées que les pèlerins font autour du sanctuaire; mais de l'espace Batn Wady qui se trouve entre Safa et Mervé, et qu'ils doivent parcourir sept fois. (*Voyez* la note 10.) Cet espace est une place qui étoit alors garnie de boutiques pratiquées le long des maisons qui la bordent. Des barbiers, des serafs,

dont l'état est de changer les monnoies, des marchands de bois d'aloës, d'ambre gris, de parfums, de henné (*teinture jaune pour les ongles, que produit un arbuste* (1) *très-commun en Egypte*, de tabac, de chapelets, occupoient ces boutiques. Elles ont été abattues.

NOTE 20.

Page 39, ligne 1 : En commençant le siége de Djedda, il avoit envoyé contre Médine un parti de Wahabis.

Médine, ville aujourd'hui peu étendue, est défendue par des murs garnis de tours de distance en distance. C'est dans cette ville qu'est le tombeau de Mahomet, auquel elle doit le titre de Médine l'illuminée. Ce tombeau est un monument fort simple, élevé sur le sol de la maison qu'habitoit Aïsché, épouse chérie du Prophète.

NOTE 21.

Page 39, ligne 9 : Avant de se retirer dans le Dreyeh.

Le Dreyeh est le département faisant partie du Neged, qu'occupent particulièrement encore aujourd'hui Seoud et ses parens. La ville principale est Dreyeh. Les autres sont Riade, Ainié, Erdja, Kassirin, Mensouha, Derma, Zutfi, Djebeilé.

---

(1) C'est le *Lawsonia inermis*. L.

NOTE 22.

Page 52, ligne 21 : **A quelques lieues de Bassora est Zeber.**

Zeber est habité par des Arabes negedis.

NOTE 23.

Page 57 : **Il y fut accueilli par Achmet Ibn Rezk.**

Achmet Ibn Rezk est un riche négociant, né à Zebara, qui, depuis les progrès des Wahabis, est venu s'établir à Guerdelan, village situé sur le fleuve des Arabes, vis-à-vis de Bassora. Il y jouit d'une grande considération que lui donnent ses immenses richesses et le bien qu'il y a fait.

NOTE 24.

Page 60 : **Tel étoit l'imam de Mascate. Le Grand-Seigneur avoit senti combien il pouvoit être utile.**

Depuis long-temps la Sublime Porte avoit eu l'idée de réunir, contre les Wahabis, les forces combinées de Seyed-Sultan et du pacha de Bagdad. Dans le temps où Soliman pacha étoit encore gouverneur de cette ville, elle lui avoit plus d'une fois donné l'ordre de se concerter avec l'imam de Mascate, pour chasser les Wahabis, bien loin alors du degré de puissance auquel ils sont parvenus aujourd'hui dans l'Yemen. Soit que Soliman-Pacha n'eût pas beaucoup de confiance dans les résultats de cette coalition, soit qu'il y vît d'autres

inconvéniens, il avoit trouvé moyen, sous divers prétextes, d'éluder à cet égard l'exécution des ordres de la Porte. Il ne s'occupa de les suivre que lorsque ces ordres mêmes devinrent si multipliés et si pressans, qu'il lui fut impossible de s'y soustraire plus long-temps, sans compromettre son autorité et même son existence. Ce fut alors qu'il se détermina à tenter l'expédition dont nous avons rendu compte dans le chapitre IV, mais il ne voulut pas la concerter avec l'imam de Mascate.

NOTE 25.

Page 61, ligne 10 : Hillah est.....

Cette ville est placée à dix lieues au sud-ouest de Bassora, entourée de mauvaises murailles, et sur les deux rives du fleuve; les principales maisons sont bâties en briques cuites : elle est gouvernée par un bey.

Les ruines de Babylone sont au nord de cette ville : elles forment un amas de masures, parmi lesquelles on reconnoît encore de grandes chambres carrées, et les restes d'un portique bâti en briques, dont le ciment est si dur, qu'on ne peut les détacher qu'en les brisant à coups de marteau. Les Arabes, en fouillant ces ruines, y trouvent encore des médailles, des pierres gravées, des idoles, etc. Les briques que l'on y ramasse sont couvertes sur une de leurs faces d'inscriptions hiéroglyphiques.

NOTE 26

Page 67, ligne 7: **Il la donna toute entière à un étranger.**

Cet étranger est le schekh Mansour.

NOTE 27.

Page 68, ligne 3: **D'ailleurs les conquêtes de Seoud affermirent son autorité.**

Il l'exerce aujourd'hui despotiquement sur ses sujets, et en matière civile et en matière religieuse; aussi est-il redouté de tous les Arabes, mais il en est moins aimé qu'Abel-Elazis; et il ne paroît pas qu'il soit aussi habile que lui à activer l'esprit de conquête et de domination que devoit faire naître parmi eux le fanatisme d'une religion nouvelle. Seoud a quinze fils, cinq filles, trois frères, deux sœurs et trois femmes.

NOTE 28.

Page 27, ligne 70: **Damas est le rendez-vous des pèlerins de l'Orient.**

Tous les pèlerins des provinces européennes et asiatiques de l'Empire se rendoient en droiture à Damas; plusieurs d'entr'eux accompagnoient le surra Eminy depuis le moment de son départ de Constantinople. Ce n'est qu'à Damas que tous ces pèlerins se réunissoient et formoient une seule caravane, qui, à un jour fixé, se mettoient en marche sous la conduite du pacha de Damas. Cet emploi lui donnoit le titre d'*Émir Hagi*, prince des

pèlerins, et une considération particulière qui le plaçoit au-dessus de tous les pachas de l'Empire ottoman. Ce pacha a eu long-temps la garde du sandjeak-schérif, qui est l'oriflamme du Prophète, sous lequel marchoit la caravane, et qui fut depuis transféré à Constantinople.

Le jour du départ de la caravane de Damas étoit un jour de fête. Le pacha, entouré d'officiers et de soldats superbement vêtus; le cortége nombreux que formoient autour de lui tous les grands de la ville; celui qui suivoit le gouverneur de Tripoly; ceux des Mutesellems voisins, enfin les troupes nombreuses destinées à l'escorte de la caravane, donnoient à la marche l'aspect le plus imposant. La caravane trouvoit, à trois journées de distance de Médine, celle des pèlerins d'Afrique, qui se réunissoit au Grand-Caire, d'où elle sortoit avec une égale magnificence, sous la conduite d'un bey ou d'un pacha. Celui-ci jouissoit, comme le pacha de Damas, du titre d'Emir-Hagi, et des prérogatives attachées à ce titre.

Les Persans et les autres Musulmans de l'Orient, s'avançoient vers l'Arabie par bandes séparées des corps de ces caravanes.

Tous les pèlerins, une fois arrivés sur le territoire du schérif de la Mecque, étoient sous sa protection immédiate. Il répondoit d'eux, et particulièrement de ceux qui étoient sujets du Grand-Seigneur.

NOTE 29.

Page 74, ligne 5: **Elle voulut au moins envoyer dans Djedda un pacha capable de balancer, etc.**

Le pacha de Djedda étoit administrateur des biens wakfs (1) consacrés à l'entretien du temple de la Mecque. Il s'y rendoit tous les ans à l'approche du pèlerinage; son autorité s'étendoit sur les Arabes qui habitent la frontière de son gouvernement.

NOTE 30.

Page 81, ligne 9: **Le mont Arafath, situé près de la ville sainte, est pour la caravane l'objet d'un pèlerinage particulier.**

C'est la veille du Beyram que doit se faire ce pèlerinage. Chaque pèlerin y doit faire une station après s'être purifié, et en récitant des prières prescrites dans un lieu quelconque de la montagne, excepté à un endroit proscrit, parce que c'est celui où le démon apparut au Prophète. Tous les autres points de la montagne, sur-tout le Mont de-Miséricorde, sont des lieux sacrés.

La station au Mont-Arafath, la veille du Beyram, est d'obligation divine.

---

(1) Fondations pieuses.

NOTE 31.

Page 82, ligne 6 : Et les tapis brodés qu'ils portent en triomphe jusqu'à la Mecque.

Ce tapis étoit destiné à couvrir le caba. Le droit de le fournir fut une prérogative que possédèrent successivement les khaliphes, les rois d'Egypte, ceux de l'Yemen, et enfin les monarques othomans depuis Selim I. Depuis qu'elle a appartenu à ces derniers, c'est toujours en Egypte que ces tapis se fabriquoient, et le chef de la caravane du Caire étoit chargé de les faire porter à la Mecque. Cependant la plupart des sultans s'étoient réservé le droit de le faire faire à Constantinople, à l'époque de leur avènement.

Ce voile sacré étoit remis en grande pompe au temple de la Mecque, par le chef de la caravane du Caire, et par tous les ministres attachés au service du sanctuaire. Celui qui avoit servi l'année précédente étoit coupé en morceaux. Ils étoient vendus aux pèlerins au poids de l'or, par les ministres du caba.

Dans l'année où la fête des sacrifices tomboit un vendredi, ce qui arrive tous les sept ans, l'ancienne ceinture étoit réservée en entier à la Sublime Porte.

NOTE 32.

Page 96, ligne 20 : Il venoit de réunir ses troupes sur les frontières de cet Empire.

C'est dans le cours de 1804 que Mohammed-Pacha avoit été assassiné par Abd-Elrahman. Ce dernier avoit pris

part aux troubles qui s'élevèrent à Bagdad en 1802, après la mort de Soliman-Pacha; et il s'étoit déclaré contre Ali, alors Kiaya, qui lui a succédé dans le gouvernement de Bagdad. Après la défaite de son parti, Abd-Elrahman avoit trouvé le moyen de se réconcilier avec Ali-Pacha, qui l'avoit comblé de faveurs.

Abd-Elrahman fut battu depuis à Derbent par Ali-Pacha, en juillet 1805; ce fut en juillet 1806 que ce dernier se mit en marche, déterminé à poursuivre Abd-Elrahman jusque dans l'Empire où il avoit trouvé un refuge.

NOTE 33.

Page 104, ligne 7: **Le premier soin d'Yussef-Pacha avoit été d'expédier un Tartare à Constantinople, et d'y annoncer son malheur.**

C'étoit un officier particulier, le muzdedjy-baschi, porteur de bonnes nouvelles, qui étoit ordinairement chargé des dépêches du pacha de Damas, à son retour en Syrie, et qui portoit à Sa Hautesse la nouvelle des succès du pèlerinage, et de l'heureux retour de la caravane.

NOTE 34.

Page 107, ligne 1: **Du Liban, dont les sommets glacés entretiennent à ses pieds la fertilité et la vie.**

Les deux plus hauts sommets du Liban sont l'Aqqa et le Liban proprement dit; la neige reste toute l'année sur le dernier sommet, ce qui donne environ mille sept cents toises pour sa hauteur perpendiculaire.

On sait que ce point d'élévation où les neiges ne fondent plus, varie sous les différentes latitudes. De-là on peut conclure un moyen approximatif pour connoître la hauteur des montagnes, suivant la durée des neiges et le moment de la fonte à leurs sommets.

Ce moyen ne peut suppléer, pour l'exactitude, aux méthodes trigonométriques, ni même à l'emploi du baromètre. Mais dans les pays éloignés, et surtout en Orient, le défaut des moyens de transport, et l'inquiète jalousie des habitans, rendent difficile l'emploi de ces deux méthodes. Voici donc un calcul assez simple pour y suppléer, au moins à quelques égards, et pour déterminer quelle est, dans une latitude donnée, le point d'élévation où les nei es commencent à fondre en été.

Dans les Alpes, par quarante-cinq degrés, la neige ne fond plus sur les montagnes élevées de mille quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer; et elle fond en été au-dessous de cette hauteur.

Au Pérou, sous la ligne, c'est à deux mille huit cents toises d'élévation perpendiculaire que la neige reste toute l'année.

Enfin, sous le pôle, on sait que la glace est perpétuelle au niveau même de la mer.

Il est clair que, sous un même méridien, le point de hauteur, où la neige est perpétuelle, va en s'éloignant du niveau de la mer à mesure que l'on s'éloigne du pôle. Supposons que, par la suite des points que forment les sommets de ces hauteurs différentes dans des latitudes successives, on fasse passer une ligne qui sera celle de la limite de la fonte des neiges, il résulte des observations

précédentes que cette ligne se confond sensiblement avec un arc de la spirale d'Archimède, qui, après avoir coupé le méridien sous le pôle, va en s'élevant au-dessus jusqu'à l'équateur, et dont le centre est celui de la terre.

Soit ϱ le rayon de cette spirale; σ celui de la terre; ϕ l'arc du méridien à partir du pôle, ou le complément de la latitude; $\varrho - \sigma$ sera la hauteur cherchée pour une latitude quelconque; et on aura pour l'équation de la limite des neiges perpétuelles :

$$\varrho - \sigma = a \times \frac{\phi}{\sigma},$$

ou plus simplement,

$$\varrho - \sigma = a . \psi.$$

ψ étant le complément de la latitude sur une circonférence dont le rayon est un.

D'ailleurs les observations fournissent un moyen très-simple de déterminer la constante a. Si on veut calculer en toises la hauteur $\varrho - \sigma$, on trouve $a = \frac{5,600}{\varpi}$; ϖ étant à l'ordinaire la demi-circonférence dont le rayon est un.

On a donc l'équation,

$$\varrho - \sigma = \frac{5,600}{\varpi}, \times \psi,$$

qui donne en toises pour une latitude quelconque, le point d'élévation où la neige ne fond jamais. Sous l'équateur $\psi = \frac{\varpi}{2}$, et $\varrho - \sigma = 2,800$ toises, au qua-

rante-cinquième degré $\psi = \frac{\varpi}{4}$; et $\varrho - \sigma = 1400$ toises. Enfin, au mont Liban, par trente-cinq degrés de latitude, $\psi = \frac{11}{16}\varpi$, et on a 1711 toises pour le point où la neige cesse de fondre.

On pourroit, par une méthode analogue, trouver le point d'élévation où la neige cesse de fondre à une certaine époque. Au reste cette méthode ne donnera jamais que des à-peu-près. Mais elle a cet avantage, qu'il n'est pas même nécessaire de monter sur le sommet dont on veut calculer la hauteur.

NOTE 35.

Page 107, ligne 14 : **Ce pays, d'abord occupé par les Anglais, ensuite rendu aux Osmanlis.**

Les Anglais n'évacuèrent l'Egypte qu'en 1803, après de longs délais, et lorsque l'époque qu'ils avoient fixée pour cela étoit écoulée depuis long-temps. En rendant ce beau pays au Grand-Seigneur, ils ne purent lui rendre une autorité qui n'existoit plus depuis plusieurs siècles. Les Mameloucks, quoiqu'affoiblis par la guerre longue que les Français leur avoient faite, y formoient encore un parti puissant que soutenoient les Anglais eux-mêmes.

Ce ne fut pas sans espérer quelque avantage des relations qu'ils avoient conservées toujours avec eux, que ces derniers tentèrent, en 1807, une nouvelle invasion. Arrivés sur les côtes, au milieu de mars, avec une flotte de quatre-vingts voiles et des troupes de débarquement,

ils s'emparèrent d'Alexandrie le 22 sans résistance. La prise de cette ville répandit dans toute l'Egypte la plus grande consternation.

Son Excellence Mohammed-Ali-Pacha étoit alors pacha du Caire et vice-roi d'Egypte. Depuis deux ans il soutenoit contre les Mameloucks une guerre difficile. Les beys formoient dans la Haute-Egypte, et sur les rives du fleuve, des deux côtés du Delta, différens corps d'armée, quelquefois repoussés, plus souvent victorieux. Au-dessus du Caire, ils s'étoient emparés de Miniet et de toutes les villes de la Haut-Egypte. Dans la Basse-Egypte, Elfi-Bey avoit long-temps bloqué la ville de Damanhour. Il n'avoit renoncé à s'en emparer que pour traverser le Delta, et joindre ses troupes à celles qui infestoient les rives orientales du Nil.

Depuis plus de six mois Son Excellence le pacha du Caire avoit médité un grand effort qui pût lui rendre la libre possession de la Haute-Egypte. Les provinces qui la composent sont les plus fécondes. C'est en les réduisant qu'il eût assuré la subsistance de ses troupes. Il avoit fait réunir au Caire, pour le transport de ses soldats, toutes les barques qui se trouvoient alors sur les différens points de l'Egypte, où on reconnoissoit son autorité. Ces réquisitions avoient eu lieu en décembre 1806; et Son Excellence s'étoit mise en marche après les fêtes du Beyram suivant.

Ce fut quelque temps après son départ que les Anglais, débarqués en Egypte, s'emparèrent d'Alexandrie. Mohammed-Ali-Pacha se vit alors également pressé par les Anglais au nord, par les Mameloucks au midi. Il sentit

qu'il lui devenoit impossible de réduire ces derniers. Il prit donc le parti de rechercher leur alliance. Dans le traité de paix qu'il conclut avec eux, au commencement d'avril, il leur céda toute la partie de l'Egypte, qui s'étend depuis Miniet jusques aux Cataractes.

Rentrée au Caire le 10 avril, Son Excellence parut d'abord partager le découragement et l'effroi qu'avoient fait naître, dans tous les cœurs, les premières nouvelles de l'apparition des Anglais et de la prise d'Alexandrie. Mais le consul de France, dans cette ville, arriva au Caire à peu près à la même époque, après avoir heureusement échappé aux Anglais entrés dans Alexandrie. Il représenta à Son Excellence combien il seroit facile de triompher d'une armée composée de soldats de nations diverses, déjà affoiblie par les fatigues d'une longue traversée par l'intolérance du climat de l'Egypte. Il dissipa le découragement général : il lui fit succéder l'envie de se défendre et l'espoir de résister (1).

Bientôt de nombreux soldats s'armèrent au Caire et dans les environs de cette ville. On s'empressa de fortifier la citadelle, et tous les forts que les Français avoient construits à Gizeh, à Boulac et autour du Caire. Cependant les Anglais, maîtres d'Alexandrie, avoient envoyé contre Rozette un corps de deux mille hommes, qui, n'y trouvant aucune résistance, entra sans précaution dans cette ville. Les soldats osmanlis, qui en formoient la gar-

(1) Il n'y a qu'une voix en Egypte sur cet heureux résultat de la conduite de M. Drovetti. Nous nous estimons heureux de cette occasion d'en être l'organe.

nison, s'étoient retranchés derrière les murs et dans les maisons, où ils attendirent pour faire feu sur les assiégeans, qu'ils eussent pénétré dans les rues de la ville. Ce feu fut si vif et si meurtrier, que les Anglais furent obligés de sortir de Rozette, après avoir perdu cinq cents hommes et l'officier qui les commandoit. Ils allèrent camper à Etko et à la tour d'Aboulmandour : ils s'y renforcèrent d'une partie des troupes restées à Alexandrie. Après avoir fortifié leurs camps, ils commencèrent le bombardement de Rozette.

La nouvelle de ce premier succès augmenta le courage des Osmanlis. On s'étoit d'abord occupé des moyens de résister aux Anglais dans le Caire. On ne pensa plus qu'à les chasser de l'Egypte. Quatre mille Deletis furent envoyés pour défendre Rozette. Son Excellence le Kiaya-Bey étoit à leur tête. D'autres troupes eurent ordre de les suivre. Les Mameloucks promirent de se joindre à eux. Ainsi les Anglais trouvèrent des ennemis dans ceux-là mêmes qu'ils avoient cru réunis à leur cause.

Obligés de lever le siége de Rozette, ils se défendirent quelques jours dans les positions qu'ils occupoient autour de cette ville. Les Deletis parvinrent bientôt à les en débusquer. Chassée d'Aboulmandour, l'armée anglaise opéra sa retraite sur Etko (1). Elle y resta bloquée quelques jours, et se vit enfin forcée, après plusieurs actions meurtrières, à se retirer dans Alexandrie.

Elle y formoit un corps de huit à dix mille soldats, parmi lesquels on comptoit beaucoup de Siciliens et

(1) 20 avril.

d'étrangers. Les renforts qu'elle recevoit de Malte, étoient peu considérables; les vivres insuffisans pour l'approvisionnement d'une ville isolée dans le désert. La famine y fut augmentée encore par la précaution que les Anglais avoient prise de rouvrir la digue pour protéger leur retraite. Cette précaution avoit entièrement fermé toutes les communications qu'ils eussent pu conserver avec l'Egypte.

Cependant ils n'avoient pas perdu l'espoir de se maintenir dans Alexandrie. Ils y armèrent une trentaine de sloops (1), et paroissoient attendre le moment de l'inondation pour s'avancer vers le Delta. Informé de ces préparatifs, Mohammed-Ali-Pacha ne leur laissa pas le temps d'en consommer l'exécution. L'armée qu'il avoit formée au Caire étoit forte de vingt mille soldats. Il se mit lui-même à leur tête vers le milieu d'août et se rendit à Rozette.

En vain les Anglais essayèrent de suspendre sa marche, en lui annonçant qu'ils avoient envoyé à Constantinople, pour y traiter directement, avec le Grand-Seigneur, de l'évacuation de l'Egypte. Cette dernière tentative fut encore infructueuse. Il fallut donc céder. Alexandrie se rendit par capitulation; et Son Excellence le Kiaya-Bey y entra le 18 septembre. Mohammed-Ali-Pacha l'y suivit bientôt lui-même quelques jours après. Une partie de la garnison anglaise s'étoit rendue à Aboukir, pour attendre les prisonniers qui devoient lui être remis. Elle y trouva les navires destinés à son embarquement, et les

(1) Dans le courant de juillet.

Anglais évacuèrent enfin complètement tous les points de l'Egypte.

Tel est le précis historique d'une expédition qui avoit eu pour but la conquête de l'Egypte, qui se réduisit à la prise d'Alexandrie et à l'attaque infructueuse de Rozette. Cette riche contrée eût fourni abondamment aux Anglais des grains et des vivres, d'autant plus précieux pour eux, que, maîtres de toute la surface de la Méditerranée, ils n'avoient sur ses rivages, aucun point où ils pussent se ravitailler. Aussi, forcés d'en abandonner la conquête, offrirent-ils au Pacha d'assurer à tous les navires l'abord et le commerce de ses ports, pourvu que leurs vaisseaux pussent y acheter des provisions. Ces offres furent rejetées. Cependant Mohammed-Ali-Pacha, indigné de la lâcheté des habitans d'Alexandrie, avoit juré de les punir sévèrement. Ces menaces y répandirent la consternation. Tous les habitans, un peu considérés, s'empressèrent de fuir. Ils vinrent chercher un refuge en Syrie et dans les provinces voisines.

Les troupes de Kiaya-Bey n'entrèrent dans Alexandrie que pour s'y porter aux plus grands excès. Les Arnautes s'y distinguèrent surtout par leur cruauté et par leur avidité pour le pillage. Mohammed-Ali-Pacha s'aperçut trop tard des conséquences funestes d'un mouvement qu'il eût fallu arrêter dès le principe. Il voulut en vain arrêter les Arnautes, déjà animés par le fruit du pillage, échauffés par les cruautés qu'ils avoient commises. Il ne put les contenir. Ils tournèrent contre lui leur rage : et le vice-roi de l'Egypte ne put leur échapper qu'en se réfugiant au Caire avec quelques cavaliers.

Bientôt l'esprit d'indiscipline qui avoit éclaté à Alexandrie, se développa dans toute l'Egypte. Ce beau pays qui, depuis tant de siècles, est livré à l'oppression et à l'anarchie, fut en proie de toutes parts à des soldats d'autant plus avides que leurs victoires récentes les avoient rendus plus indomptables. La sédition ne tarda pas à s'étendre jusques au Caire. Dès le 14 novembre, Mohammed-Ali-Pacha y avoit été assailli de coups de fusil tirés par ses propres soldats. Le 26, un corps nombreux d'Albanois et d'Osmanlis se porta tumultueusement au palais de Son Excellence, réclama le paiement de sa solde arriérée, exigea ce paiement en se portant aux derniers excès. Mohammed-Ali-Pacha, menacé par les balles qui siffloient autour de lui dans son appartement, ne parvint à apaiser le tumulte qu'en députant aux séditieux deux de ses principaux officiers, qui leur firent les plus belles promesses, et se livrèrent eux-mêmes comme otages de leur accomplissement.

De pareils excès, répétés encore dans les journées qui suivirent, ne laissoient au vice-roi d'autre parti que celui de se retirer dans la citadelle. Il s'y réfugia dans la nuit du 26. Aussitôt les séditieux pillèrent son palais. Son harem seul fut respecté. Cependant le pacha avoit convoqué un divan nombreux, où furent appelés les principaux officiers de l'armée. Il s'y plaignit de l'avidité des soldats, de leur indiscipline, de la cruauté avec laquelle ils ravageoient tous les points du pays même qu'ils devoient protéger et défendre. Il déclara qu'il avoit trop long-temps supporté, que pour satisfaire l'avidité de quelques individus, on dépouillât impunément les Juifs, les Chrétiens,

les Francs, les Musulmans eux-mêmes. Ainsi s'épuisoient les ressources qui pouvoient seules assurer la solde de l'armée. Il ajouta que cette solde avoit toujours été exactement payée; que l'arriéré devoit être imputé à des officiers avides, qui détournoient à leur profit les sommes qui leur étoient payées pour le soldat. Il exigea l'expulsion de ceux-ci, et celle des principaux rebelles. Enfin, il promit à toute l'armée le paiement de trois mois de sa solde, et une gratification pour l'époque où il se seroit rendu maître de la Haute-Egypte.

Ce discours étoit d'autant plus adroit, qu'il tendoit à désunir les soldats et les officiers jusques alors réunis contre Son Excellence. Aussi les derniers, inquiets des poursuites ultérieures auxquelles pourroient les exposer les soupçons que le pacha avoit donnés sur leur compte, s'empressèrent-ils de rétablir l'ordre. Une proclamation fut publiée pour cela. Les séditieux s'apaisèrent. Ils promirent de reporter dans le palais de Son Excellence, tous les effets qui avoient été enlevés. Ces promesses furent en partie accomplies.

Du moment où l'ordre fut rétabli, le premier soin de Mohammed-Ali-Pacha fut de se défaire des principaux chefs rebelles. Il licencia aussi les corps qui s'étoient distingués par leurs excès. Son armée se trouvant ainsi affoiblie, il renonça aux projets qu'il avoit formés contre la Haute-Egypte, et ratifia l'alliance qu'il avoit précédemment conclue avec les Beys (1).

Comme nous avons réuni dans cette note les princi-

---

(1) En 1808.

paux faits qui se sont passés en Egypte depuis le départ de l'armée française, et que le sort de ce beau pays a toujours en France un grand intérêt; nous espérons qu'on nous pardonnera la longueur de cette digression.

NOTE 36.

Page 109 : **Ses deux ministres maronites avoient été massacrés, l'un à Dir el Khamar, l'autre à Gebel.**

Nous avons cru qu'on pourroit lire ici avec intérêt le récit des principaux faits qui ont amené cette révolution. Ce récit fait partie d'un travail particulier sur les diverses nations qui habitent aujourd'hui la Syrie; travail que nous nous proposons de publier un jour.

Les habitans du Liban, comme tous ceux des montagnes élevées, ont conservé leur indépendance. Inattaquables dans leur pays, ils y font seuls la loi. Mais obligés de tirer du pays qui les entoure une partie de leur subsistance, ils en dépendent pour cet objet. Aussi la Sublime Porte les regarde-t-elle comme ses sujets. Ils lui payent le miri. La perception de ce tribut et le droit d'investir chaque année les princes qui commandent dans la montagne, droit qui n'est qu'une simple formalité : voilà quels sont les seuls actes de cette souveraineté.

L'autorité réelle est dans une même famille; le plus souvent possédée par deux émirs, quelquefois par un seul. Kesrouan et un autre district sont toujours commandés par le grand-émir. Un émir inférieur est prince de Gebel, quand ce dernier district est séparé des deux premiers. Ces émirs perçoivent le miri dont ils tiennent compte

aux pachas d'Acre et de Tripoly. Ce tribut est aujourd'hui exactement payé. La nécessité des communications avec Baruth, Seyde, Tripoly et Acre, est la raison de cette exactitude. Aussi est-ce la plus forte ambition des émirs de reprendre Baruth ou un autre point important sur la côte. Ce débouché, une fois assuré, leur indépendance en seroit le gage.

Au-dessous des deux premiers émirs, on compte plus de trente chefs ou petits princes. Ceux-ci gouvernent les divers arrondissemens. Ils y perçoivent le miri. Ce tribut est réparti sur les mûriers, les moulins et les biens-fonds. Il y faut joindre les redevances aux émirs. Ces dernières sont basées sur la répartition de l'impôt.

Les familles Druzes, les plus considérables, ont exclusivement le droit de prétendre au titre d'émir. Les deux principaux sont de celle de Beit-Chehab. Ces derniers étoient en 1808, l'émir Bechir et l'émir Hassan. Ils doivent leur élévation à la dernière révolution dont voici les principaux faits.

L'émir Yussef étoit tout-puissant dans le Liban. Gézar-Pacha le prit, et le fit périr. On a publié dans le temps les détails de cet événement, et ceux de la mort de Gandour, ministre de l'émir. Celui-ci, réfugié à Tripoly, étoit sur le point de se retirer en Europe avec ses trésors. Gézar parvint, à force de promesses, à le ramener à Acre. C'est une qualité distinctive du caractère des Osmanlis, d'employer, au défaut de la force, les sermens les plus solennels, et de les trahir sans remords. Aussi Gandour, d'abord bien reçu, fut-il bientôt mis aux fers, et envoyé au supplice. Gézar n'avoit pu lui

pardonner le titre de consul d'une nation européenne qu'il avoit obtenu, et dont il empêcha toujours que la Sublime Porte lui accordât la confirmation. Ce fut en rappelant ironiquement à Gandour ses prérogatives de consul, qu'il le livra au bourreau.

Aucun gouverneur n'a pu obtenir dans le Liban autant d'influence que Gézar-Pacha. Les divisions qu'il entretint entre les émirs en furent la source. L'appui de Gézar étoit d'un grand poids dans la balance de leurs forces. Il le vendit à chacun tour à tour; remplaçant celui dont il venoit d'épuiser les ressources, par son rival, que sa protection ruinoit bientôt à son tour. Telle avoit été sa conduite entre l'émir Yussef et l'émir Bechir. Il la suivit encore, entre celui-ci et les fils d'Yussef: tour à tour leur ennemi et leur protecteur: tantôt les retenant prisonniers à Acre: tantôt leur vendant au poids de l'or le gouvernement de la montagne.

Cette marche est toujours celle qui est suivie dans un état despotique. Elle est le plus sûr moyen que la politique offre au souverain et à ceux entre les mains desquels il dépose son autorité. Comme le pouvoir est illimité entre les mains du chef de l'Etat, il l'est aussi dans celles de ses mandataires. De là la facilité que ceux-ci auroient à en abuser. De là aussi la nécessité de les diviser pour les affoiblir.

L'émir Yussef avoit laissé trois fils. Les deux premiers, Saad el Din et Sélim, d'abord retenus à Acre par Gézar, furent successivement remis en liberté. Forts de l'ancienne influence de leur père, ils en conservèrent une portion. Le troisième, alors trop jeune, resta sous leur

tutelle. Ils choisirent pour kiayas, Giorgios Baeze et Abd elhaad, l'un et l'autre des premières familles maronites.

Ce peuple, qui forme une grande partie de la population du Liban, y a une existence politique assez incertaine, quelquefois sous une dure dépendance qu'exercent sur lui les Druzes, ayant sur eux, dans d'autres momens, une grande influence. On voit clairement la cause de ces révolutions dans le caractère des Maronites. Pusillanimes, comme tous les chrétiens de l'Orient, ils sont jaloux, comme eux, d'influer sur le gouvernement; mais plus jaloux encore d'éviter la responsabilité qu'appelle cette influence. De là un pouvoir sourd et caché, quelquefois plus actif que l'autorité apparente; souvent anéanti, si l'émir est ferme et capable d'avoir une volonté. De là aussi les variations successives dans l'état des Druzes au Liban. Lorsque les fils de l'émir Yussef eurent de l'autorité dans les montagnes du Liban, ils en abandonnèrent une grande partie à leurs kiayas maronites.

Cependant, après la mort d'Yussef, Gézar-Pacha avoit investi du gouvernement, l'émir Bechir, neveu d'Yussef. Ce choix eut l'agrément de tous les émirs. Mais si l'émir Bechir conserva le titre de gouverneur, l'influence de ses cousins diminua son autorité. Il craignit les progrès de cette influence. Ce fut pour les prévenir, qu'il chercha une protection étrangère. Celle des Anglais étoit la plus convenable à ses vues, et la plus facile à obtenir.

Sir Sidney Smith croisoit alors avec deux vaisseaux

de ligne (1) dans les eaux d'Alexandrie. L'émir Bechir se rendit près de lui (2). Il en fut très-bien accueilli. Après un séjour de plusieurs mois sur le Tigre, il reparut dans la montagne comme allié des Anglais. Ses liaisons avec eux, la protection qu'ils lui accordoient, y furent bientôt publiques.

Dans les pays où l'autorité, balancée entre plusieurs mains, n'est assurée dans aucune, les moindres causes produisent souvent les plus grands effets. Les moyens d'un chef n'y sont guère que l'opinion qu'il sait donner de ces moyens mêmes. L'influence de chacun dépend en effet des forces qu'on lui suppose; et la mesure de ces forces est au-dessus de la portée du peuple. C'est ce que la démarche de l'émir Bechir prouva avec évidence. La protection des Anglais devoit être sans force dans le Liban. Les Anglais n'auroient pu en approcher, et certes ils ne l'auroient pas tenté; cependant le nom d'allié de sir Sidney Smith rappela tous les esprits auprès de l'émir Bechir. Ses cousins effrayés de ce changement, craignant d'ailleurs les effets du crédit de sir Sidney Smith auprès de Gézar, voulurent se rapprocher de l'émir. L'amitié fut bientôt rétablie entre eux. Les alliances qu'ils formèrent, sembloient en assurer la durée.

Le gouvernement de la montagne fut alors partagé entre l'émir Bechir et les émirs Saad-Eldin et Abd-elhaad. Ceux-ci eurent tout le pays qui s'étend depuis Arissa

---

(1) *Le Tigre* et *le Thésée*.

(2) En 1801.

jusqu'à Acre. L'émir Bechir se réserva le reste de la montagne depuis Arissa jusqu'à Tripoly. Pour prévenir toute dissension, les fils d'Yussef envoyèrent leur kiaya auprès de Bechir. Il se fixa chez lui, veillant aux affaires des deux partis; et restant comme un otage de la bonne foi de ses maîtres.

L'harmonie subsistoit depuis quatre ans. Mais un Maronite est le moins propre des hommes à entretenir la paix. Eloignés par leur religion de toutes les fonctions supérieures, les chrétiens de l'Orient suppléent à l'autorité qu'ils ne peuvent avoir, par celle qu'ils cherchent à prendre sur ceux qui en sont revêtus. Pour l'obtenir et la conserver, ils s'appliquent à développer les petites passions, à nourrir les divisions domestiques dont le jeu leur donne quelque influence. Leur extrême fausseté leur en fournit mille moyens. Car chez un peuple toujours livré à l'oppression, cette qualité, seul moyen de lui échapper, fait la base du caractère général. Mais les tracasseries qu'ils fomentent, finissent souvent par leur être funestes. Ce fut le sort de Baeze. L'influence qu'il s'étoit acquise, avoit d'ailleurs rendu à l'émir Bechir ses premières inquiétudes. Il voulut s'en délivrer pour toujours.

Lorsque tout paroissoit tranquille, les deux ministres Baeze et Abd-elhaad furent massacrés en même temps, l'un à Dir el Khamar, l'autre à Gebel. Au même instant, on se saisit des trois fils de l'émir Yussef. L'émir Bechir leur fit crever les yeux. Ce coup avoit été conduit avec tant d'adresse, que toutes les victimes furent arrêtées le même jour, à de grandes dis-

tances, sans que rien en eût transpiré. Il avoit été concerté avec l'émir Hassan, frère du prince Bechir, qui partage aujourd'hui son autorité.

Les deux émirs affermis par cette révolution, ont désigné pour ministres le nommé Dada, et un fils de Gandour. Leur autorité semble être assurée pour long-temps. On dit cependant que leur cruauté a donné de nouveaux partisans aux malheureux fils d'Yussef; que l'animosité de ceux-ci a augmenté celle des partisans de Bechir; que les deux partis n'attendent pour éclater qu'une occasion favorable. Cependant les fils d'Yussef, incapables de prendre aucune part aux affaires, se sont retirés dans une de leurs terres. Ils y vivent dans la retraite et l'abandon. Près d'eux sont quelques parens éloignés, tous subalternes et incapables de jouer un rôle.

L'émir Hassan ne jouit pas long-temps de son nouveau titre. Il mourut au commencement de 1808. Son fils lui a succédé sous la tutelle de l'émir Bechir, dont la puisssance est ainsi plus affermie que jamais.

NOTE 37.

Page 116, ligne 7 : Mais l'influence d'une puissance européenne.....

Ce fut son excellence l'ambassadeur de France à Constantinople qui détermina la Sublime Porte à accorder à Soliman-Pacha le gouvernement de Bagdad.

NOTE 38.

Page 117, ligne 19 : Ce schekh arabe étoit beau-frère du schérif de cette ville.

Il est ici question du schekh Rhaleb, dont on a vu l'histoire page 51 et suivantes.

NOTE 39.

Page 118, ligne 19 : On voit par cette énumération que Seoud pouvoit disposer de plus de cent quatre-vingt mille hommes.

Aux détails que nous avons réunis dans le texte, sur les forces et la position des principaux chefs aujourd'hui soumis à Seoud, nous croyons devoir joindre ici le tableau des départemens qui composent le Negd, avec la nomenclature des villes et villages qui en font partie. Ce tableau nous a été communiqué par M. Silvestre de Sacy, qui a bien voulu nous permettre de le publier.

Le Negd, situé au milieu de la péninsule de l'Arabie, est le centre de l'empire des Wahabis. Il est divisé en sept départemens : le Djauf, le Djebel, le Kacim, le Wouchim, le Sedeir, le Kherdje, le Dreyeh.

Dans le Djauf sont cinq villes ou bourgades,

Djauf,
Serrah,
Derh,
Downa,
Sékaké.

Dans ce département, sont les deux chefs Ibn el Derh, et Ibn el Ferrah.

Le Djebel contient :

Djebel,
Kefar,
Hait,
Mustedjede,
Rabé,
Maukak,
Vkdé,
Seban,
Selmé,
Kasr,
Edje,
Semeyre.

Il y a dans ce département deux tribus, Beni Temin, et Chemmar.

Le Kacim contient Kacim, Berydé, Eneyzé, Ras Khedra, Kasseb, Rawdé, Chekké, Youn, Wonca, Kebra, Riadé, Khebout, Nhebanié. On y compte les tribus, el Chimas, el Boueylan, el Djenak, el Rechide, el Segueir.

Le Wouchim contient Wouchim, Chekra, Cheidjer, Fera, Keraïn, Koueiyé, Sermeda, et les tribus el Wouhebé, el Enazer, dont le chef est Abouzeide.

Le Sedeir contient Sedeir, Aouda, Chemacié, Seferra, Hereimlé, Madjemâha, Mulka, et les tribus el Rachede, Beni Sultan, et une branche des Beni-Tamin.

Le Kherdje contient Kherdje, Hereidje, Seyh, Fera, Wady, et la tribu el Hezazéné.

Le Dreyeh est la résidence de Seoud et de ses parens.

A ces départemens, qui composent le Negd, il faut joindre les suivans, qui sont actuellement soumis aux Wahabis.

1°. El Hessé, qui contient El Hessé, el Khatif, les îles de Bahreïn, Zebara, Hadidé, Oman.

2°. Le Hedjaz et l'Yemen, qui contiennent Mudaïfi, Djedda, Wady Fatmé, Seferra, Médine, la Mecque, Taïef, Hedjer, Kheyber, Djubbé, Heyma, Hayé, Assir, Abou Scherh, Nedjeran, Yambo, Beni Murdjef, Bich, Riné.

Moka, Aden, Sana et Zubeidé sont encore indépendantes du joug des Wahabis.

NOTE 40.

Page 119, ligne 12 : Etoient venues se réfugier à Damas.

Ce fut le 21 mai 1807, qu'arriva à Damas, la caravane, composée des émigrés de Médine, de la Mecque et des autres villes de l'Arabie. D'autres se succédèrent sur les différens points de la Syrie, dans les mois suivans.

NOTE 41.

Page 132, ligne 25 : Les Wahabis en profitèrent pour s'emparer du trésor du suré éminy.

Sélim est le premier qui, en 1517, créa un officier particulier, chargé de distribuer ses largesses au schérif,

aux docteurs, et aux principaux citoyens de la Mecque. Il lui donna le titre de *Suré éminy*, intendant ou dépositaire du trésor. On fait monter à deux cent mille ducats les sommes qu'il fit distribuer cette année, soit à la Mecque, soit à Médine.

Ces libéralités ont été depuis augmentées par la piété et par la générosité des successeurs de Sélim I. C'est sur les deniers publics, et sur les revenus de différens wakfs, qu'étoient assignés les fonds de ces libéralités, dont l'objet étoit de pourvoir à la subsistance annuelle des deux cités saintes. Ces fonds étoient remis à un officier qui, sous le titre de *Suré éminy*, les distribuoit, conformément aux états détaillés qui lui étoient remis à Constantinople. Ce titre étoit recherché avec ardeur par les principaux officiers de la Sublime Porte.

Le suré éminy partoit de Constantinople le douze de la lune de Redjeb, après s'être rendu en grande pompe au sérail, pour y recevoir le chameau sacré, et le trésor destiné pour la Mecque. Il se rendoit de là à Damas avec un brillant cortége.

NOTE 42.

Page 134, ligne 15 : Ces cruelles dispositions de Seoud contre l'islamisme.....

Les Wahabis se montroient en effet plus cruels que jamais envers les musulmans. Ils égorgeoient sans pitié ceux qu'ils trouvoient dans le désert. Ils n'épargnoient même pas ceux qui offroient de se faire Wahabis. Ils les massacroient également, leur disant que depuis long-

temps, ils avoient dû avoir connoissance de la vraie loi; qu'ils auroient dû pour l'adopter, venir volontairement parmi eux, et non pas attendre qu'ils tombassent entre leurs mains.

NOTE 43.

Page 139, ligne 10 : Cette nouvelle fut cette dernière fois démentie par les propositions de paix que Seoud fit faire à Soliman-Pacha.

Ce n'est pas la première tentative de cette espèce qui eût été faite par Seoud. En novembre 1806, il s'étoit adressé à M. Manesti, résident anglais à Bassora, pour faire la paix par son entremise avec Soliman-Pacha, alors gouverneur de Bagdad. M. Manesti ne consentit à se charger de cette négociation, qu'après avoir exigé et reçu de Seoud une déclaration signée de lui, du scheikh Hussein et des principaux chefs Wahabis, où ils exposèrent leurs désirs, et les conditions qu'ils vouloient mettre à leur alliance avec Soliman-Pacha. Celui-ci, ayant reçu cette déclaration, répondit qu'il le soumettoit au Grand-Seigneur, pour attendre ses ordres. Cette première négociation n'eut aucun résultat. Il en fut de même des propositions qui avoient été faites depuis par Seoud. Toutes ces propositions n'avoient évidemment d'autre but que celui d'étourdir les Osmanlis sur l'agrandissement progressif de la secte, d'éteindre leur haine contre les Wahabis, et de les amener peu à peu à adopter le nouveau culte.

NOTE 44.

Page 140, ligne 5: Cette victoire étoit due au schekh Abdallah Ibn Saleh.

Quelque temps après, d'après les ordres de Soliman-Pacha, ce même schekh fit armer une flottille pour combattre les Algiwasems sur le golfe Persique.

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI*bis*.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page iij, ligne 7 : une notice sur les Wahabis, *lisez* une notice qui lui avoit été envoyée.

Page vij, ligne 8 : les facilités que nous avons trouvées, *lisez* les secours que nous avons trouvés.

Page 9, ligne 8 : du Dreich, *lisez* du Dreyeh.

Page 10, ligne 28 : un précepte pour attaquer, *lisez* un prétexte pour attaquer.

Page 11, ligne 16 : le Dreich, *lisez* Dreyeh.

Page 16, ligne 14 : Imam Hussem, *lisez* Imam Hussein.

Page 19, ligne 11 : Fantom, *lisez* Santon (c'est ainsi qu'on nomme en Egypte et en Syrie les tombeaux des schekhs.)

Page 25, ligne 16 : 1798, *lisez* 1797.

Page 26, ligne 3 : le Dreyeh, *lisez* Dreyeh.

Page 29, ligne 5 : Machad, *lisez* Meched.

Page 31, ligne 11 : le shérif Rhaleb, *lisez* le schérif.

Page 46, ligne 22 : Soont, *lisez* Seoud.

Page 47, ligne 25 : Bagdad, *lisez* Bassora.

Page 88, ligne 16 : d'Imam Hussem, *lisez* d'Imam Hussein.

Page 95, ligne 15 : ennuyé, *lisez* ennuyée.

Page 102, ligne 21 : environné, *lisez* environnés.

Page 110, ligne 2 : dans la querelle, *lisez* dans sa querelle.

Ibid. ligne 29 : fait des préparatifs, *lisez* faisoit.

Page 111, ligne 12 : aucune relâche, *lisez* aucun.

Ibid. ligne 15 : du Mohawil de Bassora, *lisez* du Mutesallem.

Page 120, ligne 12 : Abou-Scheks, *lisez* Abou-Schehr.

Page 128, ligne 6 : fut condamné : *lisez* eût été condamné.

Page 138, ligne 18 : grand-visir de Constantinople, *lisez* à Constantinople.

15

Page 148, ligne 24 : devenir, *lisez* deviner.

Page 150, ligne 15 : offre aussi, *lisez* offre ainsi.

Page 184, ligne 2 : c'est ce qui semble, *lisez* c'est ce que semblent.

Page 192, ligne 8 : Abel elazis, *lisez* Abd-elazis.

Page 218, ligne 19 : qu'il le soumettroit, *lisez* qu'il la soumettroit.





